

Une Mer De Boucliers

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

UNE
MER
DE
BOUCLIER

TOME 0 DE L'ANNÉE DU SORCIER



MORGAN RICE

U n e M E R d e B O U C L I E R S

(TOME 10 de l'ANNEAU DU SORCIER)

Morgan Rice

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur à succès n°1 et l'auteur à succès chez USA Today de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui compte dix-sept tomes, de la série à succès n°1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui compte onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n°1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), ARÈNE UN (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et LA QUÊTE DE HÉROS (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !

Quelques acclamations pour l'œuvre de Morgan Rice

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients d'un succès immédiat : des intrigues, des contre-intrigues, du mystère, de vaillants chevaliers et des relations qui s'épanouissent entre les cœurs brisés, les tromperies et les trahisons. Ce roman vous occupera pendant des heures et satisfera toutes les tranches d'âge. À ajouter de façon permanente à la bibliothèque de tout bon lecteur de fantasy. »

--Books and Movie Reviews, Roberto Mattos

« [Une] épopée de fantasy passionnante. »

—Kirkus Reviews

« Les prémices de quelque chose de remarquable ... »

--San Francisco Book Review

« Bourré d'action... L'écriture de Rice est consistante et le monde intrigant. »

--Publishers Weekly

« Une épopée inspirée... Et ce n'est que le début de ce qui promet d'être une série épique pour jeunes adultes. »

--Midwest Book Review

Du même auteur

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Livre n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Livre n 3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Livre n 4)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Tome 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)
UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)
UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)
UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)
UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)
UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)
UNE TERRE DE FEU (Tome 12)
UNE LOI DE REINES (Tome 13)
UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)
LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

LA TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Tome 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Tome 2)

MÉMOIRES D'UN VAMPIRE

TRANSFORMATION (Tome 1)
ADORATION (Tome 2)
TRAHISON (Tome 3)
PRÉDESTINATION (Tome 4)
DÉSIR (Tome 5)
FIANÇAILLES (Tome 6)
SERMENT (Tome 7)
TROUVÉE (Tome 8)
RENÉE (Tome 9)
ARDEMENT DESIRÉE (Tome 10)
SOUMISE AU DESTIN (Tome 11)

Copyright © 2013 par Morgan Rice

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé sous licence à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright Razzomgame, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.

CHAPITRE UN	
CHAPITRE DEUX	
CHAPITRE TROIS	
CHAPITRE QUATRE	
CHAPITRE CINQ	
CHAPITRE SIX	
CHAPITRE SEPT	
CHAPITRE HUIT	
CHAPITRE NEUF	
CHAPITRE DIX	
CHAPITRE ONZE	
CHAPITRE DOUZE	
CHAPITRE TREIZE	
CHAPITRE QUATORZE	
CHAPITRE QUINZE	
CHAPITRE SEIZE	
CHAPITRE DIX-SEPT	
CHAPITRE DIX-HUIT	
CHAPITRE DIX-NEUF	
CHAPITRE VINGT	
CHAPITRE VINGT-ET-UN	
CHAPITRE VINGT-DEUX	
CHAPITRE VINGT-DEUX	
CHAPITRE VINGT-QUATRE	
CHAPITRE VINGT-CINQ	
CHAPITRE VINGT-SIX	
CHAPITRE VINGT-SEPT	
CHAPITRE VINGT-HUIT	
CHAPITRE VINGT-NEUF	
CHAPITRE TRENTE	
CHAPITRE TRENTE-ET-UN	
CHAPITRE TRENTE-DEUX	
CHAPITRE TRENTE-TROIS	
CHAPITRE TRENTE-QUATRE	
CHAPITRE TRENTE-CINQ	
CHAPITRE TRENTE-SIX	
CHAPITRE TRENTE-SEPT	
CHAPITRE TRENTE-HUIT	
CHAPITRE TRENTE-NEUF	
CHAPITRE QUARANTE	
CHAPITRE QUARANTE-ET-UN	
CHAPITRE QUARANTE-DEUX	
CHAPITRE QUARANTE-TROIS	
CHAPITRE QUARANTE-QUATRE	

Westmorland : « Oh, lors que n'avons ici
Rien que dix mille de ces hommes d'Angleterre
Qui n'ont d'ouvrage ce jour ! »

Henri V : « Non, mon beau cousin.
Moins nombreux les hommes, plus grande la part d'honneur.
Gré de Dieu, je te prie, ne souhaite homme de plus. »

--William Shakespeare
Henri V

CHAPITRE UN

Gwendolyn pleurait et hurlait, déchirée par la douleur.

Étendue sur le dos dans un champ de fleurs sauvages, le ventre plus douloureux qu'elle ne l'aurait cru possible, elle poussait et se tordait pour tenter de faire sortir le bébé. Une partie d'elle voulait tout arrêter, espérait avoir le temps de rejoindre la sécurité avant d'accoucher. Toutefois, au fond d'elle, elle savait que le bébé allait arriver d'un instant à l'autre, qu'elle le veuille ou non.

S'il vous plait, mon Dieu, pria-t-elle. Donne-moi quelques heures. Laisse-moi rejoindre une maison d'abord.

Mais Dieu en avait décidé autrement. Gwendolyn sentit une vague de douleur la traverser de part en part et renversa la tête. Le bébé se retourna en elle, tout près de sortir. Elle ne pourrait jamais l'arrêter.

Au lieu de lutter, elle se mit à pousser, en se forçant à prendre de grandes inspirations, comme les sages-femmes le lui avaient demandé. Cela n'avait pas l'air de marcher et Gwen poussa un gémissement d'agonie.

De nouveau, elle s'assit sur son séant pour apercevoir un signe d'humanité.

— À L'AIDE ! cria-t-elle à pleins poumons.

Aucune réponse ne vint. Gwen demeura allongée seule au milieu d'un champ, loin de toute vie, son cri perdu entre les arbres et emporté par le vent.

Gwen voulait se montrer forte mais elle était terrifiée. Pas vraiment pour elle, surtout pour le bébé. Qu'arriverait-il si personne ne la trouvait ? Même si elle finissait par accoucher toute seule, aurait-elle ensuite la force de quitter cet endroit avec son bébé ? Elle commençait à penser qu'elle mourrait ici avec son fils.

Le souvenir des Limbes traversa son esprit. La libération de Argon. Le choix que Gwen avait dû faire. Le sacrifice. La terrible décision qu'elle avait été forcée de prendre : son bébé ou son mari. En se rappelant son choix, Gwen se remit à pleurer. Pourquoi la vie demandait-elle toujours des sacrifices ?

Gwen retint sa respiration quand le bébé s'étira dans son ventre. La douleur lui transperça le corps du crâne jusqu'aux orteils. Elle eut soudain l'impression d'être un vieux chêne, scié en deux par un bûcheron.

Elle renversa la tête, le regard tourné vers le ciel et la bouche ouverte sur un cri. Elle tâcha de s'imaginer n'importe où ailleurs, essaya de conjurer une image dans sa tête, quelque chose qui lui apporterait un sentiment de paix.

Elle pensa à Thor. Elle se vit avec lui, le jour de leur première rencontre, tous deux marchant dans les champs, les mains nouées entre leurs deux corps, en compagnie de Krohn qui gambadait. Elle prit soin de donner vie à ce tableau et de se concentrer sur les détails.

Cela ne marchait pas... Elle ouvrit les yeux dans un sursaut, comme une pointe de douleur la ramenait à la réalité. Comment était-elle arrivée là, toute seule ? Aberthol. Aberthol lui avait parlé de sa mère mourante et Gwen s'était

précipitée pour lui rendre visite. Sa mère était-elle en train de mourir ?

Gwen poussa soudain un hurlement. En baissant les yeux, elle vit la tête du bébé apparaître. Elle s'allongea à nouveau, poussa, poussa, poussa, le visage écarlate.

Enfin, elle sentit que c'était fini et un cri perça le silence.

Le cri d'un bébé.

Le ciel se couvrit alors de nuages. Sans aucun signe avant-coureur, l'agréable journée d'été se transforma en nuit d'hiver. Sous les yeux de Gwen, les deux soleils disparurent soudain, éclipsés par les deux lunes.

Une éclipse totale des deux soleils. Gwen en croyait à peine ses yeux : cela n'arrivait qu'une fois tous les dix mille ans !

À sa grande horreur, elle se retrouva plongée dans l'obscurité. Soudain, des éclairs zébrèrent le ciel noir et Gwen sentit des gravillons de glace la bombarder. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait de grêle.

Tout cela arrivait au moment de la naissance de son fils. Gwen le savait : c'était un présage. L'enfant serait plus puissant qu'elle ne pouvait l'imaginer. Il venait d'un autre royaume.

Il pleurait. Gwen tendit instinctivement les bras pour l'attirer contre sa poitrine avant qu'il ne glisse dans l'herbe et la boue, pour le protéger de la grêle.

Il poussa un gémissement et la terre se mit à trembler sous le corps de Gwen. Au loin, d'énormes rochers dégringolèrent des hauteurs de la montagne. Gwen eut l'impression de sentir le pouvoir de son enfant courir à travers elle, avant de se répandre dans tout l'univers.

Elle le serra contre elle, plus faible à chaque instant : elle perdait trop de sang. La tête lui tournait. Elle n'aurait jamais assez de force pour se relever, pour retenir son enfant qui ne cessait de pleurer contre sa poitrine. Ses jambes ne la portaient plus.

Elle allait mourir ici, dans ce champ, avec son enfant. Elle ne se souciait plus de sa propre vie, mais elle ne pouvait imaginer la mort de son enfant.

— NON ! hurla-t-elle en rassemblant ses dernières forces pour que son cri de protestation atteigne les cieux.

Elle renversa la tête, étendue sur le sol, quand un cri répondit au sien. Non pas un cri humain, mais celui d'une ancienne créature.

Gwen se sentit partir. En levant les yeux, elle vit quelque chose apparaître dans le ciel, comme une hallucination. Une bête immense, qui plongeait vers elle. Gwen réalisa faiblement qu'elle connaissait cette bête et qu'elle l'aimait.

Ralibar.

Avant de ses paupières ne se ferment, elle vit Ralibar piquer vers elle : ses grands yeux verts, ses vieilles écailles écarlates, ses serres tendues vers Gwendolyn...

CHAPITRE DEUX

Luanda restait frappée d'effroi devant le cadavre de Koovia, le poing encore fermé sur la dague ensanglantée. Elle pouvait à peine comprendre son propre geste.

Un silence s'était abattu sur le hall et tous la regardaient sans broncher, stupéfaits, en jetant parfois un coup d'œil au corps de Koovia à ses pieds. L'intouchable Koovia, le grand guerrier du royaume McCloud, qui ne le cédait qu'au Roi McCloud lui-même. La tension était si épaisse qu'on aurait pu la couper avec un couteau.

Luanda était la plus choquée de tous. La paume de sa main, celle qui tenait encore la dague, lui semblait brûler. Une vague de chaleur la traversait, consumant à la fois son excitation et sa terreur à l'idée d'avoir tué un homme. Elle en était presque fière, fière d'avoir pu arrêter ce monstre avant qu'il ne lève la main sur son mari ou sur la mariée. Il l'avait bien mérité. Tous ces McClouds n'étaient que des sauvages.

Un cri perça le silence. En levant les yeux, Luanda vit un guerrier, le compagnon de Koovia, s'élancer à travers la pièce, le regard enflammé par la vengeance. Il brandit son épée, prêt à la poignarder en pleine poitrine.

Encore étourdie par son propre geste, Luanda ne sut réagir et le guerrier plongea vers elle. Elle se prépara au choc : bientôt, une lame lui percerait le cœur. Luanda n'en avait que faire. Elle avait tué cet homme et rien ne lui importait plus...

Elle ferma les yeux, prête à mourir... À sa grande surprise, un fracas métallique retentit.

Bronson avait fait un pas en avant et paré le coup avec son épée. Luanda resta stupéfaite : elle n'aurait jamais imaginé qu'il ait une telle force de caractère ou qu'il soit capable d'arrêter un coup si puissant avec une seule main valide. La tendresse qu'il éprouvait encore à son égard la surprenait plus que tout le reste : il était prêt à risquer sa vie pour elle.

Bronson fit adroitement tourner son épée. Même avec une seule main, il avait suffisamment d'adresse et de force pour poignarder le guerrier en plein cœur, tuant son adversaire sur le coup.

Luanda en crut à peine ses yeux. Encore une fois, Bronson lui sauvait la vie. Elle sentit une vague d'amour et de gratitude la traverser. Peut-être était-il plus fort qu'elle ne l'avait imaginé...

Des cris retentirent de tous côtés, alors que McClouds et MacGils se jetaient les uns sur les autres, pressés de savoir lesquels d'entre eux sortiraient vainqueurs. Les fausses civilités qui avaient émaillées les noces et le banquet disparaissaient définitivement. C'était la guerre : guerriers contre guerriers échauffés par la boisson et la rage, devant l'affront commis par ce McCloud qui avait osé lever la main sur la mariée.

Les hommes bondirent par-dessus les longues tables, pressés de tuer, et se jetèrent les uns sur les autres, toutes lames dehors, avant de rouler sur les

assiettes, renversant le vin et la nourriture. Il y avait tant de monde que les combattants étaient au coude à coude et avaient à peine assez de place pour manœuvrer. Bientôt un chaos sanglant prit d'assaut le hall.

Luanda tâcha de reprendre ses esprits. Tout allait si vite ! Motivés par la soif de sang, les hommes grouillaient autour d'elle. Cependant, aucun d'entre eux ne prit le temps d'observer ce qui se passait réellement. Luanda, elle, embrassa la scène du regard. Elle seule remarqua les McClouds qui se glissaient aux quatre coins de la pièce, verrouillant les portes une par une, avant de s'éclipser.

Les cheveux de Luanda se dressèrent sur sa nuque quand elle comprit ce qui se passait. Les McClouds enfermaient les invités dans le hall et fuyaient pour une raison connue d'eux seuls. Les yeux écarquillés d'effroi, elle les vit se saisir de torches et comprit avec horreur qu'ils avaient l'intention de brûler le hall et tous les invités – même leurs propres soldats.

Elle aurait dû savoir... Les McClouds étaient impitoyables. Ils auraient fait n'importe quoi pour remporter la victoire.

Luanda balaya la pièce du regard. Une porte demeurait encore ouverte.

Elle se jeta dans la mêlée pour l'atteindre, poussant les hommes à coups de coude. Un McCloud se précipita, lui aussi, et elle accéléra l'allure, bien décidée à ne pas le laisser faire.

Le McCloud ne la vit pas venir. Il tendit la main vers la poutre de bois, prêt à barrer la porte. Luanda le chargea en brandissant sa dague et le poignarda dans le dos.

L'homme poussa un cri strident, la tête renversée, avant de s'écrouler.

Luanda saisit la poutre et la jeta au loin, ouvrit la porte à la volée et se précipita dehors.

Elle attendit quelques secondes, le temps que son regard s'habitue à l'obscurité. Enfin, elle aperçut les McClouds regroupés à l'extérieur, armés de torches. Ils étaient sur le point de mettre le feu. Luanda resta pétrifiée d'horreur. Elle ne pouvait pas les laisser faire !

Elle tourna les talons et plongea à nouveau dans la mêlée, à la recherche de Bronson qu'elle tira loin de la bagarre.

— Les McClouds ! s'écria-t-elle. Ils se préparent à brûler le hall ! Aide-moi ! Fais-les sortir ! MAINTENANT !

Quand il comprit ce qui se passait, Bronson écarquilla les yeux d'horreur. Sans hésiter un seul instant, il se précipita vers les chefs MacGils, les tira loin du conflit et se mit à hurler en montrant frénétiquement la porte ouverte. Tous suivirent des yeux son doigt tendu. Quand ils comprirent, ils s'empressèrent de rallier leurs hommes.

À la grande satisfaction de Luanda, les MacGils mirent fin au combat et coururent vers la porte ouverte.

Alors qu'ils s'organisaient, Luanda et Bronson ne perdirent pas un seul instant. Ils se précipitèrent vers la porte qu'à leur grande horreur, un autre McCloud tentait de verrouiller. Cette fois, ils n'arriveraient pas à temps pour

l'arrêter...

Bronson réagit très vite. Il leva son épée, prit son élan et la jeta.

La lame vola à travers les airs et tournoya sur elle-même avant de se planter dans le dos du McCloud.

Celui-ci poussa un hurlement et s'écroula. Bronson se précipita pour ouvrir à nouveau la porte.

Par douzaines, les MacGils coururent vers eux et les rejoignirent. Lentement, le hall se vida, à mesure que les hommes fuyaient, sous les regards éberlués des soldats McClouds qui se demandaient pourquoi leurs ennemis quittaient le champ de bataille.

Quand tous furent dehors, Luanda referma la porte, verrouillant la porte de l'extérieur avec l'aide de quelques hommes, barrant la route aux McClouds restés à l'intérieur.

Les hommes qui s'appêtaient à brûler le hall finirent par remarquer l'agitation. Ils lâchèrent leurs torches et se saisirent de leurs épées.

Bronson et ses compagnons ne leur en laissèrent pas le temps. Ils chargèrent à leur tour, de tous côtés, tuant les hommes qui se débattaient avec leurs armes, embarrassés par les torches. Cependant, la plupart des soldats McClouds étaient toujours à l'intérieur et le petit groupe qui se trouvait à l'extérieur ne faisait pas le poids face aux MacGils enragés, qui les tuèrent rapidement.

Luanda s'approcha de Bronson. Les hommes MacGils, essoufflés et heureux d'en réchapper, se tournèrent vers elle avec un respect renouvelé : ils savaient qu'ils lui devaient la vie.

Des coups se firent entendre alors contre les portes : les McClouds piégés à l'intérieur tentaient de fuir. Les MacGils se tournèrent lentement vers Bronson, l'air incertain.

— Il faut réprimer la rébellion, dit Luanda avec force. Tu dois les traiter comme ils nous auraient traités : avec brutalité.

Bronson cligna des yeux et elle vit qu'il hésitait.

— Leur plan a échoué, dit-il. Ils sont pris au piège. Prisonniers. Nous allons les arrêter.

Luanda secoua la tête avec assurance.

— NON ! cria-t-elle. Ces hommes te regardent. Ils te considèrent comme leur chef. Ici, c'est la brutalité qui règne. Nous ne sommes pas à la Cour du Roi. La brutalité demande le respect. Nous ne pouvons pas les laisser vivre, il faut faire un exemple !

Bronson eut un geste de recul, horrifié.

— Que dis-tu ? Que nous devrions les brûler vifs ? Que nous devrions leur faire connaître le sort qu'ils voulaient nous infliger ?

Luanda serra les dents.

— Si tu ne le fais pas, je te préviens : un jour ou l'autre, ce sont eux qui nous tueront.

Les MacGils se rassemblaient autour d'eux, à l'écoute. Luanda se sentait

bouillir de frustration. Elle aimait Bronson. Après tout, il lui avait sauvé la vie. Cependant, elle haïssait la faiblesse et la naïveté dont il faisait preuve parfois.

Elle en avait assez que les hommes règnent à sa place et prennent de mauvaises décisions. Elle voulait gouverner. Elle serait meilleure qu'eux, elle le savait. Il fallait une femme pour régner sur un monde d'hommes.

Toute sa vie, elle avait été mise à l'écart, mais c'était fini : c'était son intervention qui avait sauvé les hommes MacGils et elle était fille de roi – la première née.

Comme Bronson restait les bras ballants, Luanda comprit qu'il ne ferait rien.

Elle n'y tint plus. En poussant un cri de frustration, elle saisit la torche que tenait un des domestiques. Dans le silence et sous le regard stupéfait des hommes, elle jeta le flambeau de toutes ses forces.

La flamme illumina la nuit en filant dans les airs, avant d'atterrir sur le toit de chaume.

À la grande satisfaction de Luanda, le feu se propagea immédiatement.

Les MacGils poussèrent des cris d'encouragement et tous suivirent son exemple : ils ramassèrent les torches et les lancèrent. Bientôt, les flammes s'élevèrent et la chaleur lécha leurs visages, illuminant la nuit. Le hall des fêtes prit feu, en proie à l'incendie.

Les cris des McClouds piégés à l'intérieur se firent entendre, déchirants. Bronson eut un sursaut d'effroi, mais Luanda resta debout, froide, impitoyable, les mains sur les hanches, satisfaite d'entendre leur agonie.

Elle se tourna vers Bronson qui la regardait, bouche bée.

— Voilà, dit-elle, ce que régner signifie.

CHAPITRE TROIS

Reece marchait aux côtés de Stara, épaule contre épaule. Leurs mains se frôlaient à chaque pas entre leurs deux corps. Ils parcouraient un interminable champ de fleurs aux couleurs éclatantes, en haut de la montagne. Le panorama était splendide. Ils marchaient en silence. Un million d'émotions contradictoires submergeaient le cœur de Reece. Tant et si bien qu'il ne savait plus quoi dire...

Il pensait encore à cet instant, quand son regard avait trouvé celui de Stara, de l'autre côté du lac de montagne. Il avait renvoyé tous ces gens pour se retrouver seul avec elle. Beaucoup s'étaient montrés réticents, surtout Matus qui connaissait bien leur histoire, mais Reece avait insisté. L'attrait de Stara était presque magnétique : elle attirait Reece. Il voulait lui parler seul à seul, comprendre pourquoi elle le regardait avec tant d'amour, le même amour qu'il ressentait encore pour elle... Comprendre si tout cela était réel. Comprendre ce qui leur arrivait.

Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Par où commencer ? Que faire ? Sa raison lui criait de tourner les talons et de partir en courant, aussi loin d'elle que possible, et de prendre le bateau pour l'oublier à tout jamais. Retrouver sa fiancée qui l'attendait. Après tout, Selese l'aimait et il aimait Selese. Leur mariage aurait bientôt lieu.

C'était ce qu'il y avait de plus sage à faire. La *bonne* chose à faire.

Cependant, les émotions submergeaient sa raison. Sa passion refusait de se soumettre à la logique. Elle le forçait à demeurer aux côtés de Stara et à marcher avec elle à travers ces champs. Il n'avait jamais vraiment compris cette partie incontrôlable de lui-même qui l'avait poussé toute sa vie à suivre son cœur. Motivé par elle, il n'avait pas toujours pris les bonnes décisions... Mais, quand un éclair de passion si puissant le traversait, Reece était incapable d'y résister.

Comme il marchait aux côtés de Stara, il se demanda si elle ressentait la même chose. Sa main effleurait la sienne à chacun de leurs pas et il devinait l'ombre d'un sourire à la commissure de ses lèvres. Il était difficile de connaître ses pensées. Reece se souvenait qu'il était resté pétrifié devant elle le jour de leur première rencontre. Il n'avait pensé à rien d'autre qu'elle pendant des jours. Quelque chose dans son regard translucide, dans sa posture fière et noble, celle d'une louve qui le fixait du regard, émerveillait Reece.

Malgré leur jeune âge, ils avaient toujours su qu'une relation entre cousins était interdite, mais cela ne les avait jamais arrêtés. Il y avait quelque chose entre eux, quelque chose de fort qui les poussait l'un vers l'autre et peu importait l'opinion des autres. Enfants, ils étaient immédiatement devenus les meilleurs amis du monde, l'un recherchant toujours la compagnie de l'autre plutôt que celle de ses cousins ou de ses amis. Quand la famille se rendait aux Isles Boréales, Reece passait tout son temps avec elle. Elle faisait de même et l'attendait longuement, perchée sur la falaise, dans l'attente de son arrivée.

Au début, ils n'avaient été que des amis... Une nuit fatidique, sous un ciel tapissé d'étoiles, enfin, tout avait changé. Malgré l'interdiction et le tabou, leur lien s'était renforcé. Il était devenu plus fort, plus grand, irrésistible.

Quant il quittait les Isles, Reece rêvait d'elle, jusqu'à broyer du noir au cours de nombreuses nuits blanches. Allongé sur son lit, il se représentait en pensée son visage et priait pour que disparaissent l'océan et la loi qui les séparaient.

Elle ressentait la même chose que lui et lui envoyait d'innombrables lettres, emportées par une armée de faucons, chacun de ses mots confessant son amour. Il lui répondait toujours, mais sans jamais égaler son éloquence.

Le jour qui avait sonné la fin de l'entente entre les MacGils avait été la pire journée de toute la vie de Reece. Le poison destiné au père de Reece avait tué le fils aîné de Tirus. Cela n'avait pas empêché Tirus de jeter le blâme sur son frère aîné, achevant de briser le lien entre leurs deux familles. Reece et Stara avaient tous deux reçus l'interdiction de communiquer avec leurs cousins ou de leur rendre visite. Ce jour-là, leurs deux cœurs étaient morts un peu, à l'intérieur. Longtemps, Reece s'était demandé s'il la reverrait un jour. Il savait qu'elle avait ressenti la même chose.

Un jour, elle avait cessé de lui écrire. Sans doute, quelqu'un avait intercepté ses lettres, mais Reece ne pouvait en être sûr. Il suspectait que ses courriers, eux aussi, ne parvenaient plus à leur destinataire. Un jour, il s'était obligé à bannir tout souvenir d'elle de ses pensées. Cela n'empêchait pas son image de surgir de temps à autre. Il n'avait jamais vraiment cessé de se demander ce qu'elle était devenue. Pensait-elle à lui, de temps en temps ? S'était-elle mariée ?

La revoir aujourd'hui avait fait ressurgir son tourment. Il semblait encore frais dans le cœur de Reece, brûlant, comme s'ils n'avaient jamais été séparés. Elle était plus âgée, plus ronde, plus belle, si c'était possible. Elle était devenue une femme. Son regard était aussi perçant que dans ses souvenirs. Reece y devinait son amour et se sentait transporté à l'idée qu'elle ressentait la même chose que lui.

Reece voulut penser à Selese. Il lui devait au moins ça, mais cela semblait impossible.

Il s'avança jusqu'au bord de la montagne, aux côtés de Stara, sans savoir que dire. Comment combler le vide laissé par des années d'éloignement ?

— J'ai appris que tu allais bientôt te marier, dit enfin Stara.

Reece sentit son estomac se nouer. Penser à ses noces le faisait toujours frémir d'impatience mais ces mots sortis de la bouche de Stara le heurtaient comme un coup de poignard. Il avait l'impression de l'avoir trahie.

— Je suis désolée, répondit-il.

Que dire de plus ? Il voulait ajouter : *Je ne l'aime pas. C'était une erreur. Je veux tout recommencer. C'est toi que je veux épouser.*

Mais il aimait vraiment Selese. Il ne pouvait se le cacher. Il éprouvait pour elle un amour différent, peut-être pas aussi intense que la passion qu'il

ressentait pour Stara. Reece ne savait plus que penser... Lequel de ses sentiments était le plus fort ? Pouvait-on comparer deux amours ? L'amour ne se suffisait-il pas à lui-même ? Pouvait-il être plus ou moins fort ?

— Tu l'aimes ? demanda Stara.

Reece prit une grande inspiration, noyé dans une tempête d'émotions. Que répondre ? Ils marchèrent encore un instant, le temps que Reece rassemble ses pensées. Enfin, il dit d'une voix angoissée :

— Oui. Je ne peux le nier.

Pour la première fois, il prit la main de Stara. Elle se tourna vers lui.

— Mais je t'aime aussi, ajouta-t-il.

Les yeux de Stara s'emplirent d'espoir.

— Tu m'aimes plus qu'elle ? demanda-t-elle.

Reece y réfléchit longuement.

— Je t'ai aimée toute ma vie, dit-il enfin. Tu es le seul visage de l'amour que je connaisse. Tu es ce que représente l'amour à mes yeux. J'aime Selese mais, avec toi... Tu fais comme partie de moi. La moitié de mon âme. Quelque chose dont je ne peux me séparer.

Stara sourit. Elle prit sa main et poursuivit sa promenade à ses côtés, un petit sourire aux lèvres.

— Tu n'imagines pas combien de nuits j'ai passé à me languir de toi, avoua-t-elle en détournant le regard. Mes mots emportés sur les ailes des faucons subtilisés par mon père. Après la dispute, je n'ai pas pu t'écrire. J'ai essayé de m'embarquer sur un bateau une fois ou deux, mais en vain.

Ses propos bouleversaient Reece. Il n'aurait jamais cru que... Il s'était toujours demandé ce que Stara avait bien pu penser de lui, après la dispute de leurs deux familles. En entendant ces mots, il sentait une nouvelle vague d'amour le pousser vers elle. Il n'avait donc pas été la seule âme déchirée par cette terrible nuit. Il n'était pas fou. Le lien qui les unissait était bien réel.

— Et je n'ai jamais cessé de rêver de toi, répondit Reece.

Ils atteignirent enfin le sommet du pic et s'arrêtèrent, le regard tourné vers les Isles Boréales. De ce point de vue, ils pouvaient voir au-delà de l'archipel, au-delà de la brume s'élevant des vagues, jusqu'à la flotte de Gwendolyn entre les récifs.

Ils restèrent silencieux longtemps, leurs mains nouées entre leurs deux corps, savourant l'instant. Savourant le fait d'être ensemble, enfin, après toutes ses années, après que la vie et les gens aient tout tenté pour les séparer.

— Enfin, nous voilà... Et pourtant, nous nous retrouvons le jour où tu es le plus loin de moi, prêt à te marier. Il faut croire que ce n'est pas notre destin d'être ensemble.

— Mais je suis là, répondit Reece. Peut-être que le destin essaye de nous dire quelque chose ?

Elle serra sa main et Reece serra la sienne. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Il se sentait perdu, comme jamais auparavant. Était-ce sa destinée ? Était-il écrit qu'il rencontrerait Stara juste avant son mariage, pour

l'empêcher de commettre une terrible erreur ? Le destin essayait-il de les rapprocher à nouveau, après tout ce temps ?

Il ne pouvait s'empêcher de le croire. Leur rencontre ressemblait à un signe du destin. Peut-être sa dernière chance avant de se marier...

— Ceux que le destin réunit, l'homme ne peut les séparer, dit Stara.

Ses mots trouvèrent un écho dans le cœur de Reece, qui plongea son regard dans le sien, comme hypnotisé.

— Tant d'événements ont essayé de nous éloigner l'un de l'autre, dit Stara. Nos clans. Nos pays. Un océan. Le temps... Mais rien de tout cela n'a pu nous séparer. Les années ont passé, mais notre amour brûle toujours. Est-ce une coïncidence que tu m'aperçoives avant ton mariage ? Le destin veut nous dire quelque chose. Il n'est pas trop tard.

Reece se tourna vers elle, le cœur battant. Les yeux translucides de Stara réfléchissaient la couleur du ciel et de l'océan, remplis d'amour. Il ne savait plus que faire... Il n'arrivait plus à penser.

— Peut-être que je devrais annuler mes noces, dit-il.

— Ce n'est pas à moi de te le dire, répondit-elle. Tu dois trouver la réponse dans ton cœur.

— Ici et maintenant, mon cœur me dit que *tu* es la seule femme que j'aime. La seule que j'ai jamais aimée.

Elle plongea son regard sincère dans le sien.

— Je n'en ai jamais aimé un autre, dit-elle.

Reece ne put se retenir : il pencha la tête et ses lèvres trouvèrent celles de Stara. Le monde disparut autour d'eux, remplacé par l'amour, quand elle répondit à son baiser.

Ils s'embrassèrent jusqu'à en avoir le souffle coupé. Reece comprit alors, malgré toutes les protestations de sa raison, qu'il ne pourrait jamais épouser une autre femme que Stara.

CHAPITRE QUATRE

Gwendolyn se tenait sur un pont doré. Agrippée à la rambarde, elle se penchait par-dessus bord pour apercevoir les bouillons furieux de la rivière sous ses pieds. Les rapides grondaient et les vagues s'élevaient de plus en plus haut. Elle sentait déjà les gouttes mouiller ses jambes.

— Gwendolyn, mon amour.

Gwen se retourna et vit Thorgrin debout sur la rive, environ six mètres plus loin. Il souriait et tendait la main vers elle.

— Viens à moi, supplia-t-il. Traverse la rivière.

Soulagée de le voir, Gwen commença à marcher vers lui, mais une petite voix douce l'arrêta :

— Mère...

Gwen fit volte-face. De l'autre côté, sur l'autre rive, se trouvait un petit garçon d'environ dix ans, aux yeux gris, grand pour son âge, fier, large d'épaules, la mâchoire volontaire. À l'image de son père. Il portait une magnifique armure dorée, faite d'un métal qu'elle ne reconnut pas, et des armes de guerrier à la ceinture. Une aura de pouvoir émanait de lui. Un pouvoir que rien ne pourrait arrêter.

— Mère, j'ai besoin de toi, dit-il.

Le garçon tendit la main vers elle et Gwen fit instinctivement un pas vers lui, avant de s'arrêter net. Elle fit courir son regard entre Thor et son fils, comme tous deux tendaient les bras vers elle, déchirée par le choix. Où aller ?

Soudain, le pont s'écroula sous elle.

Elle poussa un cri strident en plongeant dans les rapides.

La température glacée de l'eau la transperça comme un coup de couteau et elle se débattit pour échapper au courant, la bouche ouverte à la recherche de l'air. Elle leva les yeux vers son fils et son mari, chacun debout sur une rive de la rivière. Ils lui tendaient la main. Ils avaient besoin d'elle.

— Thorgrin ! hurla-t-elle avant d'ajouter : Mon fils !

Elle tenta d'agripper leurs deux mains mais, bientôt, le courant la fit basculer dans une cascade.

Elle poussa un cri en perdant de vue ses êtres chers et en dégringolant vers les récifs acérés.

Gwen s'éveilla en hurlant.

Couverte d'une pellicule de sueur froide, elle balaya la pièce du regard, en se demandant où elle se trouvait.

Elle était étendue dans un lit, au milieu d'une chambre de château faiblement éclairée par des torches. Elle cligna des yeux plusieurs fois, en tâchant de comprendre, le souffle court. Lentement, elle réalisait que tout ceci n'avait été qu'un rêve. Un horrible cauchemar.

Ses yeux s'ajustèrent à l'obscurité et elle remarqua les domestiques. Illepra et Selese étaient à son chevet et faisaient courir des compresses froides sur ses bras et ses jambes. Selese épongeait tendrement son front.

— Chut..., souffla-t-elle. Ce n'était qu'un rêve, Madame.

Gwendolyn sentit une main serrer la sienne et son cœur déborda de joie quand elle aperçut Thorgrin à genoux près d'elle, visiblement heureux de la voir réveillée.

— Mon amour, dit-il. Tu vas bien.

Gwendolyn cligna des yeux. Que faisait-elle ici ? Pourquoi était-elle alitée ? Que faisaient tous ces gens ici ? Soudain, quand elle essaya de bouger, une douleur terrible transperça son ventre et elle se souvint.

— Mon bébé ! s'écria-t-elle d'une voix enfiévrée. Où est-il ? Il est en vie ?

Désespérée, Gwen fouilla du regard les visages. Thor serra sa main pour la reconforter et lui adressa un large sourire. Elle sut alors que tout allait bien, comme si toute sa vie se réchauffait devant la chaleur de son sourire.

— Il est en vie, répondit Thor. Grâce à Dieu. Et grâce à Ralibar. Il vous a ramenés jusqu'ici en volant, juste à temps.

— Il va très bien, ajouta Selese.

Soudain, un cri retentit et Gwendolyn leva les yeux vers Illepra qui s'avavançait en tenant un bébé emmaillotté dans les bras.

Une vague de soulagement la submergea et elle éclata en sanglots hystériques. Des chaudes larmes de joie se mirent à couler le long de ses joues. Le bébé était en vie. Elle était en vie. Ils avaient tous les deux survécu. D'une manière ou d'une autre, ils étaient sortis de ce cauchemar.

Elle n'avait jamais ressenti une telle gratitude de toute sa vie.

Illepra se pencha et plaça le bébé sur la poitrine de Gwen.

Celle-ci s'assit sur son séant pour l'examiner. En le touchant, elle eut l'impression de renaître. Son poids entre ses bras, son odeur, son visage... Elle le berça, tout en le serrant contre elle, tout emmaillotté dans ses couvertures. Des vagues d'amour et de reconnaissance la traversaient. Elle pouvait à peine y croire : elle avait un enfant.

Déposé entre ses bras, le bébé cessa soudain de pleurer et demeura silencieux. Lentement, il ouvrit ses paupières et leva les yeux vers sa mère.

Un éclair d'émotion transperça Gwen quand leurs regards se croisèrent. Le bébé avait les yeux de Thor : des yeux gris brillants qui semblaient venir d'un autre monde. Ils se plantèrent au plus profond d'elle. Gwendolyn eut soudain l'impression qu'elle le connaissait depuis longtemps. Depuis toujours.

Elle sentit un lien puissant se nouer entre eux, plus puissant que tout ce qu'elle connaissait. Elle le serra fort et se promit de ne jamais l'abandonner. Pour lui, elle marcherait sur des charbons ardents s'il le fallait.

— Il te ressemble, mon amour, lui dit Thor en souriant et en se penchant vers son fils.

Gwen sourit à son tour, le visage mouillé de larmes d'émotion. Elle n'avait jamais été aussi heureuse. Voilà tout ce qu'elle avait toujours voulu : Thorgrin, leur enfant et elle-même, tous trois réunis.

— Il a tes yeux, répondit-elle.

— Mais il n'a pas encore de nom..., dit Thor.

— Peut-être que nous devrions lui donner le tien, proposa Gwen.

Thor secoua la tête, inflexible.

— Non. C'est le fils de sa mère. Il a tes traits. Un véritable guerrier devrait toujours garder avec lui l'esprit de sa mère et le talent de son père. Il a besoin des deux. Il aura mon talent militaire, mais il devrait avoir un nom semblable au tien.

— Que proposes-tu ?

Thor y réfléchit.

— Un nom qui sonne comme le tien. Le fils de Gwendolyn devrait s'appeler... Guwayne.

Gwen sourit. Le nom lui plut immédiatement.

— Guwayne, répéta-t-il. Cela me plaît.

Elle adressa un large sourire au bébé qu'elle serrait contre elle.

— Guwayne, lui souffla-t-elle.

Guwayne ouvrit à nouveau les yeux et planta son regard dans le sien. Gwen aurait pu jurer qu'elle l'avait vu sourire. Il était bien trop jeune pour cela, mais il lui semblait bien avoir vu une lueur de quelque chose... Elle fut soudain convaincue qu'il aimait son nom.

Selese appliqua un baume sur les lèvres de Gwen et lui donna à boire un liquide épais et sombre. La souveraine se redressa immédiatement, comme régénérée.

— Combien de temps suis-je restée là ? demanda-t-elle.

— Vous dormez depuis presque deux jours, Madame, dit Illepra. Depuis la grande éclipse.

Gwen ferma les yeux et tous ses souvenirs lui revinrent. L'éclipse, la grêle, le tremblement de terre... Elle n'avait jamais rien vu de pareil.

— Des présages puissants se sont fait entendre pendant la naissance de notre enfant, dit Thor. Le royaume tout entier en est témoin. On parle déjà de lui partout.

Gwen serra un peu plus fort le bébé contre elle et sentit une vague de chaleur la recouvrir. Il était vraiment unique... Tout son corps chantait quand elle le tenait dans ses bras. Ce n'était pas un enfant ordinaire. Quels pouvoirs couraient dans ses veines ?

Elle leva des yeux interrogateurs vers Thor. L'enfant était-il un druide, lui aussi ?

— Es-tu resté là pendant tout ce temps ? lui demanda-t-elle.

Elle ressentit un élan de gratitude à son égard.

— Bien sûr, Madame. Je suis venu dès que j'ai su. Sauf la nuit dernière : je suis allé au Lac des Chagrins. J'ai prié pour que tu recouvres la santé.

Gwen éclata encore une fois en sanglots, incapable de contrôler ses émotions. Elle n'avait jamais été si heureuse : son enfant dans ses bras, elle se sentait plus entière que jamais auparavant.

Bien malgré elle, elle pensa à ce moment fatidique, dans les Limbes, et au choix qu'elle avait été forcée de faire. Elle serra la main de Thor et le bébé.

Elle aurait voulu les garder tous les deux près d'elle jusqu'à la fin des temps.

Cependant, l'un d'eux serait un jour contraint de mourir. Elle le savait et cette pensée la fit pleurer.

— Qu'y a-t-il, mon amour ? demanda enfin Thor.

Gwen secoua la tête, incapable de lui avouer la vérité.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Ta mère vit encore. Si c'est bien pour cela que tu pleures.

Gwen se rappela soudain l'état de sa mère.

— Elle est très malade, ajouta Thor, mais tu as encore le temps de la voir.

Gwen sut alors ce qu'elle devait faire.

— Je dois la voir, dit-elle. Emmène-moi tout de suite.

— Vous êtes sûre, Madame ? demanda Selese.

— Dans votre état, vous ne devriez pas bouger, ajouta Illepra. Votre accouchement n'était pas facile et vous devriez vous reposer. Vous avez de la chance d'être en vie.

Gwen secoua la tête, inflexible.

— Je verrai ma mère avant sa mort. Conduisez-moi à elle. Tout de suite.

CHAPITRE CINQ

Godfrey était attablé au milieu d'une longue table, dans le hall des fêtes, une chope de bière dans chaque main, et chantait en compagnie d'un groupe de MacGils et de McClouds qui frappaient la cadence avec leurs verres. Ensemble, ils se balançaient de gauche à droite, tout en ponctuant chaque vers d'un coup de chope sur la table. La mousse dégoulinait sur leurs avant-bras, mais Godfrey n'en avait cure. Il était occupé à boire, comme chaque soir depuis une semaine. Il se sentait bien.

Fulton et Akorth étaient assis à ses côtés et, quand il balayait du regard les buveurs sur la gauche et sur la droite, il avait la satisfaction de voir les anciens ennemis, les MacGils et les McClouds, boire tous ensemble. Pour arriver à ce résultat, Godfrey avait longuement parcouru les campagnes. Au début, les hommes s'étaient méfiés de lui et de son projet mais, quand Godfrey avait dégainé les tonneaux de bière, puis les filles faciles, ils avaient commencé à venir.

Quelques hommes, méfiants d'abord, s'étaient assis d'une part et d'autre des longues tables... Godfrey avait ensuite réussi à remplir le hall des fêtes perché au sommet des Highlands et ces hommes méfiants avaient commencé à communiquer. Rien n'était plus efficace que l'attrait de la boisson pour rassembler les hommes.

Ce qui avait achevé de sceller l'amitié de tous, c'était l'arrivée des femmes. Godfrey avait utilisé son réseau des deux côtés des Highlands pour vider les bordels et payer généreusement les filles. Elles emplissaient maintenant le hall, la plupart d'entre elles sur les genoux d'un soldat. Les hommes étaient satisfaits. Les filles généreusement payées étaient satisfaites. Tout le hall était satisfait et résonnait des cris de joie des anciens ennemis qui préféraient la boisson et les femmes à la querelle.

Au cours de la soirée, Godfrey surprit même des bavardages entre MacGils et McClouds qui prévoyaient de faire les patrouilles ensemble. C'était ce lien d'amitié que Gwendolyn souhaitait voir naître entre les anciens ennemis. C'était la mission qu'elle avait confiée à Godfrey et il était fier de l'avoir accomplie. Sans compter qu'il s'amusait bien, lui aussi. Il avait tant bu que ses joues commençaient à rougir. Cette bière McCloud était décidément très forte... Elle montait à la tête en un rien de temps.

Godfrey savait qu'il y avait bien des façons de renforcer une armée, de rassembler les soldats et de régner : la politique, le gouvernement et l'application des lois, par exemple. Cependant, aucun de ces outils ne permettait de toucher le cœur des hommes. Godfrey avait peut-être des défauts, mais il savait toucher le cœur de n'importe quel homme. Il *était* n'importe quel homme. Il avait peut-être le sang bleu de la famille royale, mais son cœur battait au milieu du peuple. Sa vision de la vie était née dans la rue, celle que les chevaliers en armures rutilantes ne fréquentaient pas. Godfrey admiraient leur élégance... mais il considérait également que vivre

sans cette qualité présentait certains avantages. Il avait un certain regard sur l'humanité. Parfois, il en avait besoin pour comprendre le peuple. Après tout, c'était au moment où les souverains perdaient le contact avec le peuple qu'ils commettaient leurs plus grandes erreurs.

— Pas de doute : ces McClouds savent boire ! dit Akorth.

— Ils ne me déçoivent pas, ajouta Fulton en attrapant les deux chopes de bière qui glissaient vers eux.

— Cette bière est très forte ! commenta Akorth en laissant échapper un rot sonore.

— Notre ville natale ne me manque pas du tout ! ajouta Fulton.

Godfrey reçut alors quelques coups de coude et se retourna vers un groupe de soldats McClouds visiblement très éméchés qui titubaient et riaient trop fort en luttinant des filles. Godfrey commençait à comprendre que ces McClouds étaient un peu plus rustiques que les MacGils. Les MacGils étaient de féroces guerriers, mais les McClouds... Parfois, ils semblaient moins civilisés. En balayant la pièce de son regard observateur, Godfrey remarqua qu'ils serraient les femmes ou frappaient la cadence avec leurs chopes un peu trop fort et se poussaient les uns les autres avec violence. Il y avait quelque chose chez eux qui maintenait Godfrey en alerte, même après tout ce temps passé en leur compagnie. Pour dire la vérité, il ne leur faisait pas entièrement confiance. Plus il les fréquentait, plus il comprenait pourquoi ces deux clans avaient vécu si longtemps séparément. Seraient-ils un jour capables de s'unir ?

La fête battait son plein et des chopes supplémentaires passaient de main en main, deux fois plus qu'auparavant. Les McClouds ne ralentissaient pas, comme auraient pu le faire d'autres soldats. Au contraire, ils buvaient davantage. Beaucoup trop. La nervosité commençait à gagner Godfrey...

— Tu penses qu'un homme peut boire trop ? demanda-t-il à Akorth.

Akorth s'étouffa presque.

— Une question sacrilège ! éructa-t-il.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Fulton.

Mais Godfrey regardait maintenant un McCloud tituber au milieu d'un groupe de soldats et les bousculer. Il y eut un court silence, comme toute la pièce se tournait vers eux... Toutefois, les soldats se contentèrent de se relever en riant bruyamment, au grand soulagement de Godfrey, et la fête reprit son cours.

— Vous ne pensez pas qu'ils ont assez bu ? demanda encore Godfrey qui commençait à penser que tout ceci n'était pas une si bonne idée que ça.

Akorth lui jeta un regard vide.

— Assez ? répéta-t-il. C'est possible de boire *assez* ?

Godfrey, lui aussi, commençait à avaler ses mots. Il n'avait plus les idées aussi claires qu'il l'aurait souhaité. Cela ne l'empêchait pas de sentir que la situation venait de s'inverser sensiblement, comme si quelque chose n'était plus à sa place... Comme si les convives venaient de perdre tout savoir-vivre.

— Ne la touche pas ! hurla soudain une voix. Elle est à moi !

Le ton de cette voix était sombre et dangereux, tranchante au milieu des rires, et Godfrey se retourna brusquement.

De l'autre côté du hall, un soldat MacGil se disputait avec un McCloud. Celui-ci saisit par le poignet la fille qui se trouvait sur les genoux de son vis-à-vis et l'attira violemment vers lui.

— Elle *était* à toi. Maintenant, elle est à moi ! Trouve-toi une autre femme !

L'expression du MacGil s'assombrit et il tira son épée. Le chuintement caractéristique de la lame quittant le fourreau retentit, attirant tous les regards.

— J'ai dit : elle est à *moi* ! cria-t-il.

Son visage était écarlate et ses cheveux mouillés de sueur. Toute la salle resta suspendue à ses lèvres, car une lueur mortelle brillait dans son regard. Un silence tomba sur l'assemblée et les deux clans se regardèrent et s'observèrent, comme pétrifiés.

Le McCloud, un homme large et costaud, fit la grimace et repoussa violemment la femme sur le côté. Elle tituba à travers la foule, avant de tomber.

Il était évident que le McCloud ne se souciait pas vraiment d'elle. Ce qu'il voulait, c'était un bain de sang.

Il tira à son tour son épée et fit face à son adversaire.

— J'aurai ta vie à sa place ! s'écria-t-il.

Les soldats reculèrent autour d'eux, formant une sorte d'arène de combat. Godfrey sentait que l'ambiance était maintenant beaucoup plus tendue. S'il ne les arrêtait pas, cette rixe se transformerait en guerre ouverte.

Il sauta par-dessus la table en renversant les chopes de bière, courut à travers le hall jusqu'à l'attroupement et se glissa entre les deux hommes, les bras tendus pour les séparer.

— Messieurs ! s'écria-t-il en tâchant d'articuler.

Il fallait qu'il se concentre, qu'il s'éclaircisse l'esprit. Comme il regrettait maintenant d'avoir bu tout ce vin !

— Nous sommes tous des hommes, ici ! cria-t-il. Nous ne sommes qu'un peuple ! Une armée ! Nul besoin de se battre ! Il y a assez de femmes pour tout le monde. Vous ne pensiez pas ce que vous disiez, ni l'un, ni l'autre !

Godfrey se tourna vers le MacGil qui fronça les sourcils, l'épée toujours au poing.

— S'il présente ses excuses, je les accepterai, dit l'homme.

Le McCloud resta hagard un instant, puis son expression s'adoucit et il esquissa un sourire.

— Eh bien, je te présente mes excuses ! s'écria-t-il en tendant la main droite.

Godfrey fit un pas en arrière pour laisser le MacGil accepter cette main tendue d'un air circonspect.

Soudain, le McCloud attira brusquement son vis-à-vis contre lui, leva son

épée et le poignarda en pleine poitrine.

— Je m'excuse, ajouta-t-il, de ne pas t'avoir tué plus tôt ! Ordures MacGil !

Sa victime s'écroula, inondant le parquet de son sang.

Mort.

Godfrey resta bouche bée. Il ne se trouvait qu'à quelque pas des deux hommes. Il ne put s'empêcher de penser que tout était de sa faute. Il avait encouragé le MacGil à baisser sa garde. Il lui avait offert de faire la paix. Ce McCloud les avait trahis et l'avait ridiculisé devant ses hommes.

Godfrey n'avait plus les idées claires. Échauffé par la boisson, il eut le réflexe de ramasser l'épée du MacGil mort. Vif comme l'éclair, il fit un pas en avant et plongea sa lame dans le cœur du McCloud.

Celui-ci écarquilla les yeux, choqué par son geste, puis il tomba lentement à genoux, mort, l'épée plantée jusqu'à la garde dans sa poitrine.

Godfrey baissa les yeux vers sa main ensanglantée, comme s'il ne pouvait y croire. Il venait de tuer un homme, pour la première fois. Il n'aurait jamais cru cela possible.

Il n'avait jamais eu l'intention de le tuer. Il n'y avait même pas réfléchi. Quelque chose d'enfoui au plus profond de son être avait crié vengeance.

Le chaos tomba soudain sur le hall. De tous côtés, les hommes se jetèrent les uns sur les autres, enragés. Le chuintement des épées quittant les fourreaux emplissait la pièce. Godfrey sentit Akorth le pousser brusquement sur le côté juste avant qu'une lame ne lui traverse la tête.

Un autre soldat, qu'il ne reconnaissait même pas, le jeta à travers la table et la tête de Godfrey heurta un nombre incalculable de chopes de bière avant d'atterrir lourdement sur le sol, assommé. Il eut tout juste le temps de penser qu'il aurait préféré se trouver ailleurs.

CHAPITRE SIX

Dans sa chaise roulante, Guwayne entre ses bras, Gwendolyn se prépara mentalement quand les domestiques ouvrirent les portes devant elle, cédant le passage à Thor qui poussa son fauteuil dans la chambre de sa mère malade. Les gardes de la Reine s'inclinèrent devant elle et Gwen serra plus fort son bébé au moment de pénétrer dans la pièce engloutie sous les ténèbres. Tout y était silencieux, étouffant, oppressant. Des torches éclairaient faiblement ce lieu qui sentait la mort.

Guwayne, pensa-t-elle. Guwayne. Guwayne.

Elle répéta le nom de son fils dans sa tête, encore et encore, pour focaliser son attention sur autre chose que sa mère mourante. Ce nom lui apportait du réconfort et réchauffait son âme. *Guwayne. L'enfant du miracle.* Elle l'aimait déjà plus qu'elle n'aurait su le dire.

Gwen tenait à ce que sa mère le voie avant de mourir. Elle voulait que sa mère soit fière d'elle et obtenir sa bénédiction. Elle devait se l'avouer à elle-même. Malgré leur relation passée, Gwen voulait faire la paix avant qu'il ne soit trop tard. Elle était fragile en ce moment et le fait qu'elle se soit rapprochée de sa mère ces derniers mois ne faisait que rendre cette épreuve plus difficile encore.

Son cœur se serra quand les portes se refermèrent derrière elle. Elle balaya la pièce du regard et vit une douzaine de serviteurs au chevet de sa mère : des membres de la vieille garde qu'elle reconnut et qui avaient autrefois gardé son père. La chambre était remplie de monde. Cela ressemblait déjà à une veillée funèbre. Bien sûr, Hafold, la fidèle servante, se tenait au plus près du lit, prête à repousser tous les intrus, comme elle l'avait fait toute sa vie.

Thor poussa le fauteuil de Gwendolyn plus près du lit. Gwen voulait se lever pour embrasser sa mère mais tout son corps lui faisait mal et elle savait qu'elle en était incapable.

Au lieu de cela, elle posa la main sur le poignet de sa mère. Sa peau était froide sous ses doigts.

En sentant sa caresse, sa mère, jusqu'alors inconsciente, ouvrit lentement un œil. Elle parut à la fois surprise et heureuse de voir Gwen. Elle souleva un peu plus ses paupières lourdes et ouvrit la bouche pour parler.

Ses lèvres formèrent des mots, mais seul un grognement rauque s'échappa de sa gorge. Gwen ne comprit pas.

Sa mère se racla la gorge et fit signe à Hafold de s'approcher.

Celle-ci se pencha immédiatement et colla son oreille contre la bouche de la Reine.

— Oui, Madame ? demanda-t-elle.

— Renvoyez tout le monde. Je veux rester seule avec ma fille et Thorgrin.

Hafold jeta un bref regard de reproche à Gwen, puis répondit :

— Comme vous voudrez, Madame.

Hafold rassembla rapidement tous les visiteurs et les conduisit vers la

sortie, avant de revenir à son poste, au chevet de la Reine.

— Seule, répéta la Reine en lui jetant un regard entendu.

Hafold lui renvoya son regard, surprise, puis toisa Gwen d'un air jaloux. Elle quitta la chambre en trombe et referma la porte d'un coup sec derrière elle.

Gwen demeura seule avec Thor, soulagée de les voir partir. Un parfum de mort traînait déjà dans l'air. Gwen le sentait : sa mère n'en avait plus pour longtemps.

La Reine saisit la main de Gwen qui la serra en retour. Sa mère lui sourit et une larme roula le long de sa joue.

— Je suis heureuse de te voir, dit-elle dans un souffle à peine audible.

Gwen eut à nouveau envie de pleurer et lutta pour rester forte, pour retenir ses larmes pour le bien de sa mère. Cependant, elle ne put s'empêcher de verser de chaudes larmes.

— Mère, dit-elle. Je suis désolée. Je suis tellement, tellement désolée. Pour tout.

L'idée que toutes deux n'aient jamais pu être proches dévorait Gwen de l'intérieur. Les deux femmes ne s'étaient jamais vraiment comprises, leurs deux personnalités en conflit permanent. Elles n'avaient jamais porté le même regard sur la vie. Gwen en était désolée, même si elle savait que ce n'était pas de sa faute. Peut-être qu'elle aurait pu dire ou faire quelque chose de différent pour changer les choses... En vérité, elles étaient à l'opposé l'une de l'autre et rien n'aurait pu changer cela. Deux êtres humains radicalement différents, piégés au sein d'une même famille et d'une relation maternelle peu satisfaisante. Gwen n'était pas la fille que sa mère aurait voulu et la Reine n'était pas la mère dont Gwen aurait eu besoin. Gwen se demandait presque pourquoi le destin les avait réunies...

La Reine hocha la tête et Gwen vit qu'elle comprenait.

— C'est moi qui suis désolée, répondit-elle. Tu es une fille extraordinaire. Et une Reine extraordinaire. Bien meilleure que je ne l'ai été. Et une bien meilleure souveraine que ton père. Il serait fier de toi. Tu méritais une meilleure mère que moi.

Gwen chassa ses larmes.

— Vous étiez comme il faut, mère.

La Reine secoua la tête.

— J'étais une bonne Reine. Une épouse attentionnée. Mais jamais une bonne mère. Pas pour toi, du moins. Je pense que tu me ressemblais trop et que cela me faisait peur.

Gwen serra sa main, tout en pleurant, en souhaitant avoir un peu plus de temps avec elle, en regrettant de n'avoir jamais pu lui parler autrefois comme elle le faisait aujourd'hui. Maintenant, elle était Reine à son tour, plus âgée, mère d'un enfant... Et elle voulait garder sa mère après d'elle. Elle voulait se tourner vers elle pour lui demander conseil. Quelle ironie ! Gwen était condamnée à perdre sa mère au moment même où elle avait le plus besoin

d'elle.

— Mère, je vous présente mon enfant. Mon fils. Guwayne.

Les yeux de la Reine s'écaraillèrent de surprise et elle leva péniblement la tête des coussins pour apercevoir enfin le bébé dans les bras de Gwen.

Elle poussa un petit cri et s'assit sur son séant, avant d'éclater en sanglots.

— Oh, Gwendolyn..., dit-elle. C'est le plus beau bébé que j'aie jamais vu.

Elle tendit la main pour toucher Guwayne, caressant son front du bout de ses doigts, et pleura de plus belle.

Elle se tourna lentement vers Thor.

— Tu seras un bon père, dit-elle. Mon ancien mari t'aimait beaucoup. Je comprends pourquoi, maintenant. Je me suis trompé à ton égard. Pardonne-moi. Je suis heureux que tu sois avec Gwendolyn.

Thor hocha la tête d'un air grave et posa la main sur l'épaule de la Reine quand elle tendit le bras vers lui.

— Il n'y a rien à pardonner, dit-il.

La Reine se tourna alors vers Gwendolyn et son regard se durcit, comme si sa personnalité froide et sévère remontait brusquement à la surface.

— Tu auras à affronter bien des épreuves, dit-elle. J'ai suivi de près ton règne. Mes espions sont partout. J'ai peur pour toi.

Gwendolyn lui tapota la main.

— Mère, ne vous inquiétez pas pour moi. Ce n'est pas le moment de discuter des affaires de l'état.

Sa mère secoua la tête.

— Il est *toujours* l'heure de discuter des affaires de l'état. Aujourd'hui plus que jamais. Ne l'oublie pas : les funérailles font partie des affaires de l'état. Ce ne sont pas des cérémonies destinées uniquement à la famille. Ce sont des événements politiques.

Sa mère toussa longtemps, puis prit une longue inspiration.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, alors écoute-moi bien, dit-elle d'une voix plus faible. Ne traite pas ce que je vais te dire à la légère, même si cela ne te plaît pas.

Gwen se pencha vers elle et hocha gravement la tête.

— Tout ce que vous voudrez, mère.

— Ne fais pas confiance à Tirus. Il va te trahir. Ne fais pas confiance à son peuple. Ces MacGils ne sont pas comme nous. Ils ne portent que notre nom. Ne l'oublie jamais.

Elle prit une inspiration sifflante.

— Ne fais pas confiance aux McClouds non plus. Ne t'imagines pas que tu pourras faire la paix avec eux.

Encore une fois, elle chercha l'air, pendant que Gwen réfléchissait à ses conseils.

— Prends bien soin de garder une armée forte et des défenses solides. Le plus vite tu comprendras que la paix n'est qu'une illusion, le plus paisible sera ton pays.

Elle s'interrompit, le souffle court, et ferma les yeux. La voir faire tant d'effort pour reprendre sa respiration brisait le cœur de Gwen.

Gwen espérait que ces conseils n'étaient que les derniers mots d'une vieille femme désabusée, mais elle reconnaissait qu'ils portaient une part de vérité. Une vérité que Gwen n'aimait pas entendre.

Sa mère ouvrit à nouveau ses paupières lourdes.

— Ta sœur, Luanda, murmura-t-elle. Je veux qu'elle soit présente à mes funérailles. C'est ma fille. Ma fille aînée.

Gwendolyn eut un hoquet de surprise.

— Elle a fait des choses terribles et elle mérite son exil, mais laisse-la venir, juste cette fois. Quand vous me mettrez en terre, je veux qu'elle soit là. Ne refuse pas la requête d'une femme mourante.

Gwendolyn poussa un soupir, déchirée. Elle souhaitait faire plaisir à sa mère, mais elle ne voulait pas faire revenir Luanda après ce que cette dernière avait fait.

— Promets-le moi, dit sa mère en serrant la main de Gwen. *Promets-le moi.*

Enfin, Gwendolyn hocha la tête, quand elle comprit qu'elle ne pourrait pas dire non.

— Je vous le promets, mère.

La Reine soupira et hocha la tête, satisfaite. Elle renversa la tête sur son oreiller.

— Mère, dit Gwen en se raclant la gorge. J'aimerais que vous bénissiez mon enfant.

Sa mère ouvrit faiblement les yeux et lui jeta un regard. Elle battit des paupières avant de secouer lentement la tête.

— Ton bébé est déjà béni, autant qu'un enfant puisse l'être. Il a ma bénédiction mais il n'en a pas besoin. Tu verras, ma fille, que ton enfant est bien plus puissant que toi, que Thorgrin, que quiconque. Une prophétie l'a annoncé il y a des années.

Sa mère prit une inspiration sifflante. Gwen comprit qu'elle en avait terminé et se prépara à partir. Ce fut alors que la Reine ouvrit les yeux une dernière fois :

— N'oublie pas ce que ton père t'a appris, dit-elle d'une voix si faible qu'elle résonnait à peine dans le silence. Parfois un royaume connaît avant tout la paix quand il est en guerre.

CHAPITRE SEPT

Steffen galopait vers l'est, en soulevant des nuages de poussière. Depuis des jours, il suivait la route en compagnie d'une douzaine de membres de la garde royale. Il était honoré que la Reine lui ait confié cette mission et il était bien décidé à la mener à bien, en passant de ville en ville avec ses caravanes chargées d'or, d'argent, de fournitures, de grain, de blé, de provisions diverses et de matériau de construction de toutes natures. La Reine voulait porter secours aux innombrables petits villages de l'Anneau et les aider à reconstruire. Elle avait choisi Steffen comme ambassadeur.

Steffen avait déjà traversé de nombreux villages et distribué des wagons de fourniture au nom de la Reine, en prenant soin de les donner avant tout aux familles dans le besoin. Voir apparaître la joie sur ces visages à mesure qu'il prodiguait ses dons lui apportait une profonde satisfaction. Un village après l'autre, il aidait l'Anneau à se reconstruire et restaurait la foi des habitants en la Reine. Pour la première fois de sa vie, le peuple apprenait à voir au-delà de son apparence et le traitait avec respect, comme tout autre homme. Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir. Les gens commençaient à comprendre que la Reine ne les avait pas oubliés et Steffen était ravi de pouvoir leur montrer tout l'amour qu'elle portait en elle. Il ne voulait rien de plus.

À présent, le destin et la mission de la Reine conduisaient Steffen vers son village natal. Quand il finit par s'en rendre compte, il sentit son estomac se nouer. Il voulut faire demi-tour, faire n'importe quoi pour l'éviter.

Il savait que c'était impossible. Il avait promis à Gwendolyn de remplir sa mission. Son honneur était en jeu... Même si cela voulait dire retourner dans le lieu qui hantait ses cauchemars et revoir ceux qui l'avaient élevé, ceux qui l'avaient tourmenté, ceux qui s'étaient moqués de son apparence physique. Ceux qui avaient nourri chez lui la honte d'être bossu. Il s'était promis de ne jamais revenir et de ne jamais les revoir. Et voilà que la mission de la Reine le menait ici même. Voilà qu'il revenait pour leur donner des provisions et du matériel au nom de la Reine. Quelle ironie... Le destin se montrait parfois bien cruel.

Au détour d'une colline, la petite ville apparut enfin sous ses yeux et l'estomac de Steffen se noua. Déjà, de la voir seulement, il se sentit un peu plus bossu, un peu moins homme. Il se recroquevilla et rentra le cou. Dire qu'il s'était senti si bien... Mieux que jamais auparavant. Sa nouvelle position, son entourage, son statut auprès de la Reine... Mais, devant cet endroit, la façon dont les autres l'avaient traité lui revenait en mémoire. Il détestait ce sentiment.

Ces gens étaient-ils encore là ? Étaient-ils aussi cruels qu'auparavant ? Il espéra le contraire.

Et s'il rencontrait sa famille par hasard, que leur dirait-il ? Et eux, que diraient-ils ? Seraient-ils fiers de ce qu'il avait accompli ? Il avait maintenant un rang plus élevé que tous les membres de sa famille, que tous les habitants

de ce village. Il était un des conseillers les plus proches de la Reine. Peut-être admettraient-ils enfin qu'ils avaient eu tort à son sujet... Peut-être admettraient-ils qu'il n'était pas un moins que rien.

Steffen espérait que les choses se dérouleraient ainsi, que sa famille le regarderait avec admiration et qu'il recevrait des excuses...

La caravane royale atteignit les murs de la ville et Steffen leur fit signe de s'arrêter.

Il se tourna vers les gardes royaux qui l'escortaient.

— Attendez-moi ici, dit-il. Hors des murs. Je ne veux pas que ma famille vous voie. Je veux leur parler seul à seul.

— Oui, Commandant, répondirent-ils.

Steffen mit pied à terre et parcourut seul le reste du chemin. Il ne voulait pas que sa famille le voie sur une monture royale ou entouré d'une escorte. Il fallait qu'ils le voient sans artifice et sans connaître son rang. Steffen avait même pris soin de retirer les insignes royaux de ses vêtements et les avait glissés dans les sacs de sa selle.

Il traversa les portes et pénétra dans l'ignoble petit village de ses souvenirs : l'odeur de chiens errants, les poulets qui couraient dans les rues poursuivis par des enfants et des vieilles femmes, les rangées de maisonnettes faites tantôt de pierres, tantôt de paille. Les rues étaient en mauvais état, jonchées d'excréments d'animaux et semées de nids de poule.

Rien n'avait changé. Après toutes ces années, rien n'avait changé.

Steffen atteignit enfin le bout de la rue et tourna à droite. Il eut l'estomac noué quand il aperçut la maison de son père. Elle était exactement semblable à ses souvenirs : une mesure en bois, au toit avachi et à la porte de travers. Et l'abri de jardin dans lequel Steffen avait été forcé de dormir. Il eut soudain envie de le démolir.

Steffen marcha jusqu'à la porte d'entrée entrouverte et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Son cœur manqua un battement quand il reconnut sa famille au grand complet à l'intérieur : son père et sa mère, tous ses frères et sœurs, engoncés dans cette minuscule mesure, comme autrefois. Ils étaient réunis autour de la table et se battaient pour les dernières miettes en riant. Dans les souvenirs de Steffen, ils ne riaient jamais avec lui. Seulement *de lui*.

Ils semblaient plus vieux mais, en dehors de cela, les mêmes qu'auparavant. Il les dévisagea avec émerveillement. Venait-il vraiment de cette famille ?

La mère de Steffen fut la première à l'apercevoir. Elle tourna la tête, poussa un cri de surprise et lâcha son assiette qui explosa sur le sol.

Son père se tourna à son tour, ainsi que tous les autres, à la fois choqués de le revoir et irrités, comme si un inconnu s'était invité chez eux.

— Alors..., dit lentement son père d'une voix sombre, en faisant le tour de la table pour s'approcher et en essuyant ses mains grasses sur sa serviette d'un air menaçant. Tu es revenu, finalement.

Autrefois, il s'était servi de cette serviette comme d'un fouet pour frapper Steffen.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ajouta son père en esquissant un sourire sinistre. Tu n'as pas réussi ta vie, dans la grande ville ?

— Il se croyait mieux que nous. Et maintenant, il rentre à la maison comme un chien ! cria un de ses frères.

— Comme un chien ! répéta une de ses sœurs.

Steffen prit une grande inspiration, le souffle court. Il se força à tenir sa langue pour ne pas s'abaisser à leur niveau. Après tout, ces gens vivaient en province. Ils ne connaissaient que les préjugés. Steffen lui, avait voyagé à travers le monde et il était plus instruit désormais.

Ses frères et sœurs éclatèrent de rire.

Sa mère, seule, ne riait pas et regardait son fils avec de grands yeux écarquillés. Peut-être qu'elle, au moins, saurait se racheter... Peut-être qu'elle était heureuse de le revoir.

Mais elle secoua lentement la tête.

— Oh, Steffen, dit-elle. Tu n'aurais jamais dû revenir. Tu ne fais plus partie de la famille.

Ces mots, calmes et dépourvus de toute malice, blessèrent Steffen plus encore que les rires.

— Il n'en a jamais fait partie, dit son père. C'est un animal. Que fais-tu là, garçon ? Tu reviens chercher des miettes ?

Steffen ne répondit pas. Il n'avait jamais eu le don de l'éloquence et n'avait jamais été capable de répondre à ceux qui l'agressaient, surtout dans une situation chargée d'émotions comme celle-ci. Le souffle court, il ne trouva rien à répondre. Il avait pourtant tant à leur dire... Mais les mots refusaient de sortir.

Il se contenta de rester les bras ballants, essoufflé par la rage, silencieux.

— Tu as perdu ta langue ? se moqua son père. Alors, hors de ma vue. Tu perds mon temps. C'est un grand jour pour nous et tu ne vas pas tout gâcher.

Il poussa Steffen sur le côté et sortit de la maisonnette, avant de regarder à droite et à gauche. Toute la famille attendit en silence son retour. Il poussa un grognement déçu.

— Ils ne sont pas encore là ? demanda sa mère avec espoir.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas ce qui les retient..., dit son père.

Il se tourna vers Steffen, rouge de colère.

— Ne reste pas là ! aboya-t-il. Nous attendons un homme très important et tu es dans le passage. Tu vas tout gâcher, hein, comme toujours ? Tu choisis bien ta journée pour revenir. Le commandant de la Reine va arriver d'un instant à l'autre pour distribuer de la nourriture et des fournitures au village. Et regarde-toi, siffla-t-il. Dans le passage, devant la porte ! Dès qu'il te verra, il repartira. Il pensera que c'est une maison de fous !

Ses frères et sœurs éclatèrent de rire.

— Une maison de fous ! répéta l'un d'eux.

Steffen ne broncha pas, rouge de colère, le regard planté vers son père qui le toisait.

Sans un mot, il tourna les talons et quitta la maison en secouant rageusement la tête.

En sortant dans la rue, il fit signe à ses hommes.

Soudain, les caravanes royales firent leur entrée dans le village.

— Ils arrivent ! s'exclama le père de Steffen.

Toute la famille se précipita dehors, en bousculant Steffen. Ils s'alignèrent dans la rue pour regarder passer les wagons et la garde royale.

Un soldat s'arrêta devant Steffen.

— Monsieur, dit l'un d'eux, devons-nous distribuer de la nourriture ici ou bien poursuivre notre route ?

Steffen fixa du regard sa famille, les mains sur les hanches.

Comme un seul homme, ils se tournèrent vers lui, sans voix. Leurs regards stupéfaits naviguèrent longuement entre Steffen et le garde royal. Ils semblaient incapables d'y croire.

Steffen s'avança lentement vers sa monture royale et mit le pied à l'étrier, avant de se porter à la hauteur de ses hommes, assis bien droit sur sa selle brodée d'or et d'argent.

— « Monsieur » ? répéta son père. C'est une plaisanterie douteuse ? Toi ? Le commandant royal ?

Steffen se contenta de lui renvoyer son regard et de hocher la tête.

— C'est exact, père, répondit-il. Je suis le commandant royal.

— C'est impossible, dit son père. Impossible ! Comment la Reine pourrait-elle choisir une bête pour diriger sa garde ?

Soudain, deux gardes mirent pied à terre, tirèrent leurs épées et s'élancèrent vers le père qu'ils tirent en joue, leurs lames pressées contre sa gorge, assez brutalement pour que celui-ci écarquille les yeux de peur.

— Insulter l'homme de la Reine, c'est insulter la Reine, grogna un des soldats.

Le père avala sa salive avec difficulté.

— Monsieur, devons-nous emprisonner cet homme ? demanda son compagnon.

Steffen balaya sa famille du regard, lut le choc sur leurs visages et réfléchit.

— Steffen ! s'écria sa mère en tombant à genoux devant lui, suppliante. S'il te plaît ! N'emprisonne pas ton père ! Et s'il te plaît, donne-nous de la nourriture. Nous en avons besoin !

— Tu nous es redevable ! grogna son père. Pour tout ce que je t'ai donné, toute ta vie. Tu nous es redevable.

— S'il te plaît, supplia encore sa mère. Nous ne pouvions pas savoir. Nous ne pouvions pas savoir ce que tu étais devenu ! S'il te plaît, ne fais pas de mal à ton père !

Elle se mit à pleurer.

Steffen se contenta de secouer la tête en toisant ces menteurs, ces créatures dépourvues d'honneur, qui ne lui avaient donné que de la cruauté. Maintenant qu'il était devenu quelqu'un, ils lui réclamaient quelque chose.

Steffen décida qu'ils ne méritaient même pas une réponse.

Il comprit également qu'il avait placé toute sa vie sa famille sur un piédestal, comme s'ils étaient tous parfaits et prospères, comme s'ils étaient tout ce que Steffen aurait voulu être. Tout cela n'avait été qu'une illusion. Toute son enfance, une vaste illusion. Ces gens étaient pathétiques. Il était peut-être bossu, mais il valait mieux qu'eux. Pour la première fois, il en fut certain.

Il dévisagea son père que les soldats tenaient toujours en joue et une partie de lui voulut lui faire du mal... Cependant, ces gens ne méritaient même pas sa vengeance. Seuls des êtres humaines méritaient quoi que ce soit. Eux, ils n'étaient personne.

Steffen se tourna vers ses hommes.

— Je pense que ce village pourra se débrouiller tout seul, dit-il.

Il éperonna sa monture et un grand nuage s'éleva autour de la caravane quand elle quitta le village. Cette fois, Steffen était bien décidé à ne jamais y retourner.

CHAPITRE HUIT

Les domestiques ouvrirent à la volée les vieilles portes en chêne et Reece se dépêcha d'entrer pour échapper au crachin humide et au vent hurlant des Isles Boréales, trouvant refuge dans le fort de Srog. Il fut soulagé d'entendre les portes claquer derrière lui et essuya les gouttes d'eau sur son visage et dans ses cheveux. Srog s'élança vers lui pour l'embrasser.

Reece répondit à son accolade. Il avait toujours apprécié ce grand guerrier, ce chef de guerre qui avait si bien gouverné Silesia, qui avait été loyal au père de Reece et plus encore à sa sœur. Revoir sa barbe droite, ses épaules larges et son sourire chaleureux ravivaient en lui les souvenirs de l'ancien Roi MacGil et de sa vieille garde.

Srog envoya une bourrade virile dans le dos de Reece.

— Tu ressembles de plus en plus à ton père en vieillissant, dit-il d'une voix chaleureuse.

Reece sourit.

— J'espère que c'est une bonne chose.

— C'en est une, répondit Srog. Je n'ai jamais connu d'homme meilleur que lui. J'aurais traversé le feu à sa requête.

Srog guida Reece à travers le hall et ses hommes lui emboîtèrent le pas.

— Quel plaisir de te revoir dans cet endroit misérable, dit-il. Je suis content que ta sœur t'ait envoyé

— J'ai pourtant l'impression que je n'arrive pas au meilleur moment, répondit Reece en passant devant une fenêtre ouverte qui cracha sur lui des gouttes de pluie.

Srog esquisssa un sourire désabusé.

— Ici, il n'y a que des mauvaises journées. Parfois, le temps change en quelques secondes. On raconte que les Isles Boréales passe chaque jour par toutes les saisons... Et j'ai pu constater que c'était vrai.

Reece balaya du regard la petite cour du château, que peuplaient seulement une poignée de bâtiments gris et vieux, perdus sous la pluie. Quelques personnes se dépêchaient de la traverser, tête baissée pour se protéger du crachin. L'île semblait être un endroit solitaire et désolé.

— Où sont les habitants ? demanda Reece.

Srog soupira.

— Les insulaires préfèrent rester chez eux et entre eux. Ce n'est pas comme à Silesia ou à la Cour du Roi : ici, les gens ne se réunissent pas dans des cités mais habitent dans des habitations isolées. C'est un peuple étrange et solitaire. Têtu et coriace, comme le temps.

Srog guida Reece vers un couloir et, au détour d'un virage, ils pénétrèrent dans le Grand Hall.

Une douzaine d'hommes de Srog et des soldats vêtus de leurs armures et de leurs bottes étaient réunis autour d'une table, près d'un feu. Des chiens dormaient à leurs pieds et les hommes leurs lançaient parfois les restes de la

viande qu'ils étaient en train de manger. Tous levèrent les yeux vers Reece et poussèrent un grognement en guise de salutation.

Srog conduisit Reece jusqu'au feu et celui-ci se frotta les mains devant les flammes pour les réchauffer.

— Je sais que tu n'as pas beaucoup de temps avant que ton navire ne reparte, dit Srog, mais je tenais à te proposer de te réchauffer et de te changer

Un domestique s'approcha et tendit à Reece une pile de vêtements secs et une cotte de mailles à sa taille. Ce dernier lui adressa un regard à la fois surpris et reconnaissant, puis se déshabilla pour enfiler ces nouveaux habits.

Srog sourit :

— Nous traitons bien nos amis, ici, dit-il. J'ai pensé que tu en aurais besoin, étant donné l'endroit...

— Merci, dit Reece qui se sentit immédiatement réchauffé. Je n'ai jamais autant apprécié d'avoir des vêtements secs !

Pour dire la vérité, il avait eu peur de repartir avec ses habits humides.

Srog évoqua alors la politique, au cours d'un long monologue que Reece fit semblant d'écouter. Au fond, il était encore perturbé par les souvenirs de Stara. Il était incapable de la chasser de son esprit. Il ne pouvait s'empêcher de penser à leur rencontre et son cœur frétillait d'excitation.

Il ne pouvait non plus s'empêcher de penser avec terreur à ce qui l'attendait sur le continent : avouer à Selese qu'il voulait annuler leurs noces. Il ne voulait pas lui faire du mal, mais il n'avait pas le choix.

— Reece ? répéta Srog.

Reece battit des paupières et se tourna vers lui.

— Tu m'écoutais ? demanda Srog.

— Je suis désolé, dit Reece. Que disais-tu ?

— Je disais : je suppose que ta sœur a reçu mon message ?

Reece hocha la tête, en tâchant de se concentrer.

— En effet, répondit Reece. C'est la raison pour laquelle elle m'a envoyé ici. Elle m'a demandé de m'assurer que tout allait bien et de voir comment les choses se déroulaient.

Srog soupira, en perdant son regard dans les flammes.

— Je suis ici depuis six mois, dit-il. Je peux t'affirmer que les insulaires ne sont pas comme nous. Ils n'ont des MacGils que le nom. Ils n'ont pas les qualités de ton père. Ils ne sont pas seulement têtus, ils sont également peu dignes de confiance. Ils sabotent les navires de la Reine tous les jours. En fait, ils sabotent tout ce que nous entreprenons. Ils ne veulent pas de nous. Ils ne veulent pas du continent, sauf pour l'envahir, bien sûr. Vivre dans la paix, ce n'est pas pour eux, voilà ce qu'ils pensent.

Srog soupira.

— Nous perdons notre temps, ici. Ta sœur devrait se retirer et les abandonner à leur sort.

Reece hocha la tête et se frotta les mains devant le feu quand, soudain, le soleil apparut entre les nuages. Le ciel gris et humide laissa place à une

journée estivale. Une corne sonna au loin.

— Ton navire ! s'écria Srog. Nous devons y aller. Tu dois repartir avant le retour du mauvais temps. Je t'accompagne.

Srog guida Reece vers une porte dérobée et ce dernier fut obligé de plisser les yeux devant la lumière du soleil. C'était comme si l'été venait de faire son retour, parfait et ensoleillé.

Reece et Srog se hâtèrent, suivis par plusieurs hommes, comme les gravillons craquaient sous leurs bottes. Ils sinuèrent entre les collines et descendirent des sentiers balayés par les vents jusqu'au rivage, traversant des champs d'immenses rochers gris et longeant des falaises semées de chèvres qui brouaient les mauvaises herbes. Alors qu'ils approchaient de l'océan, des cloches se mirent à tonner, annonçant aux navigateurs le retour du beau temps.

— Je vois dans quel monde tu vis, dit enfin Reece. Ce n'est pas facile. Tu as réussi à gérer la situation bien mieux et plus longtemps que d'autres ne l'auraient fait. J'en suis sûr. Tu as fait du bon travail. Je le dirai à la Reine.

Srog hocha la tête.

— Je te remercie, dit-il.

— Pourquoi le peuple est-il mécontent ? demanda Reece. Ils sont enfin libres. Nous ne leur voulons aucun mal. En fait, nous leur apportons des provisions et la protection.

Srog secoua la tête.

— Ils ne se calmeront pas tant que Tirus ne sera pas libéré. Ils considèrent que le fait d'avoir emprisonné leur chef est une offense.

— Ils ont pourtant de la chance qu'il n'ait été qu'emprisonné, et non exécuté pour son acte de trahison.

Srog hocha la tête.

— C'est juste, mais les gens ne le comprennent pas.

— Et si nous le libérions ? demanda Reece. Cela les apaiserait ?

Srog secoua la tête

— J'en doute. Je pense que cela leur donnerait confiance en eux et les pousserait à se révolter davantage.

— Dans ce cas, que devrions-nous faire ? demanda Reece.

Srog soupira.

— Abandonnez cet endroit, dit-il. Aussi vite que possible. Je n'aime pas ce que j'y vois. Je sens qu'une révolte gronde.

— Mais nos navires et nos hommes sont plus nombreux...

Srog secoua la tête.

— Ce n'est qu'une impression. Ces gens sont très bien organisés et nous sommes chez eux. Ils mettent en place des opérations de sabotage très subtiles. Nous sommes tombés dans un nid de serpents.

— Matus n'en fait pas partie, cependant, dit Reece.

— C'est juste, répondit Srog, mais c'est bien le seul !

Il y en a une autre, pensa Reece. *Stara*. Toutefois, il garda cette pensée

pour lui-même, car elle ne faisait qu'aviver son envie de la sauver et de l'emmener loin de cet endroit aussi vite que possible. Il en avait fait le serment, mais il devait d'abord retourner sur le continent et régler ses affaires. Ensuite, il reviendrait.

En arrivant sur la plage, Reece aperçut le navire et les hommes qui l'attendaient.

Il s'arrêta un instant et Srog lui envoya une bourrade amicale dans l'épaule.

— Je parlerai de tout cela à Gwendolyn, dit Reece. Je lui parlerai de tes craintes. Mais je sais qu'elle a bien l'intention de garder ces îles. Elle pense que c'est un endroit stratégique de l'Anneau. Nous devons sauvegarder la paix ici, du moins pour le moment. Quoi qu'il en coûte. De quoi avez-vous besoin ? De bateaux ? D'hommes ?

Srog secoua la tête.

— Tous les hommes et tous les navires du monde ne changeront pas les insulaires. La seule chose qui le fera, c'est le fil de l'épée.

Reece lui jeta un regard horrifié.

— Gwendolyn n'admettra jamais que l'on massacre des innocents, dit Reece.

— Je le sais, répondit Srog. C'est pourquoi je pense que beaucoup de nos hommes vont périr.

CHAPITRE NEUF

Stara se tenait debout sur le chemin de ronde du fort de sa mère, une forteresse en pierres bâtie sur des fondations carrées, aussi ancienne que l'île elle-même. Stara y vivait depuis la mort de sa mère. Elle marcha le long du parapet, heureuse d'apercevoir enfin le soleil à la fin de cette journée éprouvante. Pour une fois, la visibilité était parfaite et Stara balaya du regard l'horizon pour voir s'éloigner le bateau de Reece. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse au loin, emporté par le courant à chaque vague.

Elle aurait pu regarder ce navire voguer toute la journée, en sachant que Reece se trouvait à bord. Qu'il était difficile de le voir partir... C'était comme si une partie d'elle-même ou de son cœur quittait l'île.

Enfin, après toutes ces années passées dans ce lieu stérile, sinistre et solitaire, Stara débordait de joie. Sa rencontre avec Reece avait réveillé son cœur et comblé le vide qui s'y était installé à son insu. Elle savait que Reece annulerait son mariage, qu'il lui reviendrait et qu'il l'épouserait. Ensemble, enfin. Stara sentait que tout irait bientôt mieux. Toute la misère de son existence allait enfin lui être remboursée.

Bien sûr, elle culpabilisait de faire endurer cette épreuve à Selese. Elle ne souhaitait blesser personne, mais c'était toute sa vie qui était en jeu. Son futur. Son mari. Ce n'était que justice : après tout, Stara connaissait Reece depuis son plus jeune âge. Elle avait été son premier et son seul véritable amour. Cette fille, Selese, le connaissait à peine, et certainement pas aussi bien que Stara.

Selese finirait par s'en remettre. Elle trouverait quelqu'un d'autre. Stara, elle, ne pourrait jamais passer à autre chose. Reece était toute sa vie. Son destin. Ils étaient faits l'un pour l'autre, depuis le début. Reece lui revenait de droit. Aux yeux de Stara, c'était Selese qui le lui avait volé, pas l'inverse. Stara ne faisait que reprendre son homme.

Même en essayant, Stara n'aurait pas pu prendre une autre décision. Quoi que lui dise sa raison, elle ne pouvait l'écouter. Toute sa vie, son entourage et son esprit lui avaient répété qu'il était mal d'aimer son cousin. Elle n'avait jamais écouté. Elle adorait Reece. Elle l'avait toujours fait. Rien ni personne ne pourrait changer cela. Il *fallait* qu'elle soit avec lui. Il n'existait pas d'autre chemin.

Sous les yeux de Stara, le navire s'éloigna lentement à l'horizon. Elle entendit des bruits de pas derrière elle et se retourna. Matus, son frère, s'approchait. Elle fut heureuse de le voir, comme toujours. Stara et Matus avait toujours été les meilleurs amis du monde, rejetés par leur propre famille et par les insulaires. Tous deux méprisaient leurs frères et sœurs et leur père. Stara considéraient qu'ils étaient plus nobles et plus raffinés que tout autre sur cette île, et surtout plus que les traîtres de leur famille. Avec Matus, Stara avait l'impression d'avoir une petite famille au milieu d'un entourage indigne de confiance.

Ils vivaient tous les deux dans la forteresse de leur mère, loin des autres qui habitaient le château de Tirus. Maintenant que Tirus était en prison, leur famille était divisée. Leurs frères aînés, Karus et Falus, les jugeaient responsables de l'emprisonnement de leur père. Stara faisait confiance à Matus pour la protéger. Elle aussi serait toujours là pour lui.

Ensemble, ils parlaient longuement de quitter les Isles Boréales pour rejoindre le continent et les autres MacGils. Enfin, leur plan devenait une réalité. Après les actes de sabotage perpétrés sur la flotte de Gwendolyn, Stara ne supportait plus de vivre ici un instant de plus.

— Mon frère, l'accueillit Stara d'un ton joyeux.

Mais l'expression de Matus était anormalement sombre et elle sut immédiatement que quelque chose le perturbait.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle. Y a-t-il un problème ?

Il secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Je pense que tu le sais très bien, ma sœur, dit-il. Notre cousin. Reece. Que s'est-il passé entre vous deux ?

Stara s'empourpra et tourna le dos à son frère, le regard vers l'océan. Elle chercha le navire de Reece, mais il avait déjà disparu. Une vague de colère s'empara d'elle. Matus lui avait fait raté le moment de sa disparition.

— Cela ne te regarde pas, cingla-t-elle.

Matus n'avait jamais accepté sa relation avec son cousin et elle en avait assez. Cela avait toujours été un sujet de dispute qui menaçait de les séparer, mais elle ne se souciait pas de ce que Matus – ou quiconque – pensait. Cette relation ne les regardait pas.

— Tu sais qu'il doit se marier, n'est-ce pas ? demanda Matus d'un ton accusateur.

Stara secoua la tête, comme pour repousser cette terrible pensée.

— Il ne se mariera pas, répondit-elle.

Matus eut l'air surpris.

— Et comment sais-tu cela ? pressa-t-il.

Elle se tourna vers lui d'un air décidé.

— Il me l'a dit et Reece ne ment jamais.

Matus lui renvoya son regard, stupéfait, puis son expression s'assombrit à nouveau.

— Tu lui as fait changer d'avis, dans ce cas ?

Elle lui adressa un regard plein de défi et de colère.

— Je n'ai pas eu besoin de le convaincre de quoi que ce soit, dit-elle.

C'est ce qu'il veut. Ce qu'il a choisi. Il m'aime. Il m'a toujours aimée. Et je l'aime.

Matus fronça les sourcils.

— Et cela ne te dérange pas qu'il brise le cœur de cette fille ? Qui qu'elle soit ?

Stara le toisa. Elle ne voulait rien entendre.

— Reece m'aime depuis plus longtemps que cette nouvelle fille.

Matus ne se radoucît pas.

— Et les plans mis en place pour la sauvegarde du royaume ? Tu réalises qu'il ne s'agit pas seulement d'un mariage ? C'est un théâtre politique. Un spectacle pour le peuple. Gwendolyn est Reine et il s'agit de son mariage aussi. Le royaume tout entier et les terres lointaines vont s'y intéresser. Que se passera-t-il quand Reece annulera ses noces ? Tu penses que la Reine l'acceptera ? Et les MacGils ? Tu vas jeter le royaume dans le chaos. Tu vas les monter contre nous. Ton amour vaut-il tout cela ?

Stara lui renvoya un regard dur.

— Notre amour est plus fort que n'importe quelle mise en scène. N'importe quel royaume. Tu ne comprendrais pas. Tu n'as jamais aimé comme nous nous aimons.

Cette fois, ce fut au tour de Matus de s'empourprer. Il secoua la tête d'un air furieux.

— Tu commets une terrible erreur, dit-il. Et Reece aussi. Vous allez tout entraîner dans votre chute, avec votre décision puérile et égoïste. Votre amour d'enfant aurait dû rester dans le passé.

Il poussa un soupir exaspéré.

— Tu vas écrire une missive et envoyer le premier faucon venu la porter à Reece. Tu vas lui dire que tu as changé d'avis. Tu vas lui conseiller d'épouser cette fille. Qui qu'elle soit.

Stara sentit une colère sourde monter en elle, plus violente que jamais auparavant.

— Tu oublies ta position, dit-elle. Ne me donne pas de conseil. Tu n'es pas mon père. Tu es mon frère. Parle-moi encore de cette façon et tout sera fini entre nous.

Matus eut l'air stupéfait. Stara ne lui avait jamais parlé ainsi. Et elle pensait chaque mot. Ses sentiments pour Reece étaient plus puissants que le lien qu'elle partageait avec son frère. Bien plus puissant que tout autre chose dans sa vie.

Visiblement blessé et choqué, Matus tourna les talons et partit en trombe.

Stara balaya à nouveau l'horizon du regard, dans l'espoir d'apercevoir un signe de Reece, mais elle savait qu'il était parti depuis longtemps.

Reece, pensa-t-elle. Je t'aime. Reste fort. Quels que soient les obstacles, sois fort. Annule tes noces. Fais-le pour moi. Pour nous.

Stara ferma les yeux et les poings, en priant tous les dieux qu'elle connaissait que Reece aurait la force de le faire et qu'il lui reviendrait. Alors, ils seraient ensemble pour l'éternité.

Quoi qu'il en coûte.

CHAPITRE DIX

Karus et Falus, les deux fils de Tirus, dévalèrent l'escalier en vis, en direction du donjon où leur père était emprisonné. Comme il était indigne pour eux de descendre rendre visite dans un tel lieu à leur père, ce grand guerrier qui avait été Roi des Isles Boréales ! En silence, ils firent vœu de le venger.

Cette fois, cependant, ils apportaient une nouvelle qui pourrait tout changer. Une nouvelle qui leur donnait de l'espoir.

Karus et Falus s'arrêtèrent devant les soldats qui montaient la garde à l'entrée de la prison – des hommes fidèles à la Reine. Le visage rouge d'humiliation, ils demandèrent la permission de voir leur père.

Les hommes de Gwendolyn s'entrecroisèrent, puis hochèrent la tête et firent un pas en avant.

— Levez les bras, commandèrent-ils à Karus et Falus.

Ceux-ci s'exécutèrent, les nerfs à fleur de peau quand les soldats les dépouillèrent de leurs armes.

Les hommes ouvrirent alors les portes de fer et leur cédèrent le passage, avant de refermer fermement derrière eux.

Karus et Falus savaient qu'ils disposaient de peu de temps. Les soldats ne les laisseraient parler à leur père que quelques minutes, comme ils l'avaient fait depuis son emprisonnement. Après quoi, ils leur feraient signe de partir.

Les jeunes hommes longèrent le couloir de la prison. Les cachots étaient vides, car Tirus était désormais le seul pensionnaire de ce vieil établissement. Enfin, ils éteignirent la dernière cellule sur la gauche, faiblement éclairée par une torche. Ils s'approchèrent des barreaux, à la recherche de leur père.

Lentement, Tirus émergea des recoins sombres de la pièce et s'approcha de ses fils. Il avait le visage creux, la barbe emmêlée, la mine sinistre. Il dévisagea ses enfants avec l'expression d'un homme prêt à ne jamais revoir la lumière du jour.

Le voir ainsi brisait le cœur de Karus et celui de Falus. Ils étaient bien décidés à trouver le moyen de le libérer et de se venger de Gwendolyn.

— Père, dit Falus d'une voix pleine d'espoir.

— Nous avons des nouvelles urgentes à vous communiquer, dit Falus.

Tirus leur renvoya un regard dans lequel brilla une lueur d'espoir.

— Eh bien, dites-moi, grogna-t-il.

Falus s'éclaircit la gorge.

— Notre sœur est, semble-t-il, tombée amoureuse de notre cousin, Reece. Nos espions nous ont rapporté qu'ils comptaient se marier. Reece a l'intention d'annuler son mariage sur le continent et d'épouser Stara à la place.

— Nous devons trouver le moyen d'arrêter cela ! s'exclama Karus d'un air indigné.

Tirus les fixa d'un air inexpressif, comme s'il assimilait les informations.

— Les arrêter ? dit-il lentement. Et pourquoi cela ?

Les deux fils adressèrent à leur père un regard surpris.

— Pourquoi ? demanda Karus. Nous ne voulons pas que notre famille rejoigne celle de Reece. Cela jouerait en faveur de la Reine. Nos familles réunies, elle aurait le contrôle sur tout le monde.

— Nous perdriions les dernières miettes de notre indépendance, renchérit Falus.

— Ils sont déjà décidés, ajouta Karus. Nous devons trouver un moyen de les arrêter.

Ils attendirent la réponse, mais Tirus secoua lentement la tête.

— Quels gamins stupides..., dit-il d'une voix sombre. Pourquoi ai-je eu des gamins stupides ? Ne vous ai-je donc rien appris ? Vous ne regardez que ce qui se trouve sous votre nez, jamais au-delà !

— Nous ne comprenons pas, père.

Tirus fit la grimace.

— Et voilà pourquoi je me retrouve dans cette situation. Voilà pourquoi vous ne gouvernez pas. Arrêter cette union serait la chose la plus stupide que vous puissiez faire et le pire qui puisse arriver à notre île. Si notre Stara épouse Reece, notre famille pourrait être sauvée.

Ses fils lui jetèrent un regard d'incompréhension.

— Vraiment ? Mais comment ?

Tirus poussa un soupir agacé.

— Si nos familles sont réunies, Gwendolyn ne pourra plus me garder ici. Elle n'aura pas d'autre choix que de me libérer. Cela changerait tout. Le mariage ne nous retirerait pas notre pouvoir, il nous le rendrait, au contraire. Nous deviendrions des MacGils aussi légitimes que ceux du continent, sur un même pied d'égalité. Ne voyez-vous pas ? Un enfant de Reece et de Stara appartiendrait autant à leur famille qu'à la nôtre.

— Mais, père, c'est contre-nature. Ils sont cousins.

Tirus secoua la tête.

— La politique est contre-nature, mon fils. Cette union doit se faire, insista-t-il d'un ton déterminé. Et vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir pour que cela soit.

Karus s'éclaircit la gorge, nerveux et incertain.

— Mais Reece est déjà reparti sur le continent, dit-il. C'est trop tard. Reece a déjà choisi.

Dans un mouvement de rage, Tirus frappa les barreaux de sa cellule, comme pour gifler son fils, et Karus eut un geste de recul.

— Tu es encore plus stupide que je ne pensais, dit Tirus. Tu feras en sorte que cela arrive. Les hommes changent tout le temps d'avis. Et tu te débrouilleras pour que Reece fasse de même.

— Comment ? demanda Falus.

Tirus réfléchit en se frottant la barbe. Pour la première fois depuis des lunes, son cerveau se remettait en marche et élaborait un plan. Pour la première fois depuis des lunes, l'espoir et l'optimisme lui revenaient.

— Cette fille, Selese, celle qu'il doit épouser, dit enfin Tirus. Vous devez la retrouver. Vous lui amènerez la preuve... la preuve de l'amour qui existe entre Reece et Stara. Vous le lui apporterez avant que Reece lui-même ne lui parle. Vous vous assurerez qu'elle sache que Reece en aime une autre. De cette façon, même si Reece change d'avis avant de la retrouver, ce sera trop tard. Leur union sera brisée.

— Mais quelle preuve ? demanda Karus.

Tirus se frotta à nouveau la barbe, pensif. Enfin, son visage s'illumina.

— Vous vous souvenez de ces rouleaux ? Ceux que nous avons interceptés quand Stara était jeune ? Les lettres d'amour qu'elle écrivait à Reece ? Et ses réponses ?

Karus et Falus hochèrent la tête.

— Oui, dit Falus. Nous avons intercepté ces faucons.

Tirus hocha la tête.

— Ces rouleaux sont toujours dans mon château. Portez-les à Selese. Dites-lui qu'ils sont récents et tâchez d'être convaincants. Elle ne se doutera de rien et tout sera terminé.

Karus et Falus hochèrent la tête, en souriant, devant la ruse et l'intelligence de leur père.

Tirus leur rendit leur sourire, pour la première fois depuis longtemps :

— Notre île va retrouver sa grandeur.

CHAPITRE ONZE

Monté sur son cheval, Thor passait en revue les recrues de la Légion – plusieurs rangées de garçons enthousiastes, bien alignés et au garde-à-vous dans l'arène toute neuve.

Thor examina leurs visages, en sentant sur ses épaules le poids de la responsabilité. Des nouvelles recrues arrivaient des quatre coins de l'Anneau, toutes pressées de rejoindre la Légion qui se reformait. Quelle tâche intimidante et difficile que de sélectionner les guerriers qui défendraient l'Anneau au cours des prochaines années !

Une partie de Thorgrin songeait qu'il ne méritait pas d'être là. Après tout, il avait été lui-même choisi pour entrer dans la Légion quelques mois auparavant. Presque une autre vie... C'était avant qu'il ne rencontre Gwendolyn, avant qu'il n'ait un enfant, avant qu'il ne devienne un guerrier. Et maintenant, voilà qu'il avait la tâche de tout reconstruire et de remplacer les braves âmes qui avaient donné leurs vies pour l'Anneau.

Thor regarda au-delà des garçons le cimetière qu'il avait fait érigé et dont les pierres se dressaient devant les soleils de l'après-midi, en souvenir de la Légion qu'il avait connu. L'idée était venue de Thor. Il avait voulu les enterrer près de la nouvelle arène, pour demeurer avec eux à tout jamais et pour qu'ils veillent sur les nouvelles recrues. Thor sentait leurs esprits tourner autour de lui, prêts à l'aider.

Alors que ses frères de Légion, Reece, Conven, Elden et O'Connor étaient tous occupés au quatre coins de l'Anneau, Thor était satisfait de rester à la maison. Après tout, il avait été nommé Capitaine de la Légion et il était naturel qu'il soit chargé de sa reconstruction.

Il examina les garçons alignés devant lui. Certains feraient d'excellents guerriers, d'autres non. Tous faisaient de leur mieux pour se tenir au garde-à-vous sur son passage et il pouvait mesurer leurs capacités. Ils auraient besoin d'entraînement... Ces garçons avaient quelque chose au fond des yeux, un regard d'anxiété hanté par la peur de l'avenir...

— Messieurs ! s'écria Thor. Vous êtes tous des hommes, maintenant, malgré votre âge. Le jour où l'on prend les armes pour défendre sa patrie, où l'on est prêt à donner sa vie pour sauver celle d'un camarade, ce jour-là, on devient un homme. Si vous rejoignez la Légion, vous combattrez avec honneur et bravoure. Voilà ce que c'est qu'être un homme. Est-ce bien compris ?

— CHEF, OUI CHEF ! répondirent-ils en chœur.

— J'ai combattu avec des hommes qui faisaient deux fois mon âge et qui sont morts à côté de moi, poursuivit Thor. Le fait qu'ils soient plus vieux ne voulait pas dire qu'ils étaient plus hommes que moi et cela ne faisait pas d'eux des meilleurs guerriers. On devient un homme quand on se comporte comme tel et on devient meilleur quand on se surpasse.

— CHEF, OUI CHEF !

Thor guida son cheval lentement à travers les rangs, observant chaque recrue en la regardant dans les yeux.

— Une place dans la Légion est sacrée. Il n'y a pas de plus grand honneur que l'Anneau puisse vous faire. Elle ne vous sera pas donnée. Plus qu'une position, c'est un code. Un code d'honneur et de fraternité. Une fois que vous nous rejoignez, vous ne combattez plus pour vous-mêmes, mais pour défendre vos frères.

— CHEF, OUI CHEF.

Thor mit pied à terre. Il parcourut lentement la nouvelle arène.

— Au loin se dressent une douzaine de cibles. Il y a des lances devant vous. Une pour chacun. Vous n'avez qu'une seule chance de toucher la cible. Montrez-moi ce que vous valez, dit Thor en se plaçant sur le côté.

Les garçons se précipitèrent pour ramasser les lances plantées dans le sol. Tout excités, ils les lancèrent, pour être le premier à toucher la cible de paille qui se trouvait à une trentaine de mètres.

Thor observa leur technique de son œil professionnel. Il ne fut pas surpris de voir la plupart rater leur coup.

Seule une poignée d'entre eux toucha la cible, mais jamais en plein cœur.

Thor secoua lentement la tête. L'entraînement promettait d'être long et douloureux. Ces garçons seraient-ils un jour assez expérimentés et talentueux pour remplacer ceux qui étaient morts ? Il se rappela toutefois que lui-même et ses frères de Légion étaient exactement pareils à leur arrivée.

— Reprenez vos lances, revenez et recommencez.

— CHEF, OUI CHEF !

Ils coururent jusqu'à l'autre bout de l'arène. Ce fut alors qu'une voix surprit Thor.

— Thorgrin.

Thor baissa les yeux vers un garçon qu'il reconnaissait vaguement. Un garçon qui levait vers lui un regard plein d'espoir.

— Vous vous souvenez de moi ?

Thor plissa les yeux en fouillant sa mémoire.

— Je me souviens de vous, dit le garçon. Vous m'avez sauvé la vie. Vous avez peut-être oublié mais, moi, je n'oublierai jamais.

Thor commençait à se souvenir.

— Où était-ce ? demanda-t-il.

— Nous nous sommes rencontrés dans le donjon, dit le garçon. Vous aviez été accusé d'avoir tué le Roi MacGil. Moi, j'avais commis un vol. Vous les avez empêchés de me couper la main. Je ne l'oublierai jamais.

Tout revint brusquement à Thor.

— Merek ! dit-il. Le voleur !

Merek hocha la tête en souriant. Il tendit la main et Thor la serra.

— Je suis venu pour rembourser ma dette, dit Merek. J'ai entendu dire que vous recrutiez des hommes pour la Légion et je viens me porter volontaire.

Thor lui adressa un regard surpris :

— Je pensais que tu étais un voleur...

Merek sourit.

— Et que rêvez de mieux pour la Légion ? Après tout, gagner une bataille, c'est voler les armes de son adversaire et son courage. Un voleur peut être rapide et téméraire. Il peut se glisser là où les autres ont peur d'aller, avec de la ruse et du cœur. Un voleur sait ce que veulent les autres. Il ne demande pas la permission. Et il n'hésite pas. Ce ne sont pas les traits que vous recherchez ?

Thor le dévisagea avec attention.

— Tu es un beau parleur, dit-il. Je te l'accorde. Et tu y as bien réfléchi. Mais tu oublies quelque chose. Le plus important est ce qui manque précisément aux voleurs : l'honneur. L'honneur est au cœur de l'âme guerrière. Mais il est absent dans celle du voleur.

Thor soupira.

— Tu es peut être le plus doué ici, dit-il, mais je ne peux accepter que notre honneur soit souillé.

Il se retourna mais Merek l'arrêta en posant sa main sur son épaule.

— S'il vous plaît, dit-il. Donnez-moi une chance. J'ai compris que ce que je faisais n'était pas honorable. Mais les temps étaient difficiles pour ma famille et je n'avais pas le choix. Vous ne pouvez pas me le reprocher. Il est facile de parler d'honneur quand on a le luxe de vivre en haut d'une tour et de mépriser ceux qui n'ont rien. Personne ne m'a jamais rien donné. J'ai dû prendre ce qui me revenait.

Thor fit la grimace.

— Personne ne m'a jamais rien donné non plus, rétorqua-t-il, mais je n'ai jamais volé.

Merek avala sa salive avec difficulté, désespéré.

— C'est pour cela que je viens vous demander pardon, dit-il. Je fais le vœu de changer.

Thor le détailla du regard.

— C'est vrai, assura Merek. Je fais le vœu de ne jamais voler si vous m'acceptez dans la Légion. Je ne viens pas pour voler, je viens parce que je veux une vie meilleure. Je veux devenir quelqu'un de bien.

Thor le regarda de haut en bas, en proie à un débat intérieur. Il se souvenait qu'il avait lui-même supplié le commandant pour avoir une chance, une simple chance d'entrer dans la Légion, qu'il l'ait ou non méritée.

— Tu es déterminé, dit Thor. Et tu sembles sincère. Tu as raison de dire que nous faisons tous des erreurs et que nous méritons tous une deuxième chance.

Il hocha la tête.

— Je te donne cette deuxième chance. Tu peux essayer. Si tu me trompes, crois bien que je te chasserai de l'arène.

Merek lui adressa un large sourire et posa la main sur l'épaule de Thor.

— Merci, dit-il. Merci, merci !

Thor sourit.

— Maintenant, va chercher une lance, toi aussi, et nous allons voir ce que tu peux faire.

Ravi, Merek courut vers le groupe de garçons et ramassa une lance.

Il fut le dernier à lancer et Thor regarda avec intérêt son jet filer à travers les airs avant de toucher la cible.

En plein cœur.

Toutes les autres recrues se tournèrent vers lui d'un air stupéfait et Thor lui-même le dévisagea avec émerveillement, aussi choqué que les autres. Et admiratif.

— Encore une fois ! s'exclama-t-il pour s'assurer que ce n'était pas un coup de chance et pour voir si cela motiverait les autres.

Les garçons coururent à nouveau ramasser les lances. Thor se tourna alors vers un garçon tout seul, qui franchissait les portes de la Légion et marchait droit vers lui. Il le reconnut, bien que son visage et ses vêtements étaient couverts de terre... Mais où l'avait-il rencontré ? Cela, il ne s'en rappelait pas.

Le garçon lui renvoya son regard.

— Je suis venu m'enrôler dans la Légion, comme tu me l'as proposé.

Thor dévisagea le garçon, qui était beaucoup plus jeune et plus petit que les autres, en essayant de l'identifier.

— Je t'ai invité ? demanda-t-il.

— Tu m'as dit que je pourrais venir essayer. Tu ne te souviens pas ? Dans l'Empire. La cabane de mon grand-père. J'ai sauvé ton groupe des monstres dans la jungle. J'ai traversé l'océan pour te retrouver. Je sais que je suis jeune. Et petit. Mais laisse-moi essayer avec les autres.

Thor lui renvoya un regard étonné, à mesure que les souvenirs lui revenaient en mémoire.

— Ario ?

Ario hocha la tête.

Thor resta bouche bée. Il pouvait à peine y croire : le garçon avait traversé la moitié du monde pour venir jusqu'ici. Cela en disait long sur sa motivation. Il se souvenait bien de ce jeune homme agile et téméraire dont l'oreille connaissait chaque bruit de la jungle. Il les avait sauvés d'un Gathor. Sans lui, tous les compagnons de Thor seraient morts.

Et pourtant, Ario semblait si petit, si jeune.

Thor observa du coin de l'œil les recrues qui jetaient à nouveau leurs lances avec, cette fois, plus de précision et de réussite. Thor commençait à reprendre espoir.

— Arcs et flèches ! cria-t-il.

Tous les garçons se retournèrent vers les arcs et les carquois alignés sur des présentoirs et visèrent les cibles lointaines.

Un par un, ils tirèrent et Thor secoua la tête en voyant un certain nombre manquer leur coup.

Il jeta alors un coup d'œil à Ario qui ne s'était pas éloigné.

— Je me souviens, dit-il. Nous te devons la vie. Mais tu es si jeune. Et petit. J'ai peur que tu ne sois blessé, mon garçon. Je t'ai demandé de venir quand tu serais plus vieux et tu es à peine plus vieux. Je suis désolé que tu aies fait tout ce chemin. Mais je ne veux pas que tu sois blessé.

Ario fronça les sourcils.

— Je suis plus capable que n'importe lequel de ces garçons ! s'écria-t-il d'un air décidé.

Thor sourit.

— Vraiment ?

Il lui montra les arcs du menton.

— Tu vises donc mieux que les autres ?

Ario sourit.

— Donne-moi une chance.

Thor soupira.

— Très bien, dit-il. Une chance.

Ario se précipita pour ramasser un arc, encocha une flèche et tira en prenant à peine le temps de viser.

Thor regarda sa flèche filer dans les airs, dépasser les meules de foin... et comprit que le garçon avait visé la cible la plus éloignée. Un tir parfait.

Thor se tourna vers Ario, bouche bée. Il n'avait jamais vu quelqu'un réussir un tel coup.

— Comment as-tu fait cela ? demanda-t-il.

Le garçon haussa les épaules.

— Dans la jungle, on apprend à tirer. C'est comme ça. Pour les autres, c'est de l'entraînement. Pour moi, de la survie.

Thor hocha la tête d'un air approbateur.

— Je vois que je me suis trompé, dit-il. Rejoins les autres.

Ario sourit largement.

— Merci, monsieur, dit-il d'un air fier. Je ne vous laisserai pas tomber !

Ario rejoignit en courant les autres recrues.

— Retrouvez vos flèches et tirez à nouveau, tonna Thor.

Les garçons s'exécutèrent.

— Thorgrin :

Thor se tourna en reconnaissant cette voix et fut surpris de voir Erec et Kendrick devant lui, en armure.

— Peux-tu laisser la Légion un court instant ? demandèrent-ils. Nous avons des nouvelles à te communiquer.

Que se passait-il donc ? Erec et Kendrick ne l'avaient jamais dérangé de cette façon, auparavant.

Il jeta un coup d'œil aux garçons par-dessus son épaule.

— Ne t'inquiète pas, dit Kendrick. Tu reviendras bientôt.

Thor se tourna vers les recrues.

— Messieurs, continuez l'entraînement, tonna-t-il, et ne vous arrêtez pas avant mon retour.

Il suivit Kendrick et Erec, le cœur battant, en se demandant ce que lui voulaient ces deux hommes qu'il respectait plus que n'importe quel guerrier dans ce monde.

CHAPITRE DOUZE

Thor suivit Erec et Kendrick qui le menaient vers un sentier forestier sinueux. Où l'emmenaient-ils ? Il savait que les deux hommes étaient bien occupés par leur travail au sein de l'Argent. Il fallait que quelque chose de grave soit arrivé, pour qu'ils agissent de cette façon...

Kendrick, de nature bavarde, ne pipait mot et le mystère ne faisait que s'épaissir. D'ordinaire, ils auraient dit à Thor où ils se rendaient... Depuis que Thor les connaissait, Erec et Kendrick le traitaient comme un frère, avec beaucoup de respect. Que se passait-il aujourd'hui ? Une réprimande ? Avait-il commis une erreur en essayant de reconstruire la Légion ? Avaient-ils choisi de nommer quelqu'un d'autre ?

Enfin, Kendrick s'éclaircit la gorge.

— Avant que tu n'épouses ma sœur, dit-il en se portant à la hauteur de Thor, quelque chose de très important doit arriver. Ma sœur a reconnu en toi un homme digne de sa position. Et tu dois avoir un rang digne de toi.

Thor lui renvoya un regard d'incompréhension.

Devant eux s'ouvrit une clairière et Thor fut surpris d'y découvrir une douzaine de chevaliers de l'Argent qui l'attendaient, leurs armures rutilantes reflétant les rayons des deux soleils. Leurs visages inexpressifs ne firent que plonger un peu plus Thor dans l'incompréhension et l'angoisse. Qu'arriverait-il ? Étaient-ils contrariés par le fait que Andronicus était son père ?

Au grand étonnement de Thor, Aberthol se tenait au milieu des hommes, accompagné de plusieurs membres du haut conseil de la Reine. Plus surprenant encore, Argon se trouvait là également, appuyé sur son bâton, son regard intense fixé sur Thor.

Thor ne put s'empêcher de penser qu'on allait l'accuser de quelque chose.

— Ai-je fait quelque chose de mal ? demanda-t-il à Erec et Kendrick qui se portèrent à sa hauteur.

Kendrick secoua la tête.

— Au contraire, répondit-il. Tu t'es comporté en guerrier noble et brave depuis ton arrivée à la Cour du Roi. Tu as défendu notre patrie sans penser à ta propre vie. Tu as combattu l'Empire et nous a ramené des dragons. Tu as restauré le Bouclier et tu nous as rendu l'Épée de Destinée. Et tu as fait cela en à peine quelques lunes...

Erec fit un pas en avant et posa la main sur l'épaule de Thor.

— Thorgrin, il est grand temps que tu aies le titre et le rang qui sont dignes de toi. Tu es plus qu'un garçon. Tu es plus qu'un membre de la Légion.

Erec le dévisagea et le cœur de Thor se mit à battre plus vite, dans l'attente de ce qui viendrait.

— Thorgrin, dit Kendrick, il est temps que tu rejoignes nos rangs. Il est temps que tu rejoignes l'élite militaire de l'Anneau. Il est temps que tu rejoignes l'Argent.

Thor resta bouche bée, incapable d'assimiler l'information qui résonna dans sa tête. L'Argent. Il ne s'attendait pas à cela... *Jamais* il ne se serait attendu à cela. C'était un honneur réservé à l'élite du Roi, aux fils des nobles, aux fils des rois, aux guerriers légendaires. Les plus grands guerriers qui aient servi l'Anneau. C'était un honneur qui faisait rêver tout homme, un honneur que Thor pouvait à peine imaginer et un honneur qu'il n'aurait jamais songé recevoir de son vivant.

Il resta bouche bée et sans voix devant les hommes. Il ne savait que dire...

— L'Argent ? répéta-t-il. Moi ?

Erec et Kendrick sourirent et hochèrent la tête.

Si tous ces grands hommes n'avaient pas pris le temps de venir dans cette clairière, Thor aurait cru à une farce.

Mais il voyait à l'expression sérieuse de leurs visages que tout était vrai.

Il les dévisagea l'un après l'autre. Jamais il ne s'était senti si accepté, si honoré... Il n'aurait pu rêver d'un plus grand privilège que de rejoindre ces grands hommes, de porter leur armure, leurs insignes, leurs armes, de devenir un membre de l'Argent.

— Acceptes-tu cet honneur ? demanda Kendrick.

Thor hocha la tête, à peine capable de se contenir.

— Je n'imagine pas d'honneur plus grand, monsieur, dit-il en s'inclinant.

Kendrick et ses compagnons firent un pas de côté, ouvrant un passage vers le lac aux eaux rouges et brillantes. Un léger brouillard aux allures mystiques s'en échappait. C'était un lieu magique, caché au fond des bois, où les âmes venaient prier les dieux et se métamorphoser.

Argon fit un pas vers la rive du lac.

— Approche, dit-il à Thor.

Thor s'avança lentement entre les hommes qui s'écartèrent sur son passage, jusqu'à atteindre la rive. Argon plaça la paume de sa main sur le front de Thor et ferma les yeux.

Ce dernier sentit une intense énergie et une chaleur brûlante courir à travers la main de Argon et irradier dans tout son corps. Il ferma les paupières et tâcha de se concentrer.

Argon commença à psalmodier, sa voix sombre et rocailleuse filant dans le silence de cet après-midi d'été.

— Par la lumière des sept aubes, par la grâce du vent d'ouest...

La mélodie d'Argon se poursuivit, s'arrêtant parfois, puis reprenant. Thor se perdit peu à peu dans le cérémonial, surtout quand Argon se mit à chanter dans une langue ancienne qu'il ne comprit pas. Il reconnut cependant l'intonation : c'était la langue ritualisée de l'Anneau, l'ancien langage réservé aux rois et aux cérémonies sacrées.

Argon chanta, chanta, chanta et Thor eut l'impression de fondre sous sa paume, comme s'il laissait son esprit se transformer en autre chose, en quelqu'un d'autre.

Enfin, le sorcier s'arrêta et retira sa main.

Thor ouvrit lentement les yeux sur un monde rempli de la lumière du jour. Argon était debout à côté de lui, les yeux baissés vers son visage.

— Thorgrin du Royaume Occidental de l'Anneau, proclama Argon fièrement. Tu reçois aujourd'hui le plus grand honneur de l'Anneau. Tu es accepté dans une société qui a accepté le Roi en personne. Tu es accepté au sein d'une fraternité et tu seras un guerrier jusqu'à la fin des temps. Tu es le plus jeune homme à être jamais entré dans l'Argent. Tu ne dois jamais te défaire de cet honneur, ni l'oublier, dans cette vie et toutes celles qui suivront. Maintenant, je te le demande : acceptes-tu cet honneur ?

— Oui, répondit Thor.

— Fais-tu le vœu de défendre les principes de l'Argent, de protéger le faible, le pauvre, ta famille, ton peuple et les femmes en détresse ?

— Oui, répondit Thor.

— Fais-tu le vœu de protéger tes frères d'armes et de donner ta vie pour eux ?

— Oui.

— Promets-tu de considérer toute blessure infligée à un camarade comme une blessure infligée à ta propre personne ?

— Oui.

Enfin, Argon s'interrompit, se tut et ferma les yeux.

Il hocha la tête.

— Suis-moi, dit-il.

Il tourna les talons et, sous les yeux ébahis de Thor, marcha vers l'eau. Thor n'en crut pas ses yeux : au lieu de s'enfoncer, les pas de Argon se posèrent sur les flots, comme s'il marchait sur la terre ferme.

Thorgrin le regarda s'éloigner, puis le suivit et posa le pied dans le lac. Incapable de flotter comme le faisait Argon, il s'enfonça dans l'eau qui lui parut anormalement froide pour un jour d'été. Il marcha, toujours plus loin, tout en claquant des dents, jusqu'à ce que l'eau lui arrive au milieu de la poitrine.

Argon tendit son bâton pour pousser gentiment sur la tête de Thor.

— Immerge-toi, Thorgrin, commanda-t-il. Et quand tu te relèveras, tu seras un membre de l'Argent. Un Seigneur. Un Chevalier.

Thor sentit Argon pousser sur son front et se laisser faire.

Quand son corps fut entièrement immergé, un frisson le parcourut. Il resta sous l'eau quelques secondes, retenu fermement par le bâton de Argon.

Thor eut l'impression que toute sa vie se métamorphosait, comme s'il abandonnait son ancienne existence pour devenir quelqu'un d'autre.

Argon leva son bâton et Thor se releva, la bouche grande ouverte à la recherche de l'air. Il resta un instant debout, les yeux brouillés par l'eau et la respiration difficile.

Le soleil transperça les nuages au-dessus du lac et, soudain, Thor ne sentit plus le froid. Il se tourna vers ses frères d'armes qui le regardaient depuis la rive d'un air approbateur. C'était comme une renaissance.

Enfin, il sut qui il était.

Les hommes levèrent leurs poings vers le ciel.

— THORGRIN ! crièrent-ils. THORGRIN !

*

Encore touché par la cérémonie, Thorgrin s'assit dans le petit atelier de Brendan, l'armurier royal, pour se réchauffer près du feu. Il portait les vêtements secs qu'on lui avait donnés. Erec et Kendrick se tenaient non loin et admiraient le travail de l'armurier.

Brendan, un homme trapu et costaud d'environ cinquante ans, affublé d'un ventre rond, d'un crâne bientôt chauve et d'une énorme barbe noire, était penché sur sa forge. Il examinait une pièce d'armure comme s'il s'agissait de son seul enfant. Sous les yeux de Thor, il expliquait avec soin à quoi servait chaque pièce et comment elle était fabriquée. Il travaillait sur une douzaine de pièces à la fois, les plaçait sur le corps de Thor pour en prendre la mesure, avant de les ajuster.

Brendan mettait la touche finale à ce qui serait une des plus belles, une des plus brillantes et une des plus ornementées de toutes les armures que Thor ait jamais vues. Les pièces brillaient devant le foyer. Thor en croyait à peine ses yeux : cette armure avait été forgée spécialement pour lui. Comme Brendan frappait avec un marteau pour aplanir les pièces, le fracas métallique résonnait à travers la pièce.

— Les hommes de l'Argent doivent porter les plus belles armures, expliqua Erec à l'oreille de Thor en regardant travailler l'armurier.

— Une simple armure ne suffit pas. Elle doit être plus solide, plus forte que toute autre.

— Et plus légère, ajouta Kendrick.

— Et bien sûr, plus brillante ! ajouta Brendan en se tournant vers eux avec un sourire et en essuyant la sueur sur son front. L'armure ne doit pas être seulement la plus efficace, elle doit être aussi la plus belle. L'apparence est une source de fierté pour l'Argent.

— Si tu es fier de ton apparence, dit Kendrick, tu seras fier de la personne que tu es.

Comme hypnotisé et pressé d'enfiler son armure, Thor suivait des yeux chaque coup de marteau.

— Ce métal vient d'un endroit très spécial, poursuivit l'armurier. Chaque pièce est enrobée d'argent. Ce procédé prend des années.

L'armurier termina enfin une pièce qu'il positionna avec satisfaction sur l'épaule de Thor, avant de mesurer à nouveau son bras pour faire quelques ajustements.

— Le brassard, expliqua Brendan en l'examinant. Il protège l'épaule et les articulations. Une bonne armure doit permettre au corps de se mouvoir et de respirer, en plus de protéger les endroits les plus vulnérables.

Brendan reprit le brassard pour le polir sous les yeux émerveillés de Thor. L'atelier s'emplit des odeurs du métal chaud et du produit à lustrer.

Bientôt, Brendan plaça le plastron sur la poitrine de Thor et l'attacha dans son dos, avant d'ajuster le brassard sur son bras.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

Thor plia le coude plusieurs fois et bougea son bras d'avant en arrière d'un air émerveillé. Il n'avait jamais porté une armure si légère et si solide. À chacun de ses mouvements, son bras reluisait comme le corps d'un poisson. Thor se sentait déjà différent. Invincible.

— C'est parfait, dit-il.

— Bien sûr, dit Brendan en lui adressant un sourire et un clin d'œil. Mon travail est toujours parfait.

L'armurier rassembla toutes les pièces et les positionna aux pieds de Thor.

— Nous sommes prêts, messieurs, dit-il à Erec et à Kendrick.

Kendrick fit un pas en avant.

— Selon la tradition, quand un chevalier reçoit sa première armure, c'est son père qui l'aide à l'enfiler, dit-il à Thor. Mais ton père n'est plus là et Erec et moi-même nous proposons de le faire. Si tu veux bien nous accorder cet honneur.

Thor sentit la gratitude le submerger.

— L'honneur est pour moi, répondit-il.

Erec et Kendrick se mirent au travail, positionnant les différentes pièces sur le corps de Thor, bouclant les boucles, l'une après l'autre. À mesure que leurs gestes recouvraient son corps, Thor se sentit renaître. Il se sentit porté aux nues, non seulement par cette armure mais également par ces deux hommes qui lui étaient maintenant aussi chers que des pères. Ils le consolaient un peu de n'avoir pas trouvé un père à sa mesure.

— Même s'il était en vie, dit Thor, je ne voudrais pas que mon père fasse cela pour moi. D'une certaine façon, je n'ai pas de père.

Kendrick hocha la tête.

— Je comprends. Je n'ai pas de mère. Du moins, je ne l'ai pas rencontrée. Aussi loin que je me souviens, je suis le bâtard royal. Quand un parent nous manque, on ressent un vide à l'intérieur. Ce doit être pire quand on a un parent que l'on ne comprend pas ou que l'on n'aime pas.

Kendrick soupira.

— Je vais te répéter ce que l'on m'a dit quand j'étais enfant, quelque chose qui m'a permis de tenir le coup. Quand on me l'a dit, ma vision du monde a changé.

Thor baissa vers lui un regard curieux. Kendrick fronça les sourcils, comme s'il réfléchissait.

— Nous avons la possibilité de choisir nos parents, dit-il enfin.

Thor lui adressa un coup d'œil stupéfait.

— Choisir ?

— Nous avons des parents biologiques mais, à l'intérieur..., dit Kendrick

en pointant le doigt sur le front de Thor. Dans ta tête, tu peux choisir tes parents. Tu peux choisir ton père. Tu peux choisir celui que tu admires et que tu respectes. Tu n'es même pas obligé de n'en choisir qu'un seul. Tu peux avoir plusieurs pères. Dans ta tête, ils sont tous assis autour d'une table, comme les conseillers du Roi. Ensemble, ils deviennent ton nouveau père. Des hommes que tu admires et que tu respectes. Des hommes qui t'admirent et te respectent. Des hommes à qui tu voudrais ressembler.

Thor y réfléchit.

— Quand tu penseras à l'homme dont tu ne veux pas pour père, ajouta Kendrick, pense à ces hommes. Imagine-les dans ta tête. Le plus clairement possible. Avec le temps, ils remplaceront ton père dans ton esprit. Ils deviendront aussi réels à tes yeux. Et tu comprendras que celui qui t'a donné la vie n'est pas si important. Il n'a pas d'autorité sur toi. Ces hommes n'ont pas d'autorité sur toi. Tu es ta propre autorité.

Thor y réfléchit. Il essaya de faire ce que Kendrick lui proposait. Il se représenta en pensée une table de conseil et, réunis autour d'elle, tous les hommes qu'il admirait et respectait. Kendrick, bien sûr. Et Erec. Argon et le Roi MacGil et Aberthol. Des grands guerriers qu'il avait connus et aux côtés desquels il avait combattu...

Thor ferma les yeux. Dans son esprit, tous les hommes autour de cette table s'assemblèrent pour former un père, chacun de ces guerriers apportant une pièce du puzzle. Un père. Un père tout neuf. Kendrick avait raison.

Les deux hommes terminaient de positionner les pièces d'armure sur le corps de Thor qui n'en revenait pas de les sentir si légères. L'armure épousait parfaitement les contours de son corps. Il regarda sa réflexion dans un grand miroir et fut presque choqué de ne pas se reconnaître. Il n'était plus un garçon. Il était devenu un homme. Un membre de l'Argent. Un grand guerrier et un chevalier. Il en avait le souffle coupé de se voir si différent.

Thor enfila son heaume orné de nasal pointu. C'était la plus belle pièce d'armure qu'il ait jamais vue. Celle d'un guerrier qu'il faut craindre.

Il la retira et la tint un instant entre ses mains. Le pouvoir irradiait du métal.

— Une armure n'est pas complète tant que tu n'as pas cela, dit Kendrick.

Erec lui tendit une dague magnifique, qui portait la devise et l'insigne du Roi.

— Elle est frappée du symbole de la maison MacGil. Tu vas bientôt épouser ma sœur et tu es un membre de la famille désormais. Nous sommes frères et tu le mérites.

Thor sentit ses yeux se mouiller de larmes. Il soupesa la dague dans sa main, honoré de la tenir et de connaître ces grands hommes. Il n'avait jamais voulu d'une autre vie.

Ils guidèrent Thor dans l'ancien hall de l'armurier. Ces nouveaux éperons se firent entendre à chacun de ses pas et Thor se sentit encore un peu plus viril. Où Erec et Kendrick le conduisaient-ils à présent ? Quand les

domestiques ouvrirent les portes devant lui, il fut choqué de découvrir tous les membres de l'Argent qui l'attendaient. Des centaines de guerriers prêts à admirer sa nouvelle armure. Les plus grands hommes du royaume l'accueillaient entre leurs rangs.

— Thorgrinson ! clamèrent-ils en levant leurs épées.

— Thorgrinson !

— THORGRINSON !

CHAPITRE TREIZE

Romulus arpentait le sentier tapissé de gravillons, traversant la campagne stérile qui s'étendait en périphérie de la capitale impériale, accompagné de ses nouveaux conseillers et de ses généraux. Il était préoccupé. Depuis que la révolution avait éclaté dans l'Empire, des rapports alarmants ne cessaient de lui parvenir. Les nouvelles de la fin de Andronicus et de l'ascension de Romulus avaient circulé rapidement et les provinces avaient cru entrevoir leur chance d'être libres. Certains commandants et leurs bataillons s'étaient également mutinés. Romulus avait dû envoyer tous ses soldats aux quatre coins de l'Empire pour les écraser. Cela ne semblait pas marcher. Chaque jour, des rapports lui annonçaient de nouveaux foyers de rébellion et Romulus savait qu'il fallait prendre des mesures fortes pour anéantir ce climat d'instabilité et rétablir la domination de l'Empire. Sans cela, le régime risquait de s'écrouler.

Cependant, les révoltes inquiétaient peu Romulus. Son armée était vaste et, jusqu'ici, loyale. Avec le temps, il anéantirait les rebelles et consoliderait son pouvoir. Les nouvelles parlant de dragons l'inquiétaient plus. On racontait qu'ils criaient vengeance depuis le vol de l'Épée et semaient la panique dans tout l'Empire, incendiant les cités. On n'avait jamais vu dans l'Empire un tel chaos depuis le temps du père de Romulus et ce chaos ne faisait que grandir chaque jour, au milieu des révoltes du peuple. Si Romulus n'agissait pas tout de suite, les dragons atteindraient la capitale et ceux qui lui étaient le plus proche se révolteraient à leur tour.

Ces derniers mois, Romulus avait envoyé ses hommes en mission aux quatre coins de l'Anneau, à la recherche d'un sortilège capable de combattre les dragons. Il avait suivi de nombreuses pistes infructueuses entre les marécages, les tourbières et les forêts, écoutant patiemment toutes sortes de sorciers qui lui avaient remis toutes sortes de potions, sorts et armes. En vain. De rage, Romulus les avait tous tués et les sorciers avaient cessé de se manifester.

Toutefois, une nouvelle piste venait d'apparaître. Romulus faisait la grimace tout en suivant le sentier désolé qui traversait la campagne stérile. Il avait peu d'espoir. L'individu serait sans doute un charlatan, encore une fois. Il accéléra le pas, impatient de quitter le chemin sinueux qui l'entraînait dans un bosquet d'épines. Il était déjà de mauvaise humeur. Si l'homme se révélait être un imposteur, Romulus le tuerait de ses mains.

Enfin, au détour d'une crête, il aperçut l'entrée d'une grotte bordée de calcaire d'où émanait une lugubre lueur verdâtre.

Il eut un mouvement de recul. Ce lieu semblait étrange. Différent. Romulus sentit les poils de ses bras se hérissier. Son conseiller se porta à sa hauteur.

— C'est là, Commandant Suprême, déclara-t-il. Le sorcier vit ici.

Romulus lui adressa un coup d'œil agacé.

— S'il perd mon temps, je le tuerai et toi aussi.

Le conseiller avala sa salive avec difficulté.

— Beaucoup ne jurent que par lui, Commandant. On raconte qu'il est le plus grand sorcier de tout l'Empire.

Romulus fit quelques pas, guidant sa troupe jusqu'à l'entrée de la caverne. Les murs reluisaient juste assez pour éclairer son passage et Romulus s'enfonça lentement entre les parois. Des bruits étranges se répercutaient dans la chambre de pierre. Des gémissements. Peut-être ceux d'esprits retenus prisonniers... Romulus n'avait peur de rien, mais il hésita un instant. L'air était épais et humide. Des relents nauséabonds chatouillaient ses narines.

Romulus eut un mauvais pressentiment. Il commençait à perdre patience, mais il poursuivit son chemin un peu plus loin dans les ténèbres.

— Si tu gaspilles mon temps..., répéta-t-il en se tournant vers son conseiller, rouge de colère, prêt à faire demi-tour, car le chemin ressemblait de plus en plus à une impasse.

Le conseiller avala sa salive avec difficulté.

— Je jure que je ne gaspille pas votre temps, Commandant. On m'a dit que...

Soudain, Romulus s'arrêta net, imité par ses hommes. Il venait de sentir une présence. Quelque chose se trouvait là, à quelques mètres de lui. La pauteur le prenait à la gorge.

— Approche-toi, fit une voix rocailleuse et sombre depuis l'autre bout de la caverne.

On aurait dit la voix d'un démon.

Romulus tenta d'apercevoir son vis-à-vis et, soudain, la grotte s'illumina quand un feu surgit à ses pieds, éclairant un homme petit, dépourvu de jambes. Il portait une cape rouge sans capuchon. Sa tête chauve et boursouflée était couverte de verrues. Ses longs bras traînaient au sol. Là où auraient dû se trouver ses yeux, il n'y avait que des fentes étroites. Quand il les ouvrit grands pour dévisager Romulus, son regard noir brilla dans l'obscurité.

— J'ai ce que tu recherches, dit-il.

Romulus fit quelques pas en avant et s'arrêta devant le feu. Il examina le sorcier à travers les flammes.

Une étrange émotion le chatouilla de l'intérieur. Un frisson d'excitation. Peut-être trouvait-il enfin un véritable sorcier.

— Tu sais comment arrêter les dragons ?

Le sorcier secoua la tête.

— Non, répondit-il. J'ai quelque chose de plus puissant.

— Qu'est-ce qui pourrait être plus puissant ? demanda Romulus.

Le sorcier le toisa de son regard démoniaque qu'illuminait le feu.

Romulus frissonna malgré lui.

— Un moyen de les contrôler.

Romulus lui renvoya un regard d'incompréhension. Ce sorcier avait l'air sérieux. Ou sérieusement diabolique.

— De les contrôler ? répéta-t-il.

— Le temps d'une lune, expliqua le sorcier, les dragons seront à toi. Tu les contrôleras et tu en feras ce que tu voudras. Tu les dirigeras où tu le souhaiteras. Ton armée personnelle. Une chance de changer l'Empire à jamais. Un moyen de faire ce que tu souhaites. Tu seras l'homme le plus puissant.

Romulus plissa les yeux, le cœur battant. Cela pouvait-il être vrai ?

— Si tout cela est vrai, que veux-tu en échange ?

Le sorcier éclata de rire. Un son étrange, comme celui d'un millier de rongeurs.

— Mais seulement ton âme, dit-il, et rien d'autre.

— Mon âme ? répéta Romulus.

Le sorcier hocha la tête.

— Quand tu mourras, ton âme me reviendra. J'en ferai ce que bon me semble. Vois-tu, je collectionne les âmes. C'est un passe-temps.

Romulus plissa les yeux, ses poils dressés sur sa nuque.

— Et que fais-tu avec ces âmes ? demanda-t-il.

Le sorcier fronça les sourcils, mécontent.

— Cela ne te regarde pas, tonna-t-il d'une voix qui résonna soudain lourdement entre les murs.

Romulus dévisagea la créature et se demanda à quelle sorte de bête il avait affaire. Une atmosphère lugubre régnait dans cette caverne et une partie de lui voulut tourner les talons.

— Maître, n'acceptez pas, souffla le conseiller. Partons sur le champ.

Mais Romulus secoua la tête et fixa le sorcier du regard. Tout était vrai. Il le sentait. Il pouvait avoir ce dont il avait besoin. Il était maintenant trop difficile de faire demi-tour.

Contrôler les dragons. Quel pouvoir Romulus aurait alors entre les mains ! Il pourrait écraser les révoltes. Consolider son règne. Dominer l'Empire et même prendre le contrôle de l'Anneau. Il serait l'homme le plus puissant qui ait jamais foulé cette terre. Plus puissant que nul ne pourrait l'imaginer. Une lune, cela suffirait. Cela valait le coup d'abandonner son âme. Il était voué à l'enfer, de toute façon. Une fois qu'il serait mort, ce qui arriverait à son âme importerait peu.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il.

Le sorcier sourit.

— Baisse les yeux vers l'anneau de flammes et dans le miroir d'eau. Voilà tout.

— Voilà tout ? répéta Romulus sans y croire.

Cela ne pouvait être aussi simple... Il baissa les yeux lentement et vit sa réflexion renvoyer son regard au milieu des flammes. Son visage changea de forme au gré des mouvements du feu. Un spectacle terrifiant.

— Bien, ronronna le sorcier. Maintenant, lève les bras des deux côtés.

Romulus s'exécuta lentement, d'un air méfiant.

— Maintenant, tombe. Tombe tête la première dans le miroir d'eau.

— Tombe ? répéta Romulus.

Pour la première fois de sa vie, il eut peur.

— Quant tu toucheras l'eau, tu te métamorphoseras. Tu deviendras le Maître des Dragons.

Romulus sentit dans toutes les fibres de son être que l'homme disait vrai. Il étendit les bras et, lentement, se laissa tomber dans le bassin. Il se prépara à heurter le fond brutalement...

À son grand étonnement, il sentit l'eau le submerger. C'était impossible ! Le bassin ne faisait que quelques centimètres de profondeur. Pourtant, son corps plongea, toujours plus loin, pénétrant une sorte de champ de force dont le contact le brûla comme un millier d'aiguilles. Il poussa un cri mais aucun son ne quitta ses lèvres.

Soudain, il se redressa, comme éjecté du bassin, trempé.

En atterrissant sur ses deux pieds, il eut soudain l'impression de faire deux fois sa taille normale et d'être deux fois plus fort. Comme un géant. Un pouvoir pulsait maintenant dans ses veines. Il eut alors la certitude que rien au monde ne pourrait l'arrêter.

Romulus renversa la tête et poussa un rugissement d'une telle violence qu'il ébranla les parois de la caverne.

Au loin, il entendit une volée de dragons lui répondre, prête à obéir au moindre de ses gestes.

CHAPITRE QUATORZE

Son fils dans les bras, Thor marchait aux côtés de Gwen, alors que tous deux guidait une procession de plusieurs milliers d'âmes sur la route de montagne. Krohn les suivait, ainsi que les dévoués sujets de Gwen pressés d'assister à l'initiation du bébé et au rituel sacré qui lui permettrait d'entrer dans ce monde. Guwayne était né au sein de la classe guerrière et de la famille royale. Argon lui-même présiderait donc l'ancienne cérémonie qui se tiendrait au sommet de la Colline du Roi.

D'ordinaire, seuls les proches assistaient à l'initiation d'un bébé. Cependant, Thor et Gwen était si populaires que la foule, excitée par la naissance de leur enfant, se pressait, de plus en plus nombreuse. Tout l'Anneau était à la fête. Après ces heures sombres, le peuple avait enfin une bonne raison de célébrer la vie. Un hériter était né. Le fils de Gwendolyn. L'enfant de la Reine la plus aimée que l'Anneau ait connue. Tout l'amour qu'il vouait à sa mère, le peuple le reportait maintenant sur son enfant.

Thor, lui aussi, était très populaire. Nombre d'hommes et de femmes voyaient en lui leur sauveur et le plus grand guerrier de l'histoire. Un homme de légende. L'enfant né de l'union de Thorgrin et de Gwendolyn ne pouvait qu'attirer l'affection du peuple. La foule suivait les deux amoureux comme des grands-parents trop empressés. Sous les yeux de Thor qui jetait de temps à autre un regard par-dessus son épaule, elle ne cessait de croître et s'étendait jusqu'aux portes de la Cour du Roi.

L'initiation était plus qu'une simple cérémonie. C'était un instant sacré, présidé par les présages, et le royaume tout entier voulait voir quels signes annonceraient l'initiation de cet enfant. Déjà, on colportait la légende de sa naissance et des augures qui étaient apparus cette nuit-là. Cet enfant devait être plus qu'un simple mortel... Toutes sortes de rumeurs couraient à son propos et tous étaient pressés d'assister à l'initiation.

Le cœur de Thor battait à tout rompre. Son enfant dans les bras enveloppé dans une couverture, il sentait une vague de chaleur et de pouvoir pulser en lui. Il devinait déjà un lien très fort entre lui et cet enfant, plus puissant qu'il n'aurait su le dire. Quand il baissa les yeux vers son fils, Guwayne ouvrit les siens et leurs regards se croisèrent. Thor connaissait ce garçon venu d'une autre vie, d'un autre royaume. Il avait un fils. Il n'arrivait toujours pas à y croire. Il avait l'impression qu'une vague d'amour menaçait de le submerger.

Thor s'assurerait de les protéger tous les deux, Guwayne et Gwendolyn qui marchait à ses côtés, encore affaiblie par son accouchement. La petite famille cheminait aussi lentement que possible, au rythme de la jeune femme, en faisant des pauses pour qu'elle puisse reprendre son souffle. Quel bonheur de la voir à nouveau sur pieds ! Les derniers jours avaient été éprouvants, non seulement en raison de la naissance de l'enfant, mais également à cause de la souffrance de la reine mère. Cette dernière vivait encore mais tout le royaume s'attendait à entendre le glas sonner d'un instant à l'autre. Gwendolyn

traversait une période à la fois triste et heureuse qui la submergeait sous une tempête d'émotions.

Thor se remémora l'instant passé au chevet de la mère de Gwen. La conversation entre les deux femmes lui avait fait penser à sa propre mère. Il comprenait à présent que la vie était précieuse et qu'il devait retrouver sa mère le plus vite possible, avant qu'elle-même ne succombe.

Si elle mourait, il ne s'en remettrait jamais et garderait à tout jamais un espace béant dans son cœur. Sa destinée serait incomplète tant qu'il ne la retrouverait pas. Maintenant que son enfant était né, il était temps. Bien sûr, il lui faudrait d'abord épouser Gwendolyn mais, dès que les noces seraient terminées, il partirait. Il n'avait pas le choix. Il aimait passionnément Gwen et Guwayne et il reviendrait passer le reste de ses jours à leurs côtés, mais il devait d'abord terminer ce qu'il avait entrepris. Le futur de l'Anneau était en jeu. Il en était certain.

— Je suis fière de toi, lui souffla Gwen à l'oreille en posant une main douce sur son poignet.

— Pourquoi, mon amour ? demanda Thor d'un air stupéfait.

— L'Argent, dit-elle. On m'a raconté. *Seigneur* Thorgrinson, ajouta-t-elle en lui adressant un large sourire.

Thor sourit à son tour. Il avait été si préoccupé par le bien-être de Guwayne qu'il en avait presque oublié la cérémonie. Aussitôt, tous les souvenirs lui revinrent en mémoire : le rituel, l'armure... Il était devenu un homme. Plus fort. Plus substantiel.

Tandis qu'ils marchaient, toujours plus haut dans la montagne, Thor resta bouche bée devant le panorama. La Vallée de Feu s'étendait sous ses pieds. Ce lieu étrange et magique, à l'ouest de la Cour du Roi, était un champ de volcans éteints. Par dizaines, les cratères s'élevaient là, endormis depuis des milliers d'années. Ils dépassaient en taille les toits de la Cour du Roi, vestiges de leur grandeur passée. Aujourd'hui, le lieu servait de défense naturelle. La Cour du Roi avait sans doute été construite à cet emplacement précisément pour cette raison.

À mesure qu'ils montaient, Thor apercevait mieux les crêtes de ces géants endormis. Les cratères béants étaient magnifiques. Une faible odeur traînait dans l'air, un parfum de soufre hérité des temps anciens. Comme les bottes de Thor dérapaient sur les gravillons, une brise souffla sur eux l'air frais de l'été.

Thor admira avec émerveillement les paysages estivaux qui s'étiraient au pied de la Cour du Roi : des champs de blé, des vallées peuplées de vergers... Seule demeurait la Vallée de Feu pour leur rappeler combien cette abondance était fragile.

— Il est là, dit enfin Gwen.

Thor leva les yeux et vit Argon debout, au sommet de la montagne. Vêtu de sa cape blanche, il s'appuyait sur son bâton, le visage inexpressif, comme un berger attendant son troupeau. Thor fut soulagé de le voir. Sans lui, la

cérémonie n'aurait pu avoir lieu... Et personne ne pouvait jamais être sûr qu'il viendrait...

Ils escaladèrent le dernier volcan, au sommet duquel Thor et Gwen prirent place. Tous trois se tournèrent vers le cratère. Le sol descendait en pente douce avant de former un plateau tapissé de sable et de rochers, parfaitement circulaire, qui faisait une centaine de mètres de diamètre. Au centre s'étendaient les eaux bleues d'un lac qui reflétait le ciel, les nuages et les deux soleils. Thor en eut le souffle coupé. Le groupe s'avança jusqu'à la rive, suivi par les pas discrets de milliers de gens.

Argon se tourna vers Thor et leva les bras vers l'enfant.

Instinctivement, Thor serra un peu plus son fils dans ses bras, mais une main douce se posa sur son épaule. Il échangea un regard avec Gwen qui hocha la tête.

— Tout va bien, dit-elle. Laisse-le faire.

De mauvaise grâce, Thor déposa Guwayne dans les bras de Argon.

Le silence s'emplit immédiatement des pleurs et des cris du bébé et le cœur de Thor se brisa. Il se sentit soudain vide, à l'intérieur, sans la chaleur de son fils contre lui.

Argon serra Guwayne dans ses bras et les pleurs cessèrent. Le sorcier déshabilla alors le bébé jusqu'à ce que Guwayne soit tout nu. Il leva l'enfant vers le ciel et se tourna vers le peuple.

— Au nom des sept patriarches et des anciens piliers, au nom des champs de lumière et des champs de gris, au nom des quatre vents et du grand ravin, j'en appelle aux dieux qui furent et aux dieux qui seront pour bénir cet enfant. Donnez-lui la force de son père, l'esprit de sa mère. Donnez-lui la force de perpétuer la lignée des MacGils. Donnez-nous un grand guerrier et un grand souverain.

La congrégation poussa des acclamations pour montrer son approbation. Argon se retourna, s'agenouilla près de l'eau et y déposa lentement le bébé avant de l'immerger complètement.

Gwen poussa un petit cri d'effroi et s'élança instinctivement pour le sauver, mais Thor la saisit par le poignet. C'était à son tour de la rassurer, à présent.

Argon sortit Guwayne qui se mit à hurler et le plongea à nouveau dans le lac. Il répéta l'opération une troisième fois, avant de soulever l'enfant au-dessus de sa tête. Le peuple assemblé tomba à genoux, têtes baissées. Guwayne poussa un cri et, à la grande stupéfaction de Thor, la terre se mit à trembler sous ses pieds. Tous levèrent des regards émerveillés en titubant. Gwen s'accrocha au bras de Thor.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. C'est le bébé ?

Soudain, tout autour d'eux, de formidables explosions emplirent l'horizon.

Sous les yeux ébahis de Thor, les volcans entrèrent en éruption, soufflant vers le ciel estival des fumeroles, des étincelles et des gerbes de lave. Les cratères se trouvaient si loin que Thor ne pouvait pas sentir leur chaleur, mais

il resta bouche bée devant la beauté du spectacle, devant ces dizaines de volcans crachant le feu. Des volcans endormis depuis des siècles. Le peuple se tournait de tous côtés, les regards emplis de terreur et d'émerveillement. Argon lui-même baissa des yeux stupéfaits vers l'enfant qu'il tenait entre ses bras.

Mais qui était ce bébé ?

Thor l'ignorait. Il savait, en revanche, car il le sentait dans toutes les fibres de son être, que ce garçon était plus puissant que n'importe quelle créature dans ce monde.

CHAPITRE QUINZE

Alistair se tenait debout sur le toit de la petite forteresse et caressait sous ses doigts la vieille pierre du parapet, tout en admirant la campagne de l'Anneau par cette belle journée d'été. D'ici, on apercevait à perte de vue des collines verdoyantes et des prairies où poussait une herbe tantôt verte, tantôt mauve, agitée par le vent et illuminée par les rayons des deux soleils. Le temps était au beau fixe. Alistair prit une profonde inspiration.

Pour une fois, elle se sentait détendue, heureuse, en sécurité à la maison et dans ce monde. L'amour était entré dans sa vie. Elle avait rencontré un homme qui l'adorait. Elle avait rencontré son frère. Bientôt, elle serait mariée... Et Argon l'aidait à comprendre qui elle était vraiment. Pour la première fois de sa vie, Alistair commençait à croire qu'elle était autre chose qu'un monstre ou qu'une paria. Elle savait à présent que son don la rendait spéciale et que ses pouvoirs étaient naturels. Elle n'avait pas à en avoir honte. Au contraire, elle commençait à apprécier sa propre puissance, depuis son voyage dans les Limbes et la bataille contre l'Empire.

Depuis que Thor avait tué leur père, Alistair était en paix. Tout le monde, Erec y compris, connaissait le secret de sa naissance. Ils savaient qu'elle était née d'un monstre. Elle avait eu si peur que Erec ne la quitte en l'apprenant. Elle ne lui en aurait pas voulu s'il l'avait fait... Mais il était resté à ses côtés, loyal. Il ne lui avait jamais fait le moindre reproche, ni ne l'avait regardée différemment. Au contraire, sa compassion à l'égard de Alistair n'avait fait que croître. Après tout, avait-il dit, nous ne sommes pas nos parents. Pour la première fois de sa vie, elle commençait à y croire.

Alistair avait fait une pause dans les préparatifs du mariage pour chevaucher jusqu'ici et rendre visite à Erec, alors qu'il aidait l'Argent à reconstruire les fortifications à une journée de marche de la Cour du Roi. Alistair observa par-dessus le parapet les membres de l'Argent, dont les armures brillaient sous les soleils matinaux. Erec se trouvait parmi eux, comme toujours, dirigeant les hommes qui travaillaient dur. D'autres chevaliers chargeaient à cheval à travers les camps d'entraînement ou se battaient en duel pour entretenir leurs réflexes.

Quatre routes traversaient cette petite ville, qui constituait un point stratégique de la défense de l'Anneau. Erec avait un rôle important à jouer ici : il devait s'assurer que les villageois seraient en sécurité. Il avait disposé ses hommes avec intelligence aux alentours, pour réparer les chemins, redresser les portes, creuser les douves, sculpter les pierres pour effacer tous les dégâts causés par Andronicus. Il était presque incroyable que certains bâtiments soient encore debout. Dans bien des cités de l'Anneau, des forteresses millénaires avaient été détruites.

Alistair entendit soudain le galop d'un cheval. Elle leva les yeux vers l'horizon et aperçut un cavalier qui galopait vers la tour en soulevant des nuages de poussière. Il se porta à la hauteur de Erec, s'agenouilla devant lui et

lui tendit un parchemin. Quelle nouvelle pouvait-il bien apporter avec tant de hâte ?

Erec resta immobile un long moment. Enfin, il tourna les talons et se dirigea vers la forteresse, les sourcils froncés, comme perdu dans ses pensées. Alistair comprit que la nouvelle n'était pas bonne.

Les pas de Erec montèrent lentement les marches de l'escalier en vis. Il fit son entrée sur le toit, le parchemin à la main.

— Que se passe-t-il, mon amour ? demanda Alistair en se précipitant vers lui.

Erec baissa les yeux et secoua la tête. Des larmes perlaient au coin de ses yeux.

— Mon père, dit-il d'un air grave. Il est gravement malade.

Alistair sentit une vague de compassion la submerger. Elle prit Erec dans ses bras et il la serra contre lui. Il ne lui avait jamais parlé de son père, ni de son peuple, et elle ne savait rien d'eux. Ce qu'elle savait, c'était que Erec venait des Isles Méridionales.

— Que feras-tu ? demanda-t-elle.

Erec tourna un regard pensif vers l'horizon.

— Je dois lui rendre visite, dit-il. Je dois le voir avant qu'il ne meure.

Les yeux de Alistair s'écrouillèrent.

— Dans les Isles Méridionales ?

Il hocha la tête.

— Le voyage sera long, ma douce, dit-il. Long et difficile. Je vais devoir traverser la Mer du Sud, qui prend plus de vies qu'elle ne laisse passer d'âmes. Tu seras plus en sécurité ici. Je te reviendrai.

Alistair secoua la tête, déterminée.

— Je refuse de me trouver à nouveau loin de toi, dit-elle. Je me suis fait une promesse et je la tiendrai. Quoi qu'il en coûte. Je viens avec toi.

Sa détermination toucha le cœur de Erec.

— Mais le mariage de Gwendolyn..., répondit-il. Tu es sa demoiselle d'honneur.

Alistair soupira.

— Si tu dois vraiment y aller, répondit-elle, je viendrai avec toi.
Gwendolyn comprendra.

Erec l'embrasse et elle répondit à son étreinte. Tout en le serrant contre elle, elle songea au voyage qu'ils allaient entreprendre. À quoi ressemblaient les Isles Méridionales ? Et la famille de Erec ? L'aimeraient-ils ? L'accepteraient-ils ? Erec arriverait-il à temps pour voir son père ?

Et, surtout, ce voyage affecterait-il leurs noces ? Seraient-ils obligés de repousser la cérémonie ?

Gwen comprendrait-elle ? Et Thor ? Alistair reverrait-elle son frère ? Reviendrait-elle ici, dans l'Anneau ?

Elle avait un mauvais pressentiment... Quelque chose lui disait que cela n'arriverait pas.

Alistair chevauchait à travers la Cour du Roi, après avoir donné son congé à Gwendolyn. Son cœur se brisait. Qu'il avait été difficile d'expliquer l'affaire à Gwen ! Son amie avait compris sa décision, mais Alistair s'en voulait de lui infliger cela juste avant son mariage. Cela dit, elle n'avait pas le choix. Erec allait devenir son mari et elle ne pouvait supporter l'idée d'être à nouveau loin de lui. Gwen s'était montrée compréhensive et stoïque. Elle avait rendu son départ plus facile mais, au fond, elle était blessée, Alistair le savait. Si seulement les événements s'étaient déroulés différemment... La vie était ainsi faite.

Avant de rejoindre Erec, Alistair était bien décidée à revoir son frère une dernière fois pour lui annoncer la nouvelle de vive voix. Elle se préparait en pensée à la conversation. Quand tout cela serait terminé, elle reviendrait dans l'Anneau. Elle trouverait un moyen pour revoir Gwendolyn, Thor et tous ses compagnons. Après tout, Gwendolyn et Alistair avaient traversé tant d'épreuves ensemble, dans les Limbes... Gwen était devenue une sœur dans le cœur de Alistair, qui se sentait particulièrement proche d'elle depuis la naissance de Guwayne.

Alistair pouvait encore à peine y croire : elle avait un neveu ! Quand elle avait pris l'enfant dans ses bras, elle avait senti une vague d'énergie courir dans ses veines. Un lien s'était tissé entre eux, plus puissant que jamais. Le fils de son frère. C'était difficile à imaginer. En le tenant dans ses bras, elle avait compris immédiatement que Guwayne tiendrait un rôle important dans sa vie.

Alistair passa les portes de l'arène fraîchement reconstruite où s'entraînaient les nouvelles recrues de la Légion, dans l'espoir de trouver son frère. Elle le repéra, mit pied à terre et marcha vers lui.

Thor la sentit arriver : avant même qu'elle ne s'approche, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et croisa son regard. Ses yeux gris reflétaient la lumière des deux soleils. Il se tenait avec noblesse et fierté devant les recrues qui le regardaient avec admiration. Un véritable chef des armées. Dans les yeux de ces garçons, il était un dieu. Alistair comprenait pourquoi : non seulement il était doué d'un extraordinaire talent militaire, il dégageait également une énergie presque mystique. Difficile de dire exactement ce qui le rendait si remarquable... Thor semblait tout simplement sorti tout droit d'une légende, mais il y avait aussi autre chose. Un étrange pressentiment enveloppait sa personne. Il brûlait de l'intérieur comme une étoile filante. Comme un héros destiné à mourir jeune. Alistair frissonna en y pensant.

Alors qu'elle marchait vers lui, elle s'arrêta net. Une vision venait de lui apparaître : son frère, mort. Jeune. Auréolé de sang et de gloire.

Thor s'approcha pour la prendre dans ses bras, mais son sourire se changea en froncement de sourcils quand il vit les larmes au coin de ses yeux.

Ils étaient devenus si proches ces dernières lunes... Thor était sa seule famille. L'idée de le perdre brisait le cœur de Alistair.

— Qu'y a-t-il, ma sœur ? demanda Thor en lui adressant un regard inquiet.

Alistair se contenta de secouer la tête. Elle prit son frère dans ses bras et, par-dessus son épaule, essuya vivement une larme qui menaçait de couler.

Elle se força à sourire.

— Ce n'est rien, mon frère, dit-elle.

Il ne fut pas dupe.

— Tu as l'air perturbé, insista-t-il.

— Je suis venue te dire au revoir, répondit-elle.

Thor la dévisagea d'un air surpris et déçu.

— Erec part pour les Isles Méridionales, dit-elle, et je me joins à lui. Je suis navrée. Je ne serai pas là pour ton mariage.

Thor hocha la tête, compréhensif.

— Ta place est aux côtés de Erec, dit-il. C'est le plus grand guerrier de l'Anneau... Et pourtant il a besoin de toi. Tu es plus puissante que lui. Protège-le.

— Tu es puissant, toi aussi, rétorqua-t-elle.

Thor s'empourpra, gêné.

— Je ne suis qu'un garçon venu d'un petit village, répondit-il humblement.

Alistair secoua la tête.

— Tu es bien plus que cela.

Thor soupira et son regard se perdit au loin, en direction des recrues qui s'entraînaient.

— Moi aussi, je vais bientôt partir.

Alistair eut soudain un pressentiment, comme souvent quand elle se trouvait en présence de son frère.

— Tu vas retrouver notre mère, dit-elle avec certitude.

Thor lui jeta un coup d'œil surpris.

— Comment as-tu deviné ?

Elle haussa les épaules.

— Pour moi, tu es un livre ouvert, dit-elle. Je ne sais pas pourquoi. C'est comme si je pouvais voir ce que tu voyais.

— Que vois-tu d'autre ? demanda Thor en plissant les yeux. Vois-tu si je vais retrouver notre mère ?

Une image apparut alors sous les paupières de Alistair. Oui, il la trouverait, mais la vision se perdait ensuite dans l'obscurité, comme dissimulée par le destin. Thor prendrait part à une bataille qui le dépasserait. Les ténèbres la submergèrent et elle ferma les yeux, secouant la tête pour chasser les terribles images.

Pour ne pas effrayer Thor, elle prit soin de prendre l'air détaché, tout en frissonnant secrètement à l'intérieur.

— Tu la trouveras, répondit-elle.

Thor eut l'air peu convaincu.

— Mais tu as... hésité, dit-il.

Alistair secoua la tête, détournant le regard.

— La dernière fois que nous avons parlé de notre mère, dit-elle, je t'ai dit que j'avais en ma possession quelque chose qui lui appartenait. Tu devrais le prendre. Moi, je ne sais pas si je la verrai un jour.

Alistair plongea la main dans sa poche et en sortit un objet.

— Donne-moi ton poignet, dit-elle.

Thor s'exécuta et baissa les yeux vers les mains de Alistair qui attachèrent une manchette dorée autour de son poignet. Le bijou faisait environ quinze centimètres de large et couvrait son avant-bras, brillant, étincelant sous les rayons des deux soleils.

Thor resta tout ébloui. Elle vit qu'il était émerveillé.

— Le Pays des Druides est un endroit effrayant, dit-elle. Un endroit peuplé de grands pouvoirs, mais également de grands dangers. Tu en auras besoin plus que moi.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en faisant courir un doigt sur la surface dorée et lisse.

Elle haussa les épaules.

— C'est la seule chose que notre mère m'a laissée. Je ne sais pas ce que c'est ou à quoi ça sert. Mais je sais que tu en auras besoin si tu entreprends ce voyage.

Thor serra Alistair dans ses bras, reconnaissant. Elle répondit à son étreinte.

— Sois prudente, dit Thor.

— Transmet mon amour à notre mère, dit-elle. Dis-lui que je l'aime. Un jour, j'espère la rencontrer, moi aussi.

CHAPITRE SEIZE

Les domestiques ouvrirent les portes et Reece se prépara en pensée à entrer dans la chambre de sa mère malade. Un frisson le parcourut quand les ténèbres de la pièce l'engloutirent. Seule une torche à la flamme vacillante éclairait le lit, autour duquel s'affairaient des infirmières brandissant toutes sortes de baumes. Hafold se tenait au plus près de la Reine. Tout au long de son voyage, Reece avait eu peur d'arriver trop tard. Heureusement, sa mère était encore en vie... Reece était venu immédiatement, dès que son navire avait touché terre, avant même d'annoncer à Selese que le mariage était annulé.

L'idée que sa mère allait mourir brisait le cœur de Reece. Parmi tous ses frères et sœurs, c'était lui, Reece, le plus jeune, qui avait été le plus proche d'elle. Ils avaient toujours beaucoup parlé, tous les deux. Il lui avait confié des secrets et elle avait été plus aimable avec lui qu'avec ses autres enfants. Elle l'avait protégé des colères occasionnelles de son père et s'était toujours assurée qu'il ne manquait de rien. En mourant, elle allait emporter une partie de Reece. Il aurait tant voulu qu'elle assiste à son mariage...

Penser à ses noces perturbait Reece. Le souvenir de Stara l'avait accompagné pendant le voyage. Son amour. Leur rencontre. Il était bien décidé à l'épouser et se préparait mentalement à annoncer la nouvelle à Selese.

Mais maintenant... Il était revenu à la Cour du Roi où les préparations battaient leur plein. Tout serait bientôt prêt pour ses noces et cela le faisait réfléchir. La Cour du Roi était plus belle que jamais. Des milliers de visiteurs se pressaient déjà en ville pour assister à la cérémonie. Reece se retrouvait au milieu de cette agitation. Il n'allait pas simplement blesser Selese, mais également sa sœur et Thorgrin. Il allait gâcher le plus beau jour de leur vie, celui qu'ils préparaient avec tant de bonheur et de travail. Il allait blesser tous les gens qui venaient assister à l'événement.

Comment pouvait-il se le permettre ? Comment pouvait-il trahir son peuple ? Et, surtout, comment pouvait-il trahir Selese ? L'idée de la blesser lui fendait le cœur. Elle s'était montrée si douce, si bonne, si loyale envers lui. Avait-il raison de suivre son cœur et ses passions ? Ou bien était-il en train de trahir tous les gens qu'il aimait pour un caprice ?

Reece était perdu et ne savait plus que faire. Il avait maintenant l'impression qu'il était sur le point de devenir le pire traître de l'histoire de l'Anneau.

Il n'y avait que Stara qu'il ne trahirait pas...

Reece pensa à elle et une vague d'amour le submergea, si puissante qu'elle aurait englouti le monde. Ses sentiments étaient si forts qu'ils lui permettraient d'affronter tous ceux qu'il aimait.

Reece s'approcha du lit de sa mère et se força à se concentrer. Elle ouvrit les yeux quand il posa la main sur son poignet, puis elle fit signe à Hafold qui rassembla les serviteurs et les fit sortir.

Reece et sa mère se retrouvèrent seuls. Comme il l'avait fait toute sa vie, Reece voulu se confier à elle pour connaître son opinion... Mais le pourrait-il ? Serait-elle en état de parler, de répondre ? Quoique préoccupé et déchiré, il ne voulait pas la bouleverser maintenant. Elle lui avait donné son anneau royal pour qu'il puisse faire sa demande à Selese. Comment lui dire à présent qu'il allait en épouser une autre ?

Reece prit la main molle de sa mère dans la sienne et une larme coula le long de sa joue quand il posa son front sur sa paume, englouti sous une myriade d'émotions.

Sa mère se redressa dans son lit et le dévisagea, avant de tousser, tousser, tousser. C'était un son qu'il n'avait jamais entendu venant d'elle. La toux d'une vieille femme. Il en fut terrifié et pressa sa main sous la sienne.

— Mère, je suis désolé, dit-il. Je suis désolé de n'avoir pas pu venir plus tôt.

— Tu étais occupé par les affaires de l'état. Après tout, les Isles Boréales sont importantes, elles aussi.

Sa mère lui lança alors un regard entendu. Un regard que Reece connaissait bien.

— Mais il paraît que ce ne sont pas seulement les affaires de l'état qui t'ont retenu, ajouta-t-elle.

Reece écarquilla les yeux, stupéfait. Comment savait-elle ? Ici, de l'autre côté de l'océan. Il l'avait sous-estimée. Rien ne lui échappait. Il aurait dû savoir. Sa mère savait toujours tout... Elle avait des espions aux quatre coins du royaume. Elle avait toujours appris les nouvelles du monde avant lui, avant même le Roi MacGil. Reece ne s'en tirerait pas comme ça... À la Cour du Roi, on disait : « Ce que les halls murmurent, la Reine MacGil l'apprend avant l'écho. »

— Comment avez-vous su ? demanda Reece tout en sachant qu'il était stupide de poser la question.

Elle se contenta de secouer la tête.

— Comment as-tu pu faire cela ? demanda-t-elle d'un air mécontent.

Reece s'empourpra, honteux.

— Je t'ai donné mon anneau, ajouta sa mère. L'anneau que ton père m'a donné. Un anneau forgé par l'honneur. Un anneau qui porte la promesse que tu ne trahiras jamais. Pour quelque raison que ce soit. C'est un anneau pour l'éternité. L'anneau que je t'ai donné pour Selese, avec ma bénédiction. Et tu viens de le jeter aux pourceaux.

Elle le dévisagea avec dédain et Reece dut détourner les yeux, humilié, incapable de soutenir son regard. Les mots de sa mère ne faisaient que jeter davantage le trouble dans ses idées.

— Je suis navré, mère, dit-il. Je ne pensais pas tant vous décevoir. Je n'ai jamais voulu tomber amoureux de Stara. Je ne comptais même pas la voir.

— Mais quand tu l'as vue, tu n'es pas parti. C'était ton choix. Ton geste. Tu rendras peut-être heureuse une jeune fille solitaire, mais combien de cœurs

vas-tu briser ?

Sa mère secoua la tête.

— Il ne s'agit pas de toi, ajouta-t-elle. Tu comprendras en vieillissant que le désir peut être confondu avec l'amour. Or, le désir est un caprice. Avec l'âge, tu verras que l'amour, le véritable amour, est un engagement et une promesse. Surtout pour toi, un membre de la famille royale. Nous ne sommes pas des gens ordinaires. Nous sommes des acteurs que le royaume tout entier regarde. Nous sommes un spectacle pour le peuple. Ne t'y trompe pas. C'est la paix parmi le peuple qui permet à la famille royale de régner. Ta vie n'est pas privée : on te regarde. Tu ne peux pas jeter le déshonneur sur la famille royale. Tu as donné ta parole et tu dois l'honorer. Sans cela, que deviendrais-tu ? Que deviendrait la lignée ?

Le front de Reece se couvrit de sueur froide et il s'essuya d'un revers de main. Les mots perçants de sa mère laissaient sa gorge sèche.

— Je suis désolé, mère, dit-il. J'ai vécu toute ma vie pour l'honneur. Je ne voulais blesser personne.

— Bien sûr que si, rétorqua-t-elle.

— Je ne voulais pas humilier Selese, insista Reece. Mais j'aime Stara. N'est-il pas déconseillé d'ignorer ses sentiments ?

— Les sentiments passent comme les émotions, se moqua-t-elle. Seul le geste reste. Tu pourrais suivre tes passions si tu étais un homme du peuple, mais ce n'est pas le cas. Tu es fils de Roi. Tu n'as pas le privilège de tes sentiments. Tu dois faire ce qui est juste et ce que l'on attend de toi. Tu ne peux trahir celui ou celle à qui tu donnes ta parole et qui a foi en toi.

Elle soupira.

— Stara en souffrira, c'est vrai. Mais ce n'est qu'une personne. Le reste du royaume sera heureux. Tu regretteras peut-être ta décision toute ta vie. Tu te haïras. Tu me haïras. Mais c'est le prix à payer pour faire partie de la famille royale. L'honneur prend bien des formes. Celui que l'on chante au cours des batailles est le plus facile à trouver. L'honneur au jour le jour... Voilà qui est plus difficile. Tu dois faire preuve d'honneur en amour comme sur le champ de bataille. L'un n'est pas plus important que l'autre. Montre-moi un grand guerrier qui trahit son épouse et je te montrerai un moins que rien.

Les mots de sa mère étaient durs, plus que jamais auparavant. Reece réalisa que c'étaient les mots d'une femme mourante, pressée par le temps et qui n'avait plus rien à perdre. Elle parlait avec une voix que Reece reconnaissait à peine.

Au fond de lui, il savait qu'elle avait raison. Il baissa la tête, en souhaitant se trouver ailleurs que dans cette chambre suffocante. Si seulement ce dilemme lui avait été épargné ! Comment sa vie avait-elle pu devenir si compliquée en si peu de temps ?

— Tu n'es plus un garçon, dit-elle. Tu es un homme. C'est pour cela que d'autres hommes, et non des femmes, t'ont enseigné ce que signifie ce mot :

« honneur ». Cependant, il te manque la moitié de la définition : celle des femmes. Quand tu l'auras appris, tu entreras véritablement dans l'âge adulte.

Reece se sentit rougir. Il était soudain plus honteux que jamais auparavant.

— Vous avez raison, dit-il enfin d'une voix brisée. Mes actes ont déshonoré notre nom. J'ai donné ma parole et je dois l'honorer. Quoi qu'il en coûte. Quel qu'en soit le prix.

Reece baissa la tête comme ses mots résonnaient dans son esprit et le silence. Il voulut soudain mourir. Il souffrait d'avoir ainsi blessé sa mère sur son lit de mort. Si seulement il pouvait tout recommencer... Si seulement il n'était jamais allé aux Isles Boréales.

Sa mère serra sa main dans la sienne avec une force surprenante et Reece leva des yeux mouillés vers elle. Il fut étonné de la voir sourire. Le sourire de la mère affectueuse qu'il avait toujours connue.

— Je suis fière de toi, mon fils, dit-elle. Ton père le serait aussi. Tu m'as écoutée et tu feras ce qui est juste. Maintenant, épouse Selese. Donne-lui mon anneau d'honneur et chasse le souvenir de Stara de ta mémoire. Les Isles Boréales n'apportent que les problèmes. Il en est ainsi depuis toujours.

Reece sourit, balayé par une vague d'amour filiale. Il était en même temps dévasté de la perdre si tôt. Sa conseillère. Sa mère. La seule personne en qui il avait toute confiance.

Il la serra contre lui, en pleurant à chaudes larmes par-dessus son épaule. Elle croisa ses bras maigres et faibles dans son dos.

— C'est toi que j'aime le plus, Reece. Parmi tous mes enfants. Depuis toujours.

Reece pleura, submergé par l'émotion. Il sur alors ce qu'il devait faire. Il devait retrouver Selese. Il n'y avait plus un instant à perdre. Il allait lui dire combien il l'aimait. Elle et seulement elle. Il allait lui dire combien il désirait l'épouser.

CHAPITRE DIX-SEPT

Selese quitta la Maison des Malades en retirant sa robe, un grand sourire aux lèvres. Elle avait terminé son travail pour aujourd'hui. C'était un bel après-midi d'été. Les deux soleils brillaient et le vent soufflait dans ses cheveux. Elle prit une grande inspiration et se mit à courir à travers un champ de fleurs, plus allègre que jamais auparavant. Ses noces occupaient ses pensées.

Quand elle pensait à Reece, l'amour de sa vie, les papillons dansaient dans son estomac. Encore quelques jours... Elle ne pouvait penser à rien d'autre. Toute la matinée, elle avait soigné les malades sans cesser d'imaginer ses noces et les heures avaient défilé. Elle descendrait l'allée au bras de Reece, devant des milliers de spectateurs venus assister à l'heureuse cérémonie, ce double mariage qu'elle organisait avec Gwendolyn et Thorgrin. Elle pensait surtout au baiser de Reece, à ses bras autour de sa taille, aux vœux qu'ils prononceraient et qui les lieraient jusqu'à la fin de leurs jours. Quelle joie ressentirait-elle en sachant qu'elle était enfin sa femme ? Après toutes ces lunes, toute cette attente... Rien ne les séparerait plus.

C'était tout ce qu'elle avait toujours voulu. Reece avait volé son cœur à l'instant même où elle avait posé les yeux sur lui. Quand elle l'épouserait, ce serait le plus beau jour de sa existence et le commencement d'une nouvelle vie. D'une certaine façon, la vie n'avait commencé pour Selese qu'au moment de sa rencontre avec Reece.

Elle se mit à courir à travers le champ, pressée de retourner à la Cour pour terminer les préparatifs du mariage. Les derniers essayages, le choix des fleurs, des bouquets et autres affaires diverses qui l'attendaient... Elle ne voulait pas arriver trop tard pour avoir le temps de s'occuper de tout.

— Selese ! tonna une voix qu'elle ne connaissait pas.

Selese se retourna brusquement, surprise. Un homme inconnu chevauchait vers elle à travers le champ. Il portait une armure étrangère et elle mit du temps avant de reconnaître l'emblème des MacGils des Isles Boréales. Qu'avait-il de si urgent à lui dire et comment savait-il son nom ?

— Vous êtes bien Selese, n'est-ce pas ? demanda-t-il en mettant pied à terre devant elle, à bout de souffle.

Le cœur de Selese manqua un battement quand elle vit son visage grave. Elle savait que Reece était récemment allé aux Isles Boréales et elle attendait son retour avec impatience. Cet homme apportait-il de mauvaises nouvelles ? Reece était-il malade ou blessé ? Que lui était-il arrivé ?

— Tout va bien ? demanda-t-elle, alarmée.

— Mon nom est Falus. Je suis le fils aîné de Tirus, de la maison MacGils des Isles Boréales. J'ai bien peur d'apporter de mauvaises nouvelles.

Le cœur de Selese se mit à tambouriner contre sa poitrine. Ses mains tremblèrent d'effroi.

— De mauvaises nouvelles ? répéta-t-elle.

Elle resta muette, pétrifiée à l'idée que quelque chose de terrible soit arrivé à Reece.

Elle saisit l'homme par le poignet.

— Vous devez me le dire... Est-ce qu'il va bien ? supplia-t-elle.

Falus hocha la tête et elle poussa un soupir de soulagement.

— Reece va bien. Je n'apporte pas ce genre de nouvelles.

Elle lui jeta un regard d'incompréhension. Quelles nouvelles pouvait-il bien apporter ?

Falus tira de sa poche un rouleau de parchemin qu'il déposa dans sa main. Selese baissa les yeux vers la lettre, sans comprendre.

— Je suis navré d'avoir à vous donner une si douloureuse nouvelle, mais nous autres, les MacGils des Isles Boréales, nous sommes très attachés à l'honneur et nous pensions que vous deviez savoir. L'homme que vous aimez, Reece, se prépare à vous trahir. Il en aime une autre.

Selese sentit son corps se glacer en entendant ces mots. Elle leva vers son vis-à-vis un regard stupéfait, comme pour assimiler l'information qu'il venait de lui donner. Soudain, le temps s'arrêta. Le monde disparut autour d'elle et sous ses pieds. Elle se retrouva plongée dans un cauchemar.

Pas un seul mot ne quitta ses lèvres.

— Ma sœur, Stara, poursuivit l'homme. La cousine de Reece. Elle est amoureuse de lui et il est amoureux d'elle. Leur histoire a commencé quand ils étaient enfants. Bien avant votre rencontre. Au cours de sa dernière visite dans les Isles, Reece a retrouvé Stara pour lui jurer son amour et pour lui promettre de l'épouser. En secret.

Il soupira.

— Le rouleau de parchemin que vous tenez en main contient la preuve de leur amour. Des lettres qu'ils se sont envoyés et dans lesquelles ils confessent leur amour.

Le sang de Selese battait si fort dans ses oreilles qu'elle avait à peine la force de penser. D'une main tremblante, elle déroula le rouleau, dans l'espoir que tout ceci ne soit qu'une terrible erreur ou une farce cruelle.

Elle reconnut immédiatement l'écriture de Reece. Elle eut envie de vomir quand elle lut les mots avec lesquels il confessait à Stara son amour. Le parchemin semblait vieux, mais les traces du temps ne retinrent pas son attention. Elle resta concentrée sur les mots de Reece.

Elle eut l'impression que son monde venait de s'écrouler.

Comment était-ce possible ? Comment quelqu'un comme Reece, si fier et honorable, si noble, si dévoué, pouvait-il faire une telle chose ? La trahir de cette façon ? Comment avait-il pu lui mentir ? Comment pouvait-il en aimer une autre ?

Son esprit en ébullition essayait de comprendre. Rien de tout cela n'avait du sens. Une minute plus tôt, Selese était prête à l'épouser. Elle aimait cet homme avec toutes les fibres de son être. Il était toute sa vie. Elle avait été tellement certaine qu'il l'aimait aussi... S'était-elle trompée sur son compte ?

Elle n'aurait jamais imaginé que Reece puisse être malhonnête. Était-elle donc si stupide ?

— Je suis désolé de vous apporter cette nouvelle, dit Falus, mais nous pensions qu'il était important que vous le sachiez au plus vite. Reece vous a humilié aux yeux de deux royaumes.

Selese éclata en sanglots. C'était plus qu'elle ne pouvait supporter. Elle voulut répondre, crier à Falus de la laisser tranquille et tomber morte...

Sa voix resta bloquée au fond de sa gorge. À l'image d'un messager de la mort, l'homme avait déjà tourné les talons. Il mit le pied à l'étrier, enfourchant son étalon couleur d'ombre qu'il éperonna, avant de disparaître à l'horizon. Selese se tenait encore au milieu du champ de fleurs, mais elle ne voyait plus leurs couleurs. Soudain, il lui semblait qu'elle était debout au milieu d'un champ de ronces.

Elle baissa les yeux vers les rouleaux que ses larmes mouillèrent, ce qui fit couler l'encre. Elle les déchira, encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'en reste que des miettes.

— NON ! hurla-t-elle.

Elle sentit son monde partir avec chacune de ses larmes. Tout ce qu'elle avait imaginé, tout ce qu'elle avait cru savoir, tout était parti en fumée.

CHAPITRE DIX-HUIT

Debout devant la Passerelle Occidentale, Kendrick passait en revue ses hommes et supervisait les travailleurs qui oeuvraient à la reconstruire et à la consolider. Ses illustres amis étaient à ses côtés : Atme et Brandt. Ensemble, ils aidaient les hommes tantôt à pousser un bloc de pierre, tantôt à réparer la rambarde. Le pont avait été très endommagé après la destruction du Bouclier. Nombre de créatures venues des Terres Sauvages avaient profité de l'invasion de l'Empire pour traverser le Canyon.

Kendrick balaya un instant du regard les alentours : d'innombrables cadavres de ces créatures jonchaient la campagne. Ses hommes les ramassaient progressivement pour les jeter dans le Canyon. Depuis plusieurs mois, des rapports faisaient état d'attaques terrorisant les villages. Enfin, après tout ce temps, après ces chasses interminables à la recherche de ces bêtes, ces tristes nouvelles avaient cessé. Kendrick était bien décidé à sécuriser l'Anneau. Lentement, ils réparaient les dommages causés par Andronicus.

Kendrick se réjouissait de retrouver l'Argent et de participer à la reconstruction de l'Anneau. Il était né pour cette vie. Gwendolyn lui avait fait l'honneur de lui confier l'Argent, ainsi qu'à Erec, et comptait sur lui pour rendre le pays plus sûr. Erec était parti avec la moitié des hommes vers le sud-est, pour aider à la reconstruction des forteresses qui se dressaient à divers points stratégiques de la défense du pays. Kendrick avait emporté l'autre moitié pour fortifier le Canyon.

En se tournant vers le ravin, Kendrick aperçut brusquement des créatures qui rôdaient de l'autre côté du gouffre et regardaient les hommes travailler. Maintenant que le Bouclier les protégeait à nouveau, ces bêtes sauvages n'oseraient plus s'approcher. Elles restaient pourtant à l'affût, dans l'espoir d'une chance, d'une occasion de traverser à nouveau. Cependant, Kendrick s'assurerait pour que cette occasion ne se présente pas.

— Levez plus haut la pierre ! cria-t-il à un groupe de chevaliers qui hissait un bloc particulièrement imposant.

Kendrick balaya ensuite les environs du regard pour apprécier les progrès de ses hommes. De nombreux villages avaient encore besoin de son aide pour réparer les murs ou les ponts. Il faudrait disperser les chevaliers de l'Argent de façon intelligente, montrer que les forces de l'ordre étaient présentes pour prévenir tout désordre et pour rappeler au peuple le pouvoir de la Cour du Roi. Les gens avaient besoin de savoir qu'ils étaient protégés. Kendrick devait être prêt à affronter une nouvelle invasion.

— Mon seigneur, fit une voix.

Son nouvel écuyer courait vers lui, à bout de souffle. Il s'agenouilla devant son maître. Kendrick fut surpris de le revoir : il avait envoyé le garçon parcourir l'Anneau de long en large à la recherche de sa mère. C'était il y a des lunes... L'idée de retrouver la femme qui lui avait donné naissance rongea Kendrick de l'intérieur. Il avait besoin de savoir. Il ne supportait plus

de n'être qu'un bâtard. Connaître le nom de son père ne lui suffisait plus.

Quand il comprit que son écuyer ramenait des nouvelles, le cœur de Kendrick se mit à tambouriner dans sa poitrine.

Il avait toujours espéré découvrir que sa mère était en fait une princesse d'une terre lointaine. Cela aurait pu expliquer pourquoi elle n'était jamais revenue le voir. Ils avaient été séparés par un vaste océan. Il espérait surtout qu'elle était en vie. Il espérait avoir la possibilité de poser les yeux sur elle, ne serait-ce qu'une fois, ne serait-ce que pour lui demander pourquoi elle l'avait abandonné. Pourquoi elle n'était jamais venue le réclamer. Savait-elle seulement que son fils vivait encore ?

Le cœur de Kendrick battait à tout rompre alors qu'il attendait que son écuyer reprenne sa respiration. Il était certain que le jeune homme apportait des nouvelles. Cela se lisait sur son visage.

— Mon seigneur, dit l'écuyer, je crois l'avoir trouvée.

Le garçon plongea la main dans sa poche pour en extirper la moitié d'un médaillon en bronze qu'il posa dans la main de son maître. Le cœur de Kendrick se serra. Il leva lentement le bijou, tout en portant la main à son cou pour retirer celui que lui-même portait sur la poitrine : la moitié d'un médaillon en bronze. Son père le lui avait donné en lui confiant que l'autre moitié appartenait à sa mère.

Les deux morceaux correspondaient parfaitement. Il y avait au centre un trou autour duquel les deux moitiés s'alignaient, laissant assez d'espace pour un fil.

Le bijou était authentique. Les mains de Kendrick se mirent à trembler. Il avait rêvé de ce moment toute sa vie.

— Où as-tu trouvé cela ? demanda-t-il d'une voix ténue.

— Dans un petit village du nord de l'Anneau, mon seigneur. Dans une boutique. Je l'ai acheté et ils m'ont dit qu'une femme le leur avait vendu.

— Une femme ? demanda Kendrick. Vendu ?

S'agissait-il de sa mère ? Comment avait-elle pu vendre la seule chose qui les réunissait ? L'avait-elle vendu longtemps auparavant ?

L'écuyer hocha la tête.

— Il y a quelques lunes, dit-il. Ils m'ont dit où la trouver. Et son nom : Alisa.

Kendrick lui renvoya un regard stupéfait.

— Votre mère est en vie, mon seigneur.

Kendrick sentit son bras retomber comme une pierre le long de son corps et le médaillon brûler contre la paume de sa main. Son regard se perdit vers l'horizon.

Sa mère. En vie.

Au bout de tout ce temps, il ne voulait rien de plus qu'oublier toute cette affaire. Il regretta même d'avoir confié une telle mission à son écuyer.

Mais plus il y pensa, plus il comprit qu'il n'avait qu'une seule chose à faire. La curiosité le rongait de l'intérieur. Sa mère. En vie. À quoi

ressemblait-elle ? Avaient-ils les mêmes traits ? Serait-elle heureuse de le revoir ?

Kendrick tourna son regard vers l'horizon, résolu. Il n'avait pas le choix.

Il devait la rencontrer.

CHAPITRE DIX-NEUF

Enfin du bon côté des Highlands, dans le Royaume Occidental de l'Anneau, Luanda respirait à pleins poumons. Elle chevauchait en compagnie de Bronson le long de la route qui les mènerait à la Cour du Roi. Quel bonheur de retrouver sa patrie ! Une vague de soulagement l'envahit quand elle aperçut sa ville natale, le lieu qui l'avait vu grandir. Son peuple s'affairait, comme la foule se dirigeait vers la ville pour assister aux funérailles de la Reine mère. Enfin, Luanda était de retour.

À sa grande stupéfaction, la Cour du Roi brillait de mille feux, reconstruite, plus magnifique encore qu'auparavant. Luanda était partie depuis si longtemps... Bannie pendant des lunes, comme un vulgaire brigand. Elle pouvait à peine croire que sa propre sœur lui ait infligé un tel châtement.

Aujourd'hui, Gwendolyn la rappelait pour assister aux funérailles de leur mère et cela faisait bouillir de rage Luanda. Gwen avait dû changer d'avis : elle avait compris son erreur et laissait sa sœur rentrer à la maison.

Luanda prit une grande inspiration, assise derrière Bronson à la taille duquel elle s'accrochait, alors que le couple chevauchait en direction de la capitale. Malgré la tristesse de l'événement, elle se réjouissait de revenir enfin, libre, dans une cité civilisée. Peut-être même que Gwendolyn avait entendu parler de l'action d'éclat de Luanda et de la façon dont elle avait éradiqué la révolte en tuant les McClouds... Chez les MacGils qui vivaient à la frontière, Luanda était maintenant considérée comme une héroïne. Peut-être que Gwen avait enfin cédé au peuple réclamant son retour.

Depuis qu'elle avait écrasé la rébellion sans montrer la moindre pitié, les McClouds n'avaient plus réagi et les MacGils tenaient la ville plus fermement que jamais.

De plus en plus considéraient Luanda comme leur véritable chef. Bronson, lui, avait hésité. Il avait montré ses faiblesses. Celle qui avait fait preuve de la fermeté nécessaire, c'était Luanda. La dynamique s'était inversée. Aux yeux du peuple, ils gouvernaient tous les deux la ville et l'épouse prenait les décisions que l'époux exécutait. Bronson s'en accommodait : il n'était pas à l'aise avec la violence et il était clair que la situation le dépassait. Luanda, elle, n'hésitait pas.

Bronson ne l'avait jamais remerciée ou applaudie pour le rôle qu'elle avait joué cette nuit-là. Il ne l'avait pas réprimandée non plus. Peut-être était-il encore trop choqué pour en parler. Ou peut-être qu'il l'admirait pour ce qu'elle avait fait.

Luanda fit à nouveau défiler dans son esprit les événements de la nuit. Elle réalisait qu'elle devait également à Bronson une fière chandelle : après tout, sans son geste, elle serait morte. Elle se serra un peu plus contre lui quand ils traversèrent les portes de la ville. Plus elle vivait avec lui, plus elle comprenait que Bronson était son seul véritable amour. Le seul sur lequel elle pouvait compter, malgré sa faiblesse occasionnelle. Le seul qu'elle aimait et

respectait. Elle lui devait la vie. Elle ne prenait pas cela à la légère. Elle était maintenant bien décidée à rester pour toujours à ses côtés. Et s'il avait besoin de la brutalité de Luanda pour régner, elle s'assurerait d'en avoir à revendre.

Ils pénétrèrent dans la ville, aussitôt rejoints par une procession vêtue de noir. Ils mirent pied à terre. Luanda s'attendait à être reçue comme une héroïne. Quelques lunes auparavant, elle était revenue souillée par le déshonneur. Aujourd'hui, la Reine elle-même l'avait invitée suite à son action héroïque pour assister aux funérailles de la Reine mère. Elle reprendrait sa place au sein de la famille royale.

Luanda sourit. Elle commençait à réaliser que son exil touchait à sa fin. Tous ses frères et sœurs allaient applaudir son retour et lui présenter des excuses, avant de lui trouver une position prestigieuse à la cour, ainsi qu'à Bronson. Luanda était impatiente de connaître son nouveau rôle aux côtés de Gwen. Elle ne quitterait plus jamais la Cour du Roi. Et surtout, elle ne traverserait plus jamais les Highlands.

Luanda et Bronson se frayèrent un chemin à travers la foule, passant sous une arche avant de déboucher de l'autre côté de la ville, pour suivre la procession funéraire qui remontait la colline. Le glas sonnait à chaque de leur pas.

Bientôt, la foule autour d'eux fut si dense qu'ils furent obligés de s'arrêter. Luanda apercevait à peine par-dessus les têtes les tombes de ses ancêtres.

Bien décidée à rejoindre la tête du cortège, Luanda saisit la main de Bronson et se fraya un passage à travers la foule. À mesure que les yeux se tournèrent vers elle et la reconnurent, les badauds s'écartèrent devant elle. Même les gardes firent un pas de côté pour la laisser passer.

Luanda s'arrêta devant la clairière. Le vieux mausolée en marbre où reposaient ses ancêtres se dressait là, au sommet de la colline, son toit tapissé d'herbe. Son père dormait ici pour l'éternité, tout comme le père de son père, et tout ceux qui les avaient précédés. Le sarcophage en marbre de sa mère avait été posé devant. Heureusement, il était fermé.

Argon se tenait debout devant la foule. Derrière lui, les frères et sœurs de Luanda formaient un demi-cercle : Kendrick, Godfrey, Reece et, bien sûr, Gwendolyn. À la grande stupeur de sa sœur aînée, cette dernière portait un bébé dans ses bras. Luanda resta bouche bée. La dernière fois qu'elle l'avait vue, Gwen venait tout juste de tomber enceinte.

La vue du bébé enflamma soudain le cœur de Luanda. Sa propre famille l'avait tenue à l'écart de tout, même de la naissance de son neveu. Pire encore : Gwendolyn, sa jeune sœur, avait déjà un enfant, alors que le ventre de Luanda, l'aînée, demeurerait stérile. Quelle injustice ! Une nouvelle source d'amertume pour la sœur délaissée de tous... Luanda prit en silence la décision de redoubler d'efforts pour avoir un enfant de Bronson, ne serait-ce que pour narguer sa sœur.

Thorgrin se tenait à côté de Gwendolyn. Godfrey et Illepra étaient également ensemble, ainsi que Kendrick et Sandara. Krohn était allongé aux

pieds de Gwendolyn. Luanda n'avait jamais aimé cet animal. Celui-ci montra d'ailleurs les dents quand Luanda rejoignit la place qui lui revenait, au milieu de sa famille.

Bronson resta un instant les bras ballants, comme s'il hésitait à pénétrer dans le cercle familial, mais son épouse le tira brutalement par le bras et tous deux s'approchèrent du sarcophage, pour prendre leur place aux côtés des autres.

Un silence s'abattit sur la foule, dans l'attente de la réaction de Gwendolyn, qui voyait sa sœur pour la première fois depuis des lunes. Tous lui jetèrent des regards de surprise teintés de circonspection. Ce n'était pas l'accueil triomphal qu'elle avait imaginé mais, après tout, l'événement appelait à la solennité.

Luanda détailla Gwendolyn du regard et fut surprise de la retrouver si changée. Depuis sa grossesse, elle semblait beaucoup plus âgée et beaucoup plus sage. Des lignes marquaient son front et ses yeux. Les affaires de l'état laissaient peu à peu leur empreinte sur son visage. Luanda aurait préféré qu'elles marquent le sien.

Elle fouilla l'expression de sa sœur, à la recherche du remord ou d'un regard d'excuse. Il n'y en avait aucune trace. Gwen lui renvoya un regard dur et froid, celui qu'elle lui avait lancé au moment de la bannir. Toute la chaleur et la compassion que Luanda avait connues chez sa jeune sœur avaient disparu. Pourquoi ? Après tout, Gwen n'avait-elle pas rappelé Luanda ? Plus le temps passait, plus le comportement de la jeune Reine devenait incompréhensible.

Cependant, elles ne pouvaient pas discuter pour le moment. Argon fit quelques pas vers le sarcophage en levant les mains vers le ciel et tous baissèrent la tête, recueillis.

— Nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer la mort d'un membre bien-aimé de la maison MacGil, tonna le sorcier d'une voix qui portait loin. La matriarche de la famille. L'épouse de notre Roi bien-aimé. Une Reine appréciée depuis de nombreuses années. Une femme que nous aimions. Une femme qui aura enfin la chance de dormir aux côtés de son époux qui nous a été enlevé trop tôt.

Les mots de Argon trouvèrent un écho dans la mémoire de Luanda, qui se mit à penser à sa mère et à leur relation. Luanda avait toujours eu l'impression de la comprendre mais, depuis quelques mois, elle commençait à se demander si elle ne s'était pas trompée. Elle avait toujours cru qu'elle était la préférée de sa mère, la prune de ses yeux, la jeune fille qu'elle avait préparée à devenir Reine. Jamais elles ne s'étaient disputées.

Gwendolyn, en revanche, avait toujours eu une relation difficile avec leur mère, une relation faite de cris et de disputes. Quand Luanda avait épousé Bronson, sa mère avait approuvé leur union en espérant que Luanda deviendrait une femme de pouvoir... Du moins, c'était ce que Luanda s'était imaginé. Rien de tel n'avait été prévu pour Gwendolyn, condamnée à rester à

la Cour du Roi, où une femme ne pouvait espérer gagner le pouvoir.

Il devenait maintenant évident que Luanda s'était trompée sur toute la ligne. Alors qu'elle faisait à nouveau défiler dans sa mémoire le fil de ses souvenirs, elle commençait à comprendre tout le contraire. Sans doute, l'enfant chérie qui avait attiré le regard de son père et de sa mère avait toujours été Gwendolyn. Tous les cris et toutes les disputes prouvaient au contraire que sa mère l'avait aimée, tandis que Luanda ne lui avait inspiré que déception et indifférence. Peut-être même que sa mère avait marié sa fille aînée à un McCloud pour se débarrasser d'elle.

Luanda se posait des questions. Elle avait toujours cru que sa mère admirait son ambition. Aujourd'hui, le statut d'importance accordé à Gwendolyn la poussait à revoir son jugement : et si sa mère avait au contraire détesté son ambition ? Luanda commençait voir sa famille sous un jour nouveau. Elle n'avait jamais été à la tête de ses frères et sœurs. Elle n'avait jamais été la plus respectée. Au contraire, elle était la délaissée, celle qui indiffère. Cette illumination soudaine lui brisa le cœur. Comme elle avait été stupide... Comment avait-elle pu rester aveugle si longtemps ?

Luanda sentit les vieilles émotions remonter à la surface. De la colère. De l'indignation. Elle jeta un regard dur au sarcophage en pierre de sa mère. Tout comme ses frères et sœurs, elle ne versa aucune larme. Une étrange indifférence glacée l'habitait à présent.

Peut-être qu'elle était née dans la mauvaise famille... Elle aurait dû avoir des parents, des frères et des sœurs qui auraient su l'apprécier. Qu'avait-elle fait de mal ? L'ambition était-elle condamnable ? La famille royale des MacGils n'avait-elle pas toujours valorisé l'ambition ? Pourquoi la sienne n'était-elle pas appréciée à sa juste valeur ? Luanda avait essayé de prendre pour modèle tous les grands hommes autour d'elle, mais elle avait visiblement échoué.

Argon baissa lentement les bras, achevant ses litanies. Les frères et sœurs firent un pas en avant. Tous placèrent alors un petit caillou sur le sarcophage, comme le voulait la coutume.

Luanda s'approcha et déposa sur le coffre de pierre un magnifique galet blanc et lisse qu'elle avait trouvé sur les rives d'une rivière. Un caillou splendide, avec lequel elle avait traversé le royaume. Elle se réjouit d'avoir trouvé un tel bijou. Ce fut alors que Gwendolyn se porta à sa hauteur et déposa à son tour un galet énorme, jaune, brillant, étincelant sous les rayons des deux soleils. Le plus beau galet que Luanda ait jamais vu. Luanda sentit une bouffée de jalousie et d'agacement s'emparer d'elle. Même face à la mort, Gwendolyn se débrouillait pour lui passer devant. N'allait-elle donc rien laisser à sa sœur ? Ne la laisserait-elle pas exceller ? Pas même pour choisir un caillou ?

Plusieurs domestiques entreprirent de descendre le sarcophage dans la tombe. Bientôt, il disparut dans les ténèbres, emportant la mère de Luanda.

Celle-ci réalisa soudain qu'elle retenait sa respiration. Elle était vraiment

anxieuse... Elle se tourna vers Gwendolyn, en pensant que ses frères et sœurs la salueraient enfin, maintenant que la cérémonie était terminée.

À sa grande stupéfaction, Gwendolyn lui tourna le dos et s'éloigna.

— Gwendolyn ! s'écria Luanda d'une voix stridente.

La jeune mère fit volte-face, tout comme ses frères et sœurs. Tous fixèrent Luanda du regard.

— N'auras-tu aucun mot pour moi ? dit cette dernière, stupéfaite. Ne vas-tu pas saluer mon retour ?

— Saluer ton retour ? répéta Gwen d'une voix presque étonnée. Tu n'es pas chez toi, ici. Et tu n'es pas la bienvenue.

Luanda resta bouche bée.

— De quoi parles-tu ? Tu m'as invitée, supplia Luanda

Le monde s'écroulait autour d'elle. Gwen était-elle en train de lui jouer un tour cruel ?

Celle-ci secoua fermement la tête.

— Tu as été convoquée pour assister aux funérailles de notre mère, corrigea Gwen. C'est elle qui l'a voulu. Pas moi. Je ne t'ai pas pardonnée. Tu retourneras chez toi, de ton côté des Highlands.

Des pieds à la tête, Luanda sentit son corps s'échauffer de rage, comme si le monde tournait autour d'elle, comme si Gwen venait de lui plonger une dague dans le cœur. Était-ce vrai ?

— C'est *ici*, chez moi ! insista Luanda. Je ne retournerai jamais de l'autre côté des Highlands ! Jamais !

Ce fut au tour de Gwen de s'empourprer.

— Ce n'est pas à toi de prendre cette décision, rétorqua-t-elle. Nous l'avons décidé le jour où tu as décidé de nous trahir. Tu méritais la mort. J'ai été clément et je t'ai exilée.

Luanda eut envie de pleurer.

— Et combien de temps ? demanda-t-elle. Me laisseras-tu revenir ?

— Tu es en vie, dit Gwendolyn. C'est déjà ça.

Cette fois, Luanda eut plutôt envie de la tuer.

— Tu es devenue cruelle, dit-elle. Une sœur méchante qui a oublié ce qu'est la pitié.

Gwendolyn esquissa un sourire dédaigneux.

— La pitié, c'était à cela que tu pensais quand tu nous as vendus à Andronicus ?

Luanda fronça les sourcils.

— C'était avant, rétorqua-t-elle.

Gwendolyn secoua la tête.

— Tu n'as pas changé, Luanda. Et tu ne changeras jamais.

Sa sœur lui jeta un regard incrédule et mauvais. Elle voulut lui faire du mal avant de repartir. Quelque chose de terrible qui toucherait Gwen au cœur. En promenant son regard, elle finit par apercevoir l'enfant dans ses bras.

— Je maudis ton bébé ! s'écria-t-elle.

Des cris d'horreur se firent entendre à travers la foule.

— Je le maudis : il souffrira comme je souffre ! Tant que tu vivras, tu ne pourras profiter de sa présence. Il te sera retiré, vous serez séparés ! cria-t-elle encore en pointant un doigt tremblant sur Guwayne.

Gwendolyn s'empourpra. Luanda eut l'impression qu'elle allait lui sauter dessus.

— Hors de ma vue, dit-elle à ses hommes.

Les gardes se précipitèrent pour attraper Luanda par les bras, avant de l'entraîner.

— NON ! s'écria celle-ci en se débattant comme une furie au milieu des badauds. Tu ne peux pas me renvoyer là-bas ! Tout, mais pas ça !

Le cœur de Luanda sombra dans le désespoir, à mesure que les pas des gardes la guidaient à travers la cité. Ils allaient l'escorter jusqu'aux Highlands. Jusqu'en Enfer. Elle ne reviendrait plus jamais à la maison.

CHAPITRE VINGT

Le deuxième soleil se couchait à l'horizon, formant une aura rougeoyante dans le ciel, et Selese leva vers lui des yeux mouillés de larme. Dans sa main, elle serrait encore les bouts du parchemin qu'elle avait déchiré, celui qui prouvait que Reece en aimait une autre. Elle avait rassemblé les morceaux pour les garder, car c'était maintenant tout ce qui lui restait de lui. C'était son écriture. Malgré tout, malgré la douleur qu'il lui causait, elle l'aimait toujours – plus qu'elle n'aurait su le dire. Et elle avait besoin de s'accrocher à ces dernières traces, alors qu'elle s'approchait du Lac des Chagrins.

Selese plongea son regard dans l'astre rouge sang, sans détourner les yeux, jusqu'à ce que ses paupières se mettent à piquer. La douleur était sans importance. Elle ne reverrait plus jamais le soleil. C'était décidé.

La surface du Lac des Chagrins reflétait les rayons écarlates. L'eau semblait prendre feu ou prendre vie. Le paysage était silencieux, parfaitement immobile, agité seulement par un coup de vent solitaire, par le bruissement des arbres ou par un cri perçant qui semblait vouloir arrêter Selese.

La jeune femme versa de chaudes larmes en posant le pied dans l'eau, le poing refermé sur les fragments de la lettre. Elle songea aux instants qu'elle avait passés avec lui, à la joie qu'il lui avait procurée, au mariage dont elle avait rêvé, à la vie qu'ils auraient eu tous les deux. L'amour qu'elle ressentait pour lui était si fort qu'elle pouvait à peine en faire le tour, à peine le comprendre. Elle aurait traversé l'Anneau pour lui. Elle aurait fait n'importe quoi. Mais si lui ne l'aimait pas, elle n'avait plus aucune raison de vivre.

Leur amour avait donné un sens à son existence. Toutes ces lunes passées à attendre impatiemment ses nocces... Le plus beau moment de toute sa vie. Et voilà que Reece s'appêtait à l'humilier publiquement, en retirant sa demande en mariage. Il allait l'abandonner sur le chemin de l'autel devant tout le monde.

Selese pouvait à peine y croire. L'humiliation et le mépris, elle pouvait s'en accommoder... Mais d'imaginer que Reece n'éprouvait pas le moindre sentiment pour elle, elle en était terriblement blessée. Pire encore : il en aimait une autre.

Bientôt, Selese se retrouva dans le Lac jusqu'aux genoux, le poing toujours serré autour des morceaux de parchemin. L'eau était froide, impitoyable, malgré la douceur de l'été, et la jeune femme se mit à frissonner.

Le cri d'un oiseau retentit soudain et, en levant les yeux, Selese aperçut un faucon qui volait en cercles au-dessus d'elle. Elle reconnut vaguement l'oiseau de Thorgrin. Estopheles. Il poussa à nouveau un cri strident, comme pour la convaincre de ne pas aller plus loin.

Selese tâcha de l'ignorer. Elle regarda à nouveau le Lac devant elle et fit un pas en avant. L'eau grimpa jusqu'à ses cuisses.

Selese tendit vers le Lac ses poings serrés autour des bouts de parchemin, qu'elle déposa lentement sur la surface. Elle ouvrit les mains et les laissa aller.

Ils dérivèrent gentiment, au gré du faible courant, jusqu'à ce que le parchemin gorgé d'eau n'emporte les fragments de la lettre au fond du Lac. Selese ouvrit alors les paumes de ses mains et caressa l'eau froide.

Elle fit un pas.

Puis un autre.

L'eau lui arrivait au milieu de la poitrine à présent. Elle s'entendit pleurer, pleurer, pleurer, le corps secoué de sanglots. Elle n'aurait jamais imaginé terminer sa vie ainsi. Dans un tel lieu. En de telles circonstances. Seule. Sans Reece.

La vie lui avait fait bien des cadeaux, mais elle avait été aussi cruelle.

Un cri strident retentit à nouveau, haut dans le ciel. Selese se renversa sur la surface du Lac et se mit à flotter, le regard tourné vers les cieux, à la dérive, emportée lentement vers le milieu du Lac.

Un million de marbrures écarlates emplissaient le ciel. Les deux soleils se touchaient presque. Selese n'avait jamais vu un tel spectacle. Impossible de dire combien de temps elle flotta sur le dos, à la dérive, avant qu'une pesanteur glaciale ne s'empare de ses membres. Lentement, elle se sentit couler.

Elle ne chercha pas à se débattre. Elle laissa le Lac l'avaloir. Son visage fut la dernière partie de son corps à disparaître. Elle ferma les yeux, alors que son propre poids l'emportait vers les ténèbres glaciales, toujours plus loin, entre les profondeurs du Lac des Chagrins.

Elle eut une dernière pensée, avant que le monde ne s'ourle de noir :

Reece. Je t'aime.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Reece courait à perdre haleine à travers la forêt en direction du Lac des Chagrins, freiné dans sa course folle par les branches, le cœur battant à tout rompre. Sa mère lui avait fait comprendre son erreur et, après l'avoir quittée, Reece était parti à la recherche de Selese, bien décidé à lui dire qu'il l'aimait et qu'il avait hâte de l'épouser.

Sa passion pour Stara était née d'une folie passagère, certainement. Quels que soient ses sentiments, Reece devait chasser sa cousine de son esprit. Il devait épouser Selese, peu importait ce qu'il ressentait pour Stara. C'était la seule chose à faire. Ce que lui dictait son honneur. Et il aimait Selese. Vraiment. Il ne l'aimait peut-être pas avec la même fougue que Stara, mais il l'aimait et cet amour, même s'il n'était pas aussi intense, était peut-être plus fort et plus solide que la passion aveuglante qu'il avait éprouvée pour sa cousine.

Quand Reece était arrivé à la Maison des Malades, il n'avait rencontré que Illepra, qui lui avait donné la terrible nouvelle : un des fils de Tirus était venu, il avait apporté à Selese un parchemin qui l'avait bouleversée. Elle s'était renfermée sur elle-même et avait refusé d'en discuter avec Illepra. Tout ce que Illepra savait à présent, c'était qu'elle était partie vers le Lac des Chagrins, à sa grande stupéfaction.

Illepra lui avait donné un bout de parchemin déchiré et le sang de Reece n'avait fait qu'un tour. Il avait reconnu sa propre écriture. Avec horreur, il avait compris qu'il s'agissait d'une de ses vieilles lettres. Une promesse d'amour envoyée à Stara étant enfant.

Selese n'aurait pas été capable de reconnaître l'ancienneté du document. Elle aurait pensé que c'était une lettre récente.

L'horreur de la situation était alors apparue dans toute son horreur : Tirus avait mis au point une abominable machination, il avait envoyé un de ses fils convaincre Selese que Reece en aimait une autre. Pour les séparer. Pour s'assurer que Reece épouserait Stara. Sans nul doute dans le but de servir ses propres intérêts. Tirus était assoiffé de pouvoir et l'union de sa fille avec Reece lui aurait assuré d'en avoir.

Reece bouillait de rage. Selese croyait maintenant qu'il aimait Stara et qu'il allait annuler leur mariage. Elle avait dû se sentir blessée, humiliée d'apprendre une telle nouvelle de la bouche d'un inconnu.

Quand Illepra avait parlé du Lac des Chagrins, Reece avait immédiatement envisagé le pire. Il était parti en courant et ne s'était pas arrêté depuis.

S'il vous plait, mon Dieu, pensa-t-il tout en courant. Faites qu'elle vive. Donnez-moi une chance, une chance de lui dire que je l'aime, que je vais l'épouser, que le parchemin de Tirus n'était qu'une ruse, que tout cela n'est qu'un terrible malentendu.

Il courut jusqu'à ce que ses poumons lui donnent l'impression d'être prêts

à éclater. Le deuxième soleil commençait à disparaître sous l'horizon quand il fit irruption sur la rive du Lac des Chagrins. Reece avait prié pour la retrouver là, debout, saine et sauve.

Son cœur manqua un battement quand il trouva le rivage vide. Il baissa les yeux vers le sable où s'étaient échoué en pagaille les bouts du parchemin coupable. Selese était venue. Elle avait déchiré la lettre. Ce n'était pas bon signe.

Reece fouilla du regard les eaux du Lac, à la recherche d'un signe d'elle. Il n'y en avait aucun. Il balaya des yeux les rives, la forêt autour de lui. Elle ne se trouvait nulle part.

Alors que le crépuscule s'étendait sur le ciel et le Lac, Reece plissa les yeux pour mieux voir dans l'obscurité et finit par apercevoir une silhouette échouée sur le sable.

Il accourut, le cœur battant, en priant pour que ce soit Selese et pour qu'elle soit en vie.

— Selese ! s'écria-t-il.

Elle ne bougea pas.

Reece tendit la main vers elle et tomba à genoux, le souffle court. Il retourna son corps, en espérant la voir respirer.

S'il vous plait, mon Dieu, faites que ce soit Selese. Faites qu'elle aille bien. Je donnerais n'importe quoi. N'importe quoi.

Quand le visage de la jeune femme apparut, balayant tout soupçon, le monde s'écroula autour de Reece.

C'était Selese. Elle avait les yeux grands ouverts. La peau trop pâle, et froide, glacée sous les doigts de Reece.

Reece renversa la tête vers le ciel, pour hurler son désespoir.

— SELESE !

Il éclata en sanglots, la serra contre lui, la berça tendrement entre ses bras, dans l'espoir fou que la chaleur de son corps la réveille et ramène à la vie ses membres glacés. Il donnerait tout. Il avait été stupide. Tellement stupide. Et maintenant, cette jeune femme, qu'il avait tant aimée, en payait le prix.

— Selese, gémit-il encore et encore. Je te demande pardon.

Reece la serra contre lui, en songeant seulement à la cruauté du destin. Pourquoi ? Pourquoi les choses s'étaient-elles déroulées ainsi ? Pourquoi n'avait-il pas pu arriver quelques minutes plus tôt ? Pourquoi n'avait-il pas eu la possibilité de lui expliquer ?

C'était trop tard. Trop tard pour tout. Sans lâcher son cadavre, il s'effondra sur la plage, secoué de sanglots. Plus rien ne serait jamais comme avant.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Gwendolyn se trouvait en compagnie de Thor, devant les jardins de la Cour du Roi, entourée de domestiques qui s'affairaient aux derniers préparatifs du mariage. La place était illuminée de mille bougies qui jetaient une clarté aussi intense que le jour. Une armée de serviteurs allaient et venaient, déplaçant des bouquets de fleurs, taillant des bosquets de buis ou disposant des rangées d'arbres fleuris. D'autres alignaient des chaises, des décorations. Certains apportaient la touche finale aux autels de la cérémonie. Il y en avait deux, un pour Gwendolyn et Thorgrin, un autre pour Reece et Selese. Le royaume tout entier s'apprêtait à célébrer leurs deux unions. Ce serait le plus grand et le plus beau mariage que la Cour du Roi ait jamais connu. Gwendolyn allait s'assurer que tout se déroule comme prévu.

Elle savait de quoi le peuple avait besoin. Ce n'était pas tant son goût pour le faste, mais surtout son désir de plaire au peuple qui l'avait poussée à organiser une fête si grandiose. Parfois, les gens avaient besoin de protection. Aujourd'hui, ils avaient besoin de joie et de distraction. Les divertissements étaient aussi importants pour l'âme humaine que tout autre besoin. Le père de Gwen lui avait toujours dit de prendre en compte les besoins de son peuple. Les grands souverains gouvernent avec le cœur.

Gwen fit quelques pas dans la cour destinée à la cérémonie, qui était assez large pour accueillir une cité. Les artisans et les domestiques s'affairaient, préparant les décorations, selon les instructions de Gwen, pour rendre ce mariage aussi magnifique que possible. Si seulement sa mère avait pu être là ! Il était difficile de célébrer un mariage juste après un enterrement et une partie de Gwen se demandait si c'était trop tôt. Cependant, le peuple avait besoin de cette distraction et sa mère aurait voulu qu'elle aille jusqu'au bout.

L'amour que Gwen éprouvait pour Thor et pour leur nouveau-né la poussait également à ne pas annuler ses noces. Elle voulait leur offrir la plus belle fête possible. Thor le méritait. Leur amour le méritait. Ils avaient affronté bien trop d'épreuves pour abandonner maintenant.

En outre, Gwen voulait offrir ce faste à Reece et à Selese. Après tout, Reece était son frère, un membre de la famille royale et lui aussi méritait le plus beau mariage possible. Leurs parents l'auraient voulu et, comme ils n'étaient plus là pour s'en assurer, c'était maintenant la responsabilité de Gwendolyn. Elle avait le devoir de se comporter non seulement en Reine et en mariée, mais également en parent pour Reece. Cela lui était par ailleurs naturel, car elle se sentait très proche de lui et de Selese, qu'elle aimait déjà comme une sœur.

Des domestiques se portèrent à la hauteur de Gwen pour lui faire essayer une robe blanche spectaculaire. Des couturiers y travaillaient depuis des lunes. Il était enfin l'heure des derniers essayages. Gwen tâcha de rester immobile alors qu'ils faisaient les ajustements, drapant la soie autour de ses bras, de ses jambes et de ses poignets, armés d'aiguilles et de mètres à mesurer.

Gwendolyn balaya alors les environs du regard et sentit une grande satisfaction l'envahir... Mais au fond d'elle, les pensées ne cessaient de bouillir. Comme son père avant elle, elle ne pouvait s'arrêter de penser aux affaires de l'état. Elle était inquiète, comme toute bonne Reine devait l'être. Tout ici était parfait, resplendissant, plus beau que jamais auparavant. Et pourtant, Gwen ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose de grave était sur le point d'arriver.

— Madame ? demanda un domestique. Nous ne devrions pas attendre plus longtemps.

Gwen lui jeta un coup d'œil et comprit qu'il avait raison. Pour ce qui semblait être la millième fois, elle se demanda où Reece et Selese pouvaient bien se trouver. Selese aurait dû être là depuis des heures et Reece était revenu des Isles Boréales. Il avait même eu le temps de rendre visite à leur mère avant son décès. Où était-il ? Les deux amoureux avaient-ils tout simplement oublié ?

Elle en doutait.

Les heures passaient et la répétition devait se poursuivre. Gwen hocha donc la tête.

Une corne sonna. Gwen et Thor remontèrent l'interminable allée en se tenant la main, chacun portant une torche enflammée. Le cortège des serviteurs les suivit, comme tous se dirigeaient vers les autels. Les chaises alignées de part et d'autre étaient vides. Bientôt, les invités les occuperaient. Gwen sentit des papillons d'émotion agiter son ventre. Tout devenait si réel, tout à coup !

C'était la dernière répétition avant le grand jour et le cœur de Gwen battait plus vite en y songeant. Elle était si nerveuse... Elle priait pour que tout se passe comme prévu. Le royaume tout entier les regarderait. Elle savait qu'ils seraient à la recherche de présages, bons ou mauvais.

Quand ils atteignirent les autels, Thor et Gwen déposèrent leurs torches, avant de s'avancer sur l'estrade.

Mais où était donc Argon ? se demandait Gwen en regardant de tous côtés. Il aurait dû être déjà là, prêt à présider la cérémonie. Peut-être qu'il n'avait pas vu l'utilité de venir à une répétition... Mais serait-il là le jour du mariage ?

Gwen commençait à avoir un mauvais pressentiment. Elle baissa les yeux vers les torches de Reece et de Selese, qui n'avaient pas bougé, puis fouilla l'obscurité du regard.

Quelque chose clochait. Son frère n'aurait pas oublié. Il serait venu. Selese serait venue, comme elle était venue chaque jour pour superviser les préparatifs du mariage. Ils avaient voulu se marier aux côtés de Gwen et de Thor.

Où étaient-ils ?

Le regard tourné vers les ténèbres, Gwen se sentait envahie par un sentiment d'angoisse. *Pas aujourd'hui*, songea-t-elle. Plus que jamais, elle

aurait voulu que rien ne tourne mal ce jour-là.

En se retournant vers l'allée bordée de torches enflammées, Gwen aperçut alors une silhouette qui se précipitait vers elle. Son messenger royal. Elle ne l'avait jamais vu courir aussi vite. Deux domestiques l'accompagnaient. En croisant leurs regards, Gwen comprit qu'ils n'apportaient pas une bonne nouvelle.

Gwendolyn saisit la main de Thor et descendit de l'estrade. Tous les serveurs s'écartèrent sur son passage, surpris. Le messenger accourut et s'agenouilla devant sa maîtresse.

Il fit une brève révérence avant de lever vers Gwen des yeux injectés de sang.

— Madame, j'apporte une nouvelle, dit-il avant d'hésiter. Une nouvelle que nul homme ne devrait apporter.

Le cœur de Gwen se mit à tambouriner dans sa poitrine et dix mille pensées plus terribles les unes que les autres l'assaillirent.

— Parle, dit-elle sèchement.

— C'est...

Le message hésita à nouveau, puis il se reprit, ravalant un sanglot.

— Madame, c'est Selese. Elle a été retrouvée morte.

Gwen poussa un cri d'effroi, auquel Thor fit écho. Autour d'eux, les domestiques échangèrent des regards horrifiés. Gwen porta une main tremblante à sa poitrine, comme pour soulager la blessure que cette nouvelle venait d'ouvrir dans son cœur.

— Selese ? répéta-t-elle. Quoi ? Comment ? C'est impossible !

Gwen se tourna de tous côtés, vers les préparatifs du mariage. La moitié de cette cour était destinée à Selese. Cela n'avait aucun sens. Selese était en vie. Il n'y avait pas d'autre explication.

— A-t-elle été agressée ? demanda Thor, le visage déformé par la colère.

Il referma son poing sur la poignée de son épée. Cependant, le messenger se contenta de secouer tristement la tête.

— Non, Madame, je suis désolé... Elle a pris sa propre vie.

Gwen poussa à nouveau un cri d'effroi et saisit la main de Thor qui serra la sienne. Impossible !

— Je ne comprends pas, dit-elle. Pourquoi Selese... pourquoi se tuerait-elle ? Notre mariage... C'est demain. Elle avait tellement hâte. Rien ne lui aurait fait plus plaisir.

— Je ne sais pas, Madame, poursuivit le messenger. Tout ce que je sais, c'est que votre frère est à ses côtés. Sur la rive du Lac des Chagrins.

Son amie, morte, la nuit qui précédait son mariage ? La nuit qui précédait le plus beau jour de sa vie ? Comment était-ce possible ?

Gwen était abasourdie. Tous leurs projets s'écroulaient.

Elle se tourna vers Thor qui lui renvoya son regard grave et stupéfait. La nuit qui devait rester éternellement dans leur mémoire devenait soudain une nuit de désespoir.

— Conduisez-moi à lui, ordonna Gwen sans perdre un instant.
Elle était bien décidée à comprendre ce qui s'était passé.

*

Gwendolyn serrait la main de Thor tout en marchant. Cette nuit plus que jamais, elle avait désespéramment besoin de sa chaleur. Alors qu'ils traversaient la forêt en direction du Lac des Chagrins, elle ferma les yeux et espéra que tout cela n'était qu'un cauchemar, un abominable malentendu. Mais une partie d'elle ne pouvait s'empêcher de penser que tout cela était bien réel.

Les larmes coulaient en silence le long de ses joues et elle s'empressa de les chasser. Elle devait être forte : une Reine se doit de l'être dans les moments difficiles. À l'intérieur, toutefois, son cœur était encore en mille morceaux. Selese. Morte. Une de ses plus proches amies. Sa future belle-sœur. L'amour de la vie de Reece. Sa compagne de mariage. Morte de sa propre main.

Comment était-ce possible ?

Cela n'avait pas de sens. Selese avait eu tellement hâte de se marier. Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ? Elle qui rayonnait de bonheur et de joie, la première à aider ceux qui se trouvaient dans le besoin, à travailler bénévolement à la Maison des Malades...

Gwen soupira. Au moment même où elle avait cru laisser les heures les plus sombres de son histoire derrière elle, au moment même où elle avait cru échapper au chagrin, les ténèbres l'engloutissaient à nouveau. Ce devait être une malédiction jetée sur sa lignée. Une malédiction à laquelle ils n'échapperaient jamais.

Ils débouchèrent sur la rive et Gwen poussa un cri d'effroi en apercevant, devant le Lac des Chagrins, son frère recroquevillé sur le cadavre de Selese. Son cœur manqua un battement quand elle entendit son gémissement de bête blessée. Tout était donc bien réel.

Gwen s'approcha, suivie de Thor et de ses domestiques. Sous ses yeux, le visage pâle de Selese apparut, éclairé par la lune, auréolé par ses cheveux. Gwen serra plus fort la main de Thor.

Elle s'arrêta à quelques pas. Elle n'avait jamais vu son frère aussi dévasté : secoué de sanglots, il semblait avoir tout perdu.

Tout en pleurant, Gwendolyn s'agenouilla et posa une main rassurante sur l'épaule de son frère. Elle ne savait que dire. Elle voulait comprendre, bien sûr. Mais l'heure n'était pas encore venue de poser des questions.

Reece tourna vers elle ses yeux injectés de sang et mouillés de larmes.

— Mon frère, dit-elle.

Elle tendit les bras vers lui mais, au lieu de répondre à son étreinte, Reece se tourna à nouveau vers Selese. Il fit courir ses mains sur son visage, comme pour essayer de la ramener à la vie.

— Elle est morte de ma main, dit Reece avec la voix d'un homme brisé.

Gwen écarquilla les yeux.

— De ta main ? répéta-t-elle.

Il hocha la tête. Elle ne comprit pas.

— On m'a dit qu'elle s'était tuée, dit Gwen.

Reece secoua la tête.

— Elle a fait le geste, dit-elle, mais la faute me revient. J'aurais pu tout aussi bien tenir la dague qui lui aurait ôté la vie.

Gwen fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas. Comment cela pourrait-il être ta faute ?

Reece soupira.

— Selese a reçu une nouvelle trompeuse. On lui a fait croire que j'étais amoureux d'une autre femme et que le mariage était annulé.

Gwen poussa un petit cri de surprise et d'horreur.

— Et c'est vrai ? demanda-t-elle.

Reece haussa les épaules.

— Ce n'est qu'une partie de la vérité. Une vérité teintée de mensonge. C'est vrai. Je suis retombé amoureux de notre cousine, Stara. Mais j'avais changé d'avis. Je venais voir Selese pour lui dire que je n'aimais qu'elle. Que je voulais l'épouser. Tirus l'a trompée. Il a envoyé son fils la convaincre que je ne l'aimais pas. J'ai été trahi. Mais la faute est mienne.

Reece s'étrangla sur un sanglot.

— Si seulement je pouvais tout recommencer. Je donnerais n'importe quoi pour avoir cette chance. Mais c'est trop tard.

Reece se remit à pleurer et Thor posa une main bienveillante sur son épaule.

— Peu importe ce qui s'est passé, di-il. Tu ne l'as pas tuée. Tu l'as dit toi-même : elle a été trompée. Celui qui a fomenté cet odieux stratagème doit être conduit devant la justice.

Reece l'ignore, secoué par les sanglots.

Gwen sentit son cœur se briser. Elle pouvait à peine croire à cette tragédie. Il fallait qu'elle fasse quelque chose. N'importe quoi. Le corps de Selese était déjà froid et raide. Reece devait se trouver là depuis des heures. Gwen était obligée d'agir.

— Nous lui donnerons les funérailles qu'elle mérite, dit Gwendolyn. Elle recevra tous les honneurs du royaume.

Reece secoua la tête.

— Non. Le cimetière royal ne l'acceptera pas. Les suicidés n'y sont pas autorisés, tu l'oublies ?

Gwen n'avait pas oublié. C'était une des règles instituées par son père : une âme perdue responsable de sa propre mort ne pouvait être enterrée auprès de ses royaux ancêtres.

Il était temps pour Gwen de prendre une décision.

— Je suis Reine, dit-elle d'une voix ferme. Et c'est moi qui fais les lois.

Selese sera enterrée dans le cimetière royal, avec tous les honneurs.

Reece leva enfin les yeux vers elle et, pour la première fois depuis cette sinistre découverte, Gwen lui trouva l'air apaisé.

— Madame, vous créeriez un précédent, dit Aberthol en faisant un pas en avant.

— Je suis Reine et elle sera enterrée selon mon souhait, répéta Gwen en jetant un regard noir au vieillard pour le faire taire.

Elle posa la main sur l'épaule de son frère qui leva vers elle un regard plus doux.

— Elle sera enterrée, mon frère, comme elle le mérite. Notre mariage sera annulé et, demain, à la place, nous organiserons ses funérailles. L'amèneras-tu au cimetière pour que son corps y soit préparé ?

Il fallait que Gwen trouve le moyen de faire participer Reece, pour qu'il puisse faire son deuil.

Reece la regarda longuement, comme s'il hésitait, puis il hocha la tête, visiblement satisfait.

— Si elle est enterrée avec les honneurs, alors, oui, je l'amènerai.

Les domestiques de Gwen s'approchèrent pour ramasser le cadavre de la jeune femme, mais Reece les repoussa. Fou de chagrin, il ne laisserait personne toucher sa fiancée.

Il la prit dans ses bras et s'engagea sur le sentier forestier, immédiatement suivi par les domestiques armés de torches.

Gwendolyn et Thor s'attardèrent. Ils échangèrent des regards voilés par le chagrin et le choc, leurs visages pâles éclairés par les rayons de lune.

— Notre mariage doit être repoussé, dit Gwen d'une voix qui trahissait sa déception. Un profond chagrin va s'emparer de tout le royaume. J'ai bien peur que notre union ne soit célébrée que dans plusieurs lunes.

Thor hocha la tête en signe d'assentiment.

— Au lieu des cloches du mariage, nous entendrons sonner le glas, dit-il. Ainsi va la vie.

Thor l'étreignit et elle le serra dans ses bras, le plus fort possible.

Par-dessus l'épaule de son fiancé, Gwen versa de chaudes larmes, submergée par l'émotion. Elle ne put s'empêcher de penser que ce triste événement annonçait une ère de ténèbres : la Cour du Roi ne serait plus jamais la même.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Romulus descendait la large route de campagne. Le gravier crissait sous ses bottes. Une division de mille hommes marchait au pas cadencé derrière lui. Romulus les menait avec assurance, en faisant de grands pas téméraires. Sa chemise ouverte laissait apparaître l'énorme amulette verte qui brillait sur sa poitrine.

Depuis la cérémonie qui avait eu lieu dans la caverne, Romulus se sentait un homme nouveau. Quand il était sorti des eaux stagnantes du bassin de feu, le sorcier lui avait remis cette amulette, ainsi qu'une prophétie annonçant que Romulus règnerait sur les dragons. Tout au long du cycle de la lune, le sorcier l'avait affirmé, rien sur cette terre ne pourrait arrêter Romulus. Pas même les dragons eux-mêmes. Pas même l'Anneau. Tout ce qu'il pourrait imaginer deviendrait sien.

Romulus savait que c'était vrai. Depuis qu'il était sorti de la grotte, il avait essayé son pouvoir en assassinant ses ennemis et en instillant la peur dans le cœur de ses hommes. Une par une, il avait pris le commandement des anciennes légions de Andronicus. Il avait aboli le Conseil de l'Empire et régnait maintenant seul d'une main de fer, en ne laissant qu'une traînée de sang sur son passage. Tout lui avait réussi. Rien n'avait pu l'arrêter. L'Empire tout entier tremblait à sa vue. La cérémonie avait fonctionné.

Aujourd'hui, le pouvoir qu'il avait reçu passerait l'épreuve ultime. Le peuple de Romulus avait entendu les rumeurs, la prophétie du sorcier : tous le considéraient déjà comme le maître des dragons.

Cependant, Romulus n'avait pas encore fait ses preuves et le peuple en avait bien conscience. Cette épreuve serait la plus importante de toutes : pour devenir un souverain de légende et pour s'assurer qu'aucun homme ne pourrait jamais le renverser, Romulus aurait besoin de faire la démonstration de son pouvoir. Il fallait qu'il arrête les dragons.

Romulus parcourait avec ses hommes les prairies qui s'étendaient au sud de l'Empire. Ils se dirigeaient vers la ville de Ganos, une cité impériale autrefois renommée, à présent réduite à l'état de ruines, dévastée par les dragons. Depuis plusieurs lunes, des rapports accablants suivaient le chemin de destruction laissé par les dragons. Romulus était entré sur leur territoire à la recherche de l'Épée de Destinée et, maintenant, ils étaient avides de vengeance. Ils mettaient l'Empire à feu et à sang, attaquant une ville après l'autre. Personne n'avait réussi à les arrêter. Romulus avait envoyé de nombreuses divisions, mais toutes avaient été décimées. L'Empire perdait du terrain et le peuple perdait foi en Romulus. S'il ne faisait pas quelque chose très vite, ce serait la révolte.

Il était temps pour Romulus de faire la démonstration de son fabuleux pouvoir. De montrer à son peuple qu'il était bien le maître des dragons. S'il pouvait les arrêter et les contrôler, cela voudrait dire que l'autre prophétie se réaliserait également : il briserait le Bouclier et envahirait l'Anneau. Romulus

sourit en y pensant. Il finirait par régner sur les quatre coins du monde. Il serait le plus grand souverain de toute l'histoire.

Le cœur de Romulus battait à tout rompre. Il s'apprêtait à risquer sa vie. S'il mourait, il disparaîtrait en pleine gloire. S'il survivait, sa vie ne serait plus jamais la même.

— Mon seigneur, vous êtes sûrs de vouloir essayer ?

Romulus se tourna vers ses généraux, qui semblaient paniqués à l'idée d'approcher de Ganos. Ces hommes qui ne connaissaient pas la peur tremblaient aujourd'hui comme des feuilles. Romulus savait pourquoi : dès qu'ils franchiraient cette colline, ils se feraient repérer par les dragons et n'aurait d'autre choix que de combattre. Et s'ils étaient aussi chanceux que leur prédécesseur, ils mourraient sous le feu des dragons.

— Mon commandant, s'il vous plaît, il faut faire demi-tour, intervint un autre général. Tous nos hommes vont mourir sous le feu des dragons. Et si la prophétie est fausse ? Après tout, vous n'êtes qu'un homme.

Romulus les ignora. Au contraire, il accéléra l'allure et vint se dresser au sommet de la colline tout en souriant. Il allait remporter cette bataille. Il en était certain. Et s'il la perdait finalement, cela n'avait pas d'importance. Il assisterait avec délectation à la mort de ses hommes. En fait, il s'en réjouirait même. Romulus ne craignait pas la mort. La faucheuse viendrait un jour ou l'autre, de toute façon. Et, s'il n'était pas destiné à régner sur le monde, autant mourir tout de suite.

Romulus parvint au sommet de la colline et s'arrêta net, le souffle coupé. Le paysage s'ouvrait devant lui, peuplé de dragon battant l'air de leurs ailes immenses et emplissant le ciel de leurs cris tridents. Les sauriens se croisaient au-dessus de la ville dévastée. Certain crachaient du feu pour anéantir les derniers bâtiments. D'autres plongeaient et ramassaient entre leurs serres des moellons, comme un enfant ramasse une balle, avant de les jeter du haut du ciel. La destruction de la ville leur procurait visiblement beaucoup de joie.

Les hommes de Romulus se portèrent à sa hauteur et s'arrêtèrent, en poussant des cris de surprise et d'effroi. Romulus devina leur peur. L'air sentait le soufre et la chaleur lui caressait le visage. De tous côtés, des dragons hurlaient.

Romulus, lui, n'avait pas peur. Son amulette palpitait et luisait sur sa poitrine. Une force peu commune était en train de l'envahir. Un pouvoir primal. Un pouvoir venu de très loin. Romulus n'avait pas peur d'affronter les dragons. Au contraire, il ressentait soudain le besoin de les affronter.

Comme s'ils avaient senti sa présence, la horde de sauriens se tourna brusquement vers lui. Ils interrompirent leurs activités et, renversant leurs gueules vers le ciel, poussèrent des rugissements de colère. Vifs comme l'éclair, tous se mirent à voler vers lui.

Romulus ne broncha pas, alors que nombre de ses hommes tournaient les talons et partaient en courant. Romulus attendit, attendit, attendit, jusqu'à ce que les silhouettes des dragons obscurcissent le ciel. Les sauriens ouvrirent la

gueule, prêts à cracher le feu...

Romulus sentit une vague de chaleur le balayer. C'était maintenant ou jamais.

Il n'avait toujours pas peur. Il leva calmement la paume de sa main, pour défier le souffle enflammé des dragons. Sous ses yeux, les dragons s'arrêtèrent soudain à quelques pas de lui. Romulus fit mine de les repousser d'un geste de la main et la pluie de feu s'inversa brusquement, retournant à toute allure sur la horde de dragons.

Ceux-ci poussèrent des cris stridents, avant de s'enfuir à tire-d'aile.

Ils se rassemblèrent un peu plus loin, bien décidés à revenir à la charge, toutes griffes et toutes dents dehors. Cette fois, Romulus tendit les deux mains.

Une balle de lumière bleue jaillit de ses paumes, engloutissant les dragons. Sur la poitrine de Romulus, l'amulette palpita furieusement, envoyant dans tout son corps une énergie formidable. Au bout de quelques minutes, il sentit qu'il contrôlait les dragons. Il leva le bras un peu plus haut et les dragons s'arrêtèrent net, suspendus dans le vide, à la merci de Romulus qui les déplaça lentement d'un geste vers le ciel.

Les sauriens baissèrent vers lui des regards stupéfaits, sans cesser de battre leurs ailes immenses, incapables d'aller plus loin ou de noyer leur ennemi sous le feu.

Bientôt, Romulus devina dans leurs grands yeux une autre expression : celle d'une bête sauvage qui a trouvé son maître.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Depuis des heures, Reece était agenouillé dans les ténèbres, au sommet des falaises, le cadavre de Selese entre ses bras. Le froid porté le vent l'avait engourdi et rendu insensible au monde extérieur. Des milliers d'hommes et de femmes faisaient danser des torches dans la nuit, à mesure que la procession funéraire s'approchait de la tombe ouverte, patiemment, silencieusement, dans l'attente que Reece accepte de lâcher le corps de Selese.

Cependant, Reece s'en sentait incapable. Il l'avait tenue contre lui pendant des heures. Il avait tant pleuré qu'il avait épuisé toutes ses larmes. Il était vidé de toute émotion.

Tout était de sa faute. Comme il avait été stupide et irresponsable en cédant à ses passions dans les Isles Boréales, en regardant Stara ainsi. Comme il avait été stupide.

À cause de ses sentiments ridicules, de ce désir qu'il éprouvait pour Stara, cette belle jeune femme qui lui était si dévouée avait perdu la vie.

Tout ce que Reece avait voulu, c'était une chance de réparer son erreur. Si le fils de Tirus ne l'avait pas devancé, il l'aurait eu. Après tout, personne n'avait entendu parler de sa rencontre avec Stara et de l'affection qu'il lui portait. Selese n'aurait pas su. Elle serait toujours en vie, si le fils de Tirus n'était pas venu déverser des mensonges dans son oreille. Reece l'aurait épousée, au lieu de l'enterrer.

Reece se haïssait, mais il haïssait plus encore Tirus et ses fils.

Agenouillé au pied de Selese, il entendait l'âme de sa fiancée crier vengeance. Reece s'assurerait de lui apporter le repos.

— Reece, intervint une voix douce.

Il sentit une main douce se poser sur son épaule. Gwen s'agenouilla près de lui.

— Il est temps de lui dire adieu. Je sais que tu n'en a pas envie, mais la serrer ainsi ne la ramènera pas. Elle est partie et le destin la réclame.

À l'idée de la laisser partir, Reece était submergé par l'angoisse. Il voulait juste qu'elle se réveille. Il voulait que le cauchemar se termine. Il voulait avoir une chance de tout réparer. Était-ce donc impossible ? Pourquoi la seule erreur de sa vie devait-elle lui être si fatale ?

Reece savait pourtant que Gwendolyn avait raison. Il ne la ramènerait pas. C'était trop tard.

Il se pencha et, très doucement, déposa le corps de Selese dans la tombe ouverte.

Alors que sa belle glissait entre la terre fraîchement retournée, il versa de chaudes larmes. Elle atterrit sur la tête, ses yeux grands ouverts tournés vers le ciel. L'un de ses bras rebondit sur la terre en pointant un doigt accusateur dans la direction de Reece qui sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il pleura de plus belle.

Autour de lui, tous entreprirent de refermer la tombe, en jetant des

pelletées de terre sur le corps de la jeune femme.

— NON ! hurla Reece.

Plusieurs hommes forts furent obligés de le retenir et, bientôt, le corps de Selese disparut sous la terre. Ce devait être un cauchemar. Reece était vaguement conscient que les gens qu'il aimait étaient là pour le soutenir, mais tout ce qui se trouvait autour de lui disparaissait derrière ses larmes.

Ils essayaient de le consoler, mais rien ne pourrait jamais lui apporter du réconfort.

L'amour de sa vie. Le *véritable* amour de sa vie. Elle était morte et enterrée. Il ne la ramènerait pas. Mais il pourrait peut-être la venger.

Reece sentit son cœur se fermer et sa décision fut prise. Il tourna les yeux vers les ténèbres et les vents hurlants. Il en fit le serment : il aurait sa vengeance. Quoi qu'il en coûte.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Debout sur une colline, Steffen balayait du regard la campagne environnante. Encore éprouvé par sa rencontre douloureuse avec sa famille, il chassa une larme qui coulait le long de sa joue. Après avoir donné l'ordre à la caravane royale de l'attendre en contrebas, il était monté à pied jusqu'ici, seul, comme il avait eu l'habitude de le faire étant enfant. La colline tapissée de gravillons et de cailloux montait en pente raide vers le ciel. Elle était coiffée d'un petit plateau et d'un point d'eau d'environ six mètres de diamètre, qui offrait une vue imprenable sur les alentours. C'était un endroit paisible. L'endroit parfait pour se retrouver seul avec le vent, la terre et l'eau.

Un coup de vent ébouriffa les cheveux de Steffen qui contemplait le reflet des deux soleils dans l'eau. Revenir ici faisait remonter tous ses souvenirs d'enfance. Trop souvent, il était monté ici pour échapper à ses parents et pour regarder son reflet en espérant apercevoir un autre visage. Un visage qui ne porterait pas les traces de son handicap. Le visage d'un homme au corps parfait, identique à tout autre. Celui d'un homme grand et fort, un homme dont son père aurait pu être fier.

Au bout de quelques années, Steffen avait cessé de regarder son reflet, préférant détourner le regard, déçu d'être si laid. Il avait fini par penser que, peut-être, les autres avaient raison de le traiter si mal.

Cette fois, Steffen se força à regarder son reflet dans l'eau. Sa figure déformée, sa stature courtaude... Il se détailla du regard. Il n'était pas aussi beau que les autres, mais il y avait quelque chose dans son reflet. Ses yeux clairs n'étaient pas si repoussants, ni ses cheveux auburn qui tombaient sur ses épaules, épais et ondulés. S'il n'y avait eu la difformité de son corps, il aurait même pu être beau.

Sa tête était trop grosse pour son corps, mais il avait une mâchoire volontaire. La mâchoire d'un homme fier et résolu. Celle d'un homme qui ne laisse personne le rabaisser plus bas que terre. Celle d'un homme qui ne traiterait pas son prochain comme on l'avait traité. Steffen en ressentit une bouffée de fierté. Il avait bon cœur. Il était plus généreux que tous les gens cruels de son village. À se demander qui d'entre eux étaient les plus difformes ? Pourquoi Steffen laissait-il ces gens toucher son cœur ?

Sa famille ne serait jamais fière de lui, mais ce n'était pas grave. Il était fier de lui-même et c'était tout ce qui comptait.

— Steffen ? fit une voix.

Steffen fit volte-face, surpris qu'on vienne le rejoindre dans cet endroit. Sa stupéfaction fut plus forte encore quand il vit une belle femme debout devant lui. Elle devait avoir vingt ans et portait une simple robe de villageoise.

Elle lui adressa un regard aussi doux que sa voix. Bien peu de gens s'étaient adressés à Steffen avec autant de compassion et de gentillesse. Il ouvrit de grands yeux en se demandant qui elle était.

— Tu te souviens de moi ? demanda-t-elle.

Steffen la détailla du regard. Elle avait un beau visage, des yeux en amande, la mâchoire et les pommettes bien dessinées, des lèvres pulpeuses, de grands yeux bruns et des cheveux de même couleur. Grande et mince, elle se portait avec élégance. Steffen finit par remarquer qu'il lui manquait deux doigts à la main droite.

Tous ses souvenirs lui revinrent d'un coup et ses yeux brillèrent de joie quand il la reconnut.

— Arliss ? demanda-t-il.

Arliss hocha la tête en esquissant un tendre sourire.

— Puis-je m'asseoir à côté de toi ? demanda-t-elle.

Steffen la dévisagea avec émerveillement. Il trouvait à peine les mots pour lui répondre. Cela faisait si longtemps qu'il ne l'avait pas revue... Comment elle était devenue belle ! Et elle était montée jusqu'ici pour s'asseoir avec lui. Il la contempla avec de grands yeux étonnés.

— Quand t'ai-je vue pour la dernière fois ? demanda-t-il.

Elle lui adressa un sourire timide.

— Quand nous avions six ans, dit-elle.

Il lui jeta un regard stupéfait.

— Tu as grandi, dit-elle.

Elle éclata de rire.

— Toi aussi.

Il rougit, sans savoir quoi lui dire.

Steffen ne l'avait jamais oubliée. En grandissant, Arliss avait été la seule au village à lui avoir montré de la bonté. Peut-être était-ce parce qu'il lui manquait deux doigts : imparfaite, comme lui, elle avait compris son tourment. Les autres avaient été cruels envers elle, mais Steffen l'avait toujours trouvée belle. La plus belle fille du village. Il avait toujours éprouvé une grande reconnaissance devant sa bonté. Elle était la seule chose, la seule personne qui lui avait permis de tenir pendant les moments difficiles. Il ne l'avait jamais oubliée et s'était toujours demandé s'il la reverrait un jour.

— Puis-je m'asseoir à côté de toi ? répéta-t-elle.

Steffen reprit ses esprits. Il se décala immédiatement, laissant assez de place pour qu'elle s'asseye à son tour.

— Que fais-tu là-haut ? demanda-t-il.

— La rumeur s'est répandue au village. On racontait que tu étais venu au village et j'ai pensé que tu viendrais là, répondit-elle.

Steffen soupira et secoua la tête.

— Certaines choses ne changeront jamais, dit-il.

— Tu as vu ta famille, je suppose, dit-elle.

Il hocha la tête et baissa les yeux.

— J'aurais dû savoir..., dit-il.

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix compréhensive.

Bien sûr, elle devinait toujours ses moindres tourments. Elle l'avait toujours fait.

— Je ne vis plus ici, dit-il, mais à la Cour du Roi. Je sers la Reine.

— Je sais, dit-elle en souriant. Les nouvelles vont vite par ici.

Steffen sourit à son tour.

— J'oubliais... Ici, les maisons n'ont pas de murs.

Elle éclata d'un rire insouciant qui balaya les dernières traces du chagrin de Steffen.

— Te voir venir avec cette caravane royale, c'est sans doute la chose la plus incroyable et la plus humiliante qui soit jamais arrivée dans ce village minable. Ils se sont tous couverts de honte. Du moins, je l'espère.

Steffen fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais eu l'intention de couvrir de honte qui que ce soit, dit-il humblement. Je suis venu parce que la Reine m'a envoyé. Sinon, je ne l'aurais jamais fait.

Arliss posa une main rassurante sur son poignet.

— Je sais, dit-elle. Je sais qui tu es. Nous avons grandi ensemble. Je ne t'ai jamais oublié.

Steffen se tourna vers elle et réalisa soudain qu'elle le fixait d'un regard plein d'amour et de compassion. Était-ce possible ? Jamais, au cours de sa vie, il n'avait senti le regard amoureux d'une femme se poser sur lui. Il ne pouvait que deviner la sensation qu'un tel regard procurait. Mais, à moins qu'il ne se trompe, c'était bien ce qui était en train de lui arriver, à l'instant même.

— Je ne t'ai jamais oubliée non plus, Arliss, dit-il. Je pensais que tu avais grandi et que tu étais partie. Que tu avais épousé un petit seigneur local.

Arliss éclata de rire.

— Moi ? Épouser un seigneur ? Es-tu fou ?

— Et pourquoi pas ? Tu étais la plus belle fille du village.

Arliss s'empourpra.

— À tes yeux, peut-être. Pas pour les garçons du village. Pour eux..., dit-elle en levant sa main estropiée. Pour eux, je suis un monstre.

Ce fut au tour de Steffen d'éclater de rire.

— Et moi donc ! rétorqua-t-il.

Tous deux se mirent à pouffer. C'était si agréable que Steffen sentit les mauvais souvenirs de sa journée disparaître lentement. Rester assis à côté de Arliss suffisait à panser les plaies de son âme. Elle éprouvait de l'affection pour lui. Elle partageait ses souvenirs et ses émotions avec lui. Elle haïssait cet endroit autant que lui... Bref, elle le comprenait.

— Alors, demanda Steffen. Tu t'es mariée ?

Arliss secoua la tête, les yeux baissés.

— C'est un petit village. Il n'y a pas beaucoup d'hommes à marier. De toute façon, il n'y a aucun qui me regarde avec autre chose que du mépris.

Le cœur de Steffen battit plus vite dans sa poitrine en comprenant qu'elle n'était toujours pas mariée.

— Aimerais-tu quitter cet endroit ? demanda-t-il.

Il n'avait jamais été aussi audacieux, mais les mots avaient glissé de ses

lèvres avant même qu'il n'ait eu le temps de les rattraper. Arliss se sentait prisonnière ici et Steffen comptait bien la sauver de ces gens aux idées étroites. S'il avait pris le temps de réfléchir, cependant, il n'aurait jamais eu l'audace de lui poser une telle question.

Arliss lui adressa un regard stupéfait et émerveillé.

— Et comment puis-je faire cela ? demanda-t-elle.

— Tu peux venir avec moi, dit-il encore sans réfléchir et sans penser au fait qu'il allait changer sa vie et la sienne pour toujours. Viens avec moi à la Cour du Roi. Tu vivras au Château du Roi. Il y a beaucoup de chambres.

— Je suis sûre que la Reine en serait ravie, dit Arliss d'un ton sarcastique. Steffen secoua la tête.

— Tu ne comprends pas. Je suis un de ses conseillers. Si je lui demande quelque chose – et je ne lui demande jamais rien –, elle me l'accordera. De plus, elle sait voir les âmes. Elle reconnaîtra ta nature généreuse. Elle t'aimera. J'en suis certain. Je suis même sûr qu'elle sera heureuse de te rencontrer.

Les yeux de Arliss se mouillèrent de larmes et elle éclata de rire. Elle plongea son regard sincère dans celui de Steffen

— Personne ne m'a jamais parlé comme tu le fais, dit-elle. Je ne sais pas si je dois te croire. J'ai tellement l'habitude qu'on se moque de moi.

— Moi aussi, dit-il.

Steffen réalisa alors qu'il devait la convaincre de sa bonne foi.

Il se leva et tendit la main vers elle. Lentement, après quelques secondes d'hésitation, Arliss l'accepta.

— Ces jours sont derrière toi, dit-il. Plus personne ne se moquera de toi, pas en ma présence.

Arliss se leva à son tour, sans lâcher la main de Steffen, et le fixa du regard. Steffen crut se perdre au fond de ses yeux, se perdre dans un autre monde, dans quelque chose de grand, de fort. Quelque chose qu'il n'avait encore jamais éprouvé auparavant.

Arliss ne détourna jamais le regard et Steffen, submergé par l'émotion, se pencha soudain pour l'embrasser.

Arliss ne le repoussa pas. Au contraire, elle attendit son geste et, à la dernière seconde, elle se pencha à son tour pour déposer ses lèvres tremblantes sur les siennes.

Ils s'embrassèrent. C'était la première fois que Steffen embrassait une femme et il lui semblait que l'instant resta suspendu dans l'éternité. Quand ce fut terminé, il se sentit un homme nouveau. Il comprenait enfin ce qu'était l'amour.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il d'une voix qui trahissait son incertitude. Je ne voulais pas me montrer si audacieux.

Arliss baissa des yeux timides vers ses chaussures, tout en serrant la main de Steffen entre les siennes. Quand elle releva la tête, elle souriait.

— Rien, dit-elle, n'aurait pu faire de moi une femme plus heureuse.

CHAPITRE VINGT-SIX

Alistair marchait aux côtés de Erec, comme tous deux guidaient leurs montures par les rênes. Une douzaine de chevaliers de l'Argent les suivaient. Alistair se réjouissait d'avoir enfin mis pied à terre et de marcher tranquillement avec Erec pour se dégourdir les jambes. Ce voyage, qui devait les conduire aux Isles Méridionales, était éprouvant et Alistair ne pouvait jamais se retrouver seul avec son fiancé. En marchant seule ainsi à son côté, elle se sentait déjà plus proche de lui. Ils avaient chevauché longtemps mais, en atteignant un sentier de montagne trop abrupt, ils s'étaient résolus à mettre pied à terre.

Alistair en était soulagée. Elle avait enfin la possibilité de parler à Erec sans être obligée de couvrir de sa voix le galop des chevaux. Elle avait tant de choses à lui dire... Cependant, marcher à son côté lui suffisait. Elle était un peu nerveuse à l'idée de quitter l'Anneau, de traverser l'océan et d'affronter cette aventure extraordinaire. Elle quittait sa patrie pour se rendre dans un royaume inconnu. Les gens de là-bas l'aimeraient-ils ?

Alistair avait de plus en plus l'impression que le destin la retenait loin de Erec. Ils n'avaient jamais eu le temps de se retrouver : les événements ne cessaient de les séparer. Enfin, ils marchaient côte à côte, seuls, et elle avait tant de choses à lui dire. Tant de choses que ses pensées s'emmêlaient et qu'elle ne trouvait plus ses mots.

Ce n'était pas grave. Profiter de sa présence lui suffisait.

Le paysage était à couper le souffle. D'immenses vallées entrecoupées de crêtes abruptes s'étendaient sous les yeux de Alistair, éclairées par les rayons de ses magnifiques soleils d'été. Des prairies où poussait une herbe orange ondoyait sous le vent. Comme l'Anneau était beau, surtout en été, quand les arbres multicolores tapissaient les vallées ! Un lieu de beauté, de prospérité et de paix. Une partie d'elle aurait préféré ne jamais le quitter.

Un millier d'émotions contradictoires submergeaient l'esprit de Alistair quand elle pensait à tout ce qu'elle allait devoir laisser, notamment son frère, Thorgrin, qu'elle commençait tout juste à connaître. Si seulement elle pouvait partir avec lui à la recherche de leur mère...

Bien sûr, elle quittait également son amie et sa future belle-sœur, Gwendolyn. Alistair s'était réjouie à l'idée d'assister à son mariage comme elle l'avait promis. En partant, elle avait l'impression de les trahir tous les deux, Thorgrin et Gwen.

Ce qui la préoccupait, c'était aussi, et surtout, ce terrible pressentiment dont elle n'arrivait pas à se défaire : quelque chose de terrible allait arriver, ici, dans l'Anneau. Alistair tâchait de se raisonner, d'ignorer son pressentiment... Après tout, l'Anneau n'avait jamais été si sûr. Que pouvait-il donc bien se passer ?

Alistair tendit la main pour attraper celle de Erec et sentir sa chaleur. Quoi qu'il arrive, sa place était aux côtés de son mari. Elle *voulait* rester avec lui.

Malgré toutes les émotions qui l'assaillaient, elle le voulait. Sa famille avait besoin d'elle, mais son mari plus encore. Et jamais elle ne serait heureuse sans lui.

Erec serra sa main.

— Merci d'être venue avec moi, dit-il. C'est un voyage que je n'aurais pas aimé entreprendre sans toi. J'ai hâte que tu rencontres mon peuple.

Erec lui sourit et elle lui renvoya son sourire. Elle avait pris la bonne décision. Après tout, si le père de Erec était mourant, il était grand temps que ce dernier rentre au pays. Une fois dans les Isles Méridionales, ils se marieraient. Rien ne pourrait rendre Alistair plus heureuse.

— Je t'accompagnerais jusqu'au bout du monde, très cher, répondit-elle.

Ils s'arrêtèrent devant un embranchement. Le chemin continuait de monter vers la gauche, en suivant l'arête rocheuse, mais un autre sentier descendait brusquement vers la droite.

Erec et ses hommes s'engagèrent sans hésitation sur le chemin de droite, mais Alistair s'arrêta net, soudain pétrifiée d'effroi. Elle écarquilla les yeux, assaillie par un puissant pressentiment.

Quand les hommes s'en rendirent compte, ils s'arrêtèrent à leur tour et se tournèrent vers elle.

Erec lui adressa un regard inquiet.

— Que se passe-t-il, ma chère ? demanda-t-il.

Alistair baissa des yeux terrifiés vers le chemin.

— Nous ne pouvons passer par là, dit-elle. La piste n'est pas sûre.

— Que voulez-vous dire, madame ? intervint un chevalier de l'Argent. On utilise ce chemin depuis des siècles. Et les voleurs n'ont aucune chance contre nous.

Alistair ne détourna pas les yeux. Quelque chose n'allait pas, elle le sentait.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, répondit-elle, mais je sais que ce n'est pas sûr. Si vous prenez ce chemin, vous mourrez.

Tous les regards naviguèrent brièvement entre Alistair et le chemin. Les hommes semblaient peu convaincus.

Erec prit la main de sa fiancée et se tourna vers sa troupe.

— Si ma dame juge le chemin dangereux, c'est qu'il est dangereux. Nous la suivrons.

— Mais, mon seigneur, protesta l'un d'eux, ce chemin conduit directement au port. Nous allons perdre plusieurs jours en passant par l'autre route. Nous allons manquer le bateau. Et pourquoi ? Une prémonition ?

Erec serra la mâchoire, prêt à défendre Alistair.

— J'ai dit que nous ne suivrions pas ce chemin, répéta-t-il fermement.

Erec saisit la main de Alistair et la guida vers le chemin de gauche. De mauvaise grâce, tous les hommes les suivirent.

Tout en marchant, Erec serra la main de sa belle et murmura à son oreille :

— J'ai en toi toute confiance, très chère.

Alistair était sur le point de répondre quand, soudain, un grondement sinistre se fit entendre. Toutes les têtes se tournèrent vers la falaise agitée par un glissement de terrains. D'énormes rochers dévalèrent la pente abrupte, recouvrant sous un nuage de poussière et de fumée le chemin qu'ils avaient failli emprunter.

Tous dévisagèrent Alistair avec émerveillement.

Elle n'eut pas besoin de lever la tête pour sentir tous les regards se poser sur elle. Les hommes savaient que, sans elle, ils seraient morts.

Alistair ne savait pas d'où lui venait ce pouvoir. Une partie d'elle ne voulait pas savoir.

Son pouvoir était-il plus puissant encore qu'elle ne l'avait imaginé ?

CHAPITRE VINGT-SEPT

Kendrick mit pied à terre en atteignant le petit village solitaire perdu au nord de l'Anneau, où les hommes et les maisons étaient rares. Il avait chevauché longtemps, en suivant une route poussiéreuse et mal entretenue, balayée par les vents. Il avait passé la moitié du voyage à se demander si la nouvelle pouvait être vraie. Kendrick avait suivi tant de fausses pistes toutes ces années, tout cela pour rencontrer des femmes qui ne pouvaient simplement pas être sa mère.

Cette fois, c'était différent. Le cœur de Kendrick battait à tout rompre. Son poing fermé serrait de toutes ses forces les deux moitiés du médaillon.

Il avait suivi les instructions de son écuyer avec attention, jusqu'à atteindre ce village perdu au nord de l'Anneau. Il semblait plus gros que les hameaux aux alentours et les tavernes y étaient nombreuses. En marchant dans les rues, Kendrick avait croisé beaucoup de rustres éméchés, qui titubaient en cherchant leur chemin. Son cœur battait la chamade, alors qu'ils dévisageaient toutes les femmes sur son passage, en se demandant si l'une d'elle était sa mère.

Une partie de lui commençait à se poser des questions. Pourquoi sa mère vivrait-elle dans un endroit pareil ? N'était-elle pas une princesse ? Il avait toujours imaginé qu'elle vivait dans un château mais, aussi loin que portait le regard, il n'y avait ici que d'humbles maisonnettes. Cela n'avait pas de sens. Son écuyer s'était-il trompé ?

Pour la millième fois de sa vie, Kendrick se demanda si sa mère était au courant de son existence. Elle devait l'être. Après tout, Kendrick était connu. Pourquoi n'était-elle jamais venue pour le rencontrer ? L'entourage du Roi avait-il essayé de la chasser ?

Kendrick l'espéra. Il espéra retrouver une femme seule et triste de n'avoir pas vu grandir son fils. Une femme qui se réjouirait de le rencontrer, enfin guérie de sa solitude et de son tourment. Elle saurait lui expliquer pourquoi elle était restée si loin de lui si longtemps. Elle lui dirait qu'elle l'avait cherché toute sa vie, qu'elle avait essayé de venir le voir, mais que d'autres lui avaient mis des bâtons dans les roues, pour une raison ou pour une autre.

Kendrick sillonna les rues, plein d'espoir. Sa vie était sur le point de changer, il en était certain.

Il dévisagea les visages, sans vraiment savoir ce qu'il cherchait. Une femme entre deux âges qui lui ressemblerait. Le visage qu'il avait imaginé toute sa vie dans ses rêves.

Aucun ne correspondait à cette description.

Kendrick s'approcha d'une femme qui regardait passer les badauds, assise devant une taverne. Peut-être pourrait-elle le renseigner.

— Excusez-moi, dit-il. Connaissez-vous une femme nommée Alisa ?

La femme lui jeta un regard suspicieux.

— Alisa ? répéta-t-elle lentement. Tout le monde la connaît. Que lui veux-

tu ?

Le cœur de Kendrick battit la chamade.

— S'il vous plait, dites-moi où la trouver. Je suis son fils.

La femme écarquilla les yeux.

— Son fils ! ?

Elle éclata d'un rire hystérique, un gloussement qui glaça le sang de Kendrick.

— Son fils ! répéta-t-elle sans cesser de rire, comme si c'était la chose la plus drôle qu'elle ait entendue.

Kendrick s'empourpra, agacé, stupéfait et impatient. Qu'y avait-il de si drôle ?

— Vous m'insultez d'une façon que je ne comprends pas, dit-il. Je suis un chevalier de l'Argent. Montrez-moi plus de respect et tenez votre langue.

L'hilarité de la femme disparut aussitôt, remplacée par une expression de peur.

— Vous trouverez votre mère dans la taverne du Cheval Rouge, dit-elle. Le dernier bâtiment au bout de la rue.

Alors que Kendrick tournait les talons et se mettait en chemin, le rire de la femme éclata à nouveau derrière lui. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Sans doute le délire d'une vieille folle. Après tout, c'était un petit village loin des villes et les gens semblaient mal élevés. Kendrick se demanda encore une fois ce que sa mère pouvait bien faire là. S'était-il trompé d'endroit ?

Kendrick atteignit la taverne du Cheval Rouge et attacha sa monture. Son cœur battait à tout rompre et les paumes de ses mains étaient moites. Il tendit la main vers la poignée quand, soudain, trois hommes jaillirent de la porte d'entrée en se bagarrant. Kendrick s'écarta juste à temps et les trois hommes roulèrent dans la poussière. Ils avaient visiblement trop bu.

Kendrick jeta un coup d'œil par la porte ouverte. Des cris et des rires se faisaient entendre. Allait-il trouver sa mère dans cette taverne ? Elle semblait malfamée, indigne d'un chevalier de l'Argent. Et, bien sûr, indigne du *chef de guerre* de l'Argent.

Kendrick carra les épaules et fit un pas à l'intérieur du bâtiment, en claquant la porte d'un coup de gantelet, pour attirer l'attention de tous les usagers.

Un silence tomba sur l'assemblée, comme tous détaillaient Kendrick du regard, avec un mélange de respect et de peur. Kendrick fit quelques pas en faisant tinter ses éperons sur le parquet poussiéreux. Il se dirigea vers le tavernier.

— Je cherche une femme nommée Alisa, dit Kendrick.

L'homme fit un geste de la main.

— Elle est à l'arrière, dit-il. La rouquine. Mais je crois que c'est encore trop tôt pour la voir, ajouta-t-il.

Qu'avait-il voulu dire ? Kendrick n'en savait rien mais son interlocuteur

se détourna pour servir un autre client avant qu'il n'ait eu le temps de poser la question.

Kendrick commençait à avoir un mauvais pressentiment en se dirigeant vers l'arrière. Rien de tout cela ne lui paraissait normal. Cela n'avait pas de sens. Son écuyer avait dû faire une erreur. Comment sa mère, autrefois amante du Roi, avait-elle pu se retrouver dans un tel endroit ?

Kendrick écarta le drap qui servait de porte et se glissa dans l'arrière-salle. Choqué par le spectacle qui l'accueillit alors, il s'arrêta net.

Plusieurs douzaines de femmes se trouvaient là, peu vêtues, certaines cachées derrière des draps en compagnie d'un homme. Kendrick rougit quand il comprit : il se trouvait dans un bordel.

Avant qu'il n'ait eu le temps de tourner les talons, à sa grande horreur, une femme d'âge mûr se dirigea vers lui avec un sourire aux lèvres. La seule rouquine de la pièce. Le monde s'écroula autour de Kendrick quand il la dévisagea. Elle lui ressemblait trait pour trait. Kendrick plus vieux. Kendrick en femme.

Elle sourit en s'approchant.

Non, pensa-t-il. C'est impossible. Pas elle. Pas ma mère.

— Comment puis-je vous servir ? demanda-t-elle en souriant et en posant la main sur son épaule. Un véritable chevalier de l'Argent, chez nous. Que nous vaut l'honneur ?

Kendrick ne put empêcher le désarroi d'envahir son cœur, alors que tous les espoirs qu'il avait construits depuis l'enfance portaient en fumée.

— Je suis venu voir ma mère, répondit-il d'une voix douce, humble et brisée, son regard voilé par la tristesse.

L'expression de la femme rousse s'effrita soudain et son visage disparut. Elle le fouilla du regard et ses yeux s'agrandirent. Elle sursauta brusquement, retirant sa main d'un geste vif, comme mordue par un serpent. Elle s'empourpra, honteuse, et tenta de se couvrir en jetant modestement un châle sur ses épaules.

Elle leva une main tremblante à ses lèvres, sans le lâcher des yeux.

— Kendrick ? demanda-t-elle.

Kendrick resta pétrifié, stupéfait, engourdi, sans voix. Submergé par la honte et l'horreur. La répulsion.

Et surtout, par la déception. Une terrifiante déception. Toute sa vie, on l'avait traité comme un bâtard. Il avait toujours espéré que les autres se trompaient et que sa mère était une femme de sang royal dont il n'avait pas à avoir honte.

Maintenant, il comprenait que les mauvaises langues avaient eu raison. Il n'était qu'un bâtard. Kendrick ne s'était jamais senti aussi humilié.

— Comment m'as-tu retrouvée ? demanda-t-elle.

Mais Kendrick n'avait plus rien à lui dire. Cette femme était si éloignée de son rêve qu'elle ne pouvait être sa mère. Le destin ne pouvait être si cruel.

— Je t'ai cherchée toute ma vie, dit-il lentement d'une voix brisée. Mais

toi... tu n'as jamais voulu me revoir. Je comprends pourquoi, maintenant.

Sa mère s'empourpra, honteuse et gênée.

— Tu ne devrais pas être là, dit-elle.

— Tu es ma mère, dit-il d'un ton accusateur. Comment as-tu pu faire cela ? Comment peux-tu vivre ainsi ? N'y a-t-il aucune noblesse dans ton sang ?

Elle rougit à nouveau, mais de colère, cette fois. C'était une expression que Kendrick connaissait bien : il avait la même.

— Tu ne sais rien de ma vie ! s'exclama-t-elle d'une voix indignée. Tu n'as pas le droit de me juger !

— Bien sûr que si, dit-il. Je suis ton fils. Si je ne peux te juger, qui le pourra ?

Elle le fixa du regard et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Tu dois t'en aller, maintenant, dit-elle. Tu n'es pas à ta place ici.

Il lui renvoya son regard, ému aux larmes lui aussi.

— Et toi, tu es à ta place ?

Elle éclata en sanglots et cacha son visage entre ses mains.

Kendrick n'y tint plus. Il tourna les talons et poussa le drap de velours qui faisait office de porte, avant de sortir en trombe.

— Hep ! s'exclama un homme ventripotent qui saisit brusquement le poignet de Kendrick. Tu es allé dans l'arrière-salle et tu n'as pas payé. Tout le monde paye, que tu goûtes la marchandise ou non.

De rage, Kendrick repoussa l'homme et l'immobilisa, avant d'abattre son genou dans son visage. Le nez de son assaillant s'écrasa sur son armure d'argent.

L'homme s'écroula au milieu des usagers qui se turent et s'immobilisèrent. Un silence tomba sur l'assemblée.

Kendrick fit volte-face et quitta le bordel, bien décidé à effacer toute trace de son passage de sa mémoire et de ne jamais, jamais y penser de nouveau.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Conven était enfin de retour. Les jambes engourdies d'avoir tant marché, il entra dans son village, épuisé. Il ne s'était pas arrêté depuis qu'il avait quitté la Légion. En vérité, il n'avait nulle part où aller. Seule sa maison l'attendait. L'esprit toujours brisé par la mort de son frère, Conven avait besoin de temps pour se remettre les idées en place. Il voulait être seul.

Une partie de lui songeait pourtant que sa place était à la Cour du Roi, aux côtés de ses frères de Légion, mais il était si ravagé par le chagrin qu'il n'avait plus la force de faire semblant. Les souvenirs de son frère mort le hantaient et l'empêchaient de se concentrer sur quoi que ce soit. Il ne pouvait se débarrasser de ses idées noires et il n'en avait même pas envie. Son frère jumeau faisait comme partie de lui et, en mourant, il avait emporté Conven avec lui.

Conven s'était senti comme coupé du monde, alors qu'il marchait, sans jamais s'arrêter pour réfléchir à ce qu'il faisait.

Il était enfin arrivé au bout du voyage et traversait les portes de son ancien village. Pour la première fois depuis longtemps, il sentit une émotion agiter son cœur. Il balaya du regard les rues familières, les bâtiments, l'endroit où il avait grandi aux côtés de son frère. Conven se rappelait enfin ce qui l'avait guidé jusqu'ici. Quelque chose en lui se réveillait. Quelqu'un l'attendait.

Alexa. Sa femme.

Tout au long de la traversée de l'Empire, le souvenir d'elle avait permis à Conven de tenir le coup. Il n'avait plus pensé à elle depuis la mort de Conval. Il avait promis de lui revenir, de retourner dans son village une fois sa quête terminée.

Conven et son frère s'étaient mariés au cours d'un double mariage. Ensemble, ils avaient toujours parlé de revenir voir leurs épouses et de commencer une vie au village. Conven se sentait coupable d'être de retour sans son frère mais, alors qu'il balayait du regard les rues familières, le souvenir de Alexa lui revenait en mémoire. Pour la première fois depuis longtemps, une bouffée d'optimisme l'envahit.

Alexa était la seule chose qui lui restait dans le monde, la seule chose à laquelle il pouvait se raccrocher, la seule chose qui lui donnait envie de recommencer sa vie. Alexa avait toujours été compréhensive. Elle avait toujours trouvé le moyen de le rassurer et de le consoler. Elle avait connu son frère jumeau et elle comprendrait mieux que quiconque son chagrin. Peut-être, seulement peut-être, elle parviendrait à lui redonner goût à la vie. Elle en avait la capacité. Elle l'avait toujours eu.

Conven traversa le village, en ignorant le peuple qui s'affairait autour de lui. Soudain, il ne pensait plus qu'à une chose : sa vieille maisonnette et Alexa qui devait se trouver à l'intérieur. Au détour d'un virage, enfin, elle apparut. Un petit cottage blanc avec une porte jaune, à cet instant entrouverte. La voix d'une femme s'en échappait. Elle chantait joyeusement et le cœur de Conven

se mit à battre plus vite. Alexa. C'était la voix de son épouse.

Elle chantait, ravivant les souvenirs de Conven. Elle avait toujours chanté et sa voix lui procurait plus de joie que toute autre chose sur cette terre.

Le cœur battant la chamade, Conven se précipita, impatient de voir son visage et de la serrer dans ses bras. Quand il lui aurait tout raconté, il se sentirait mieux et plus léger. Il en était certain. Et alors, peut-être, seulement peut-être, il pourrait recommencer à vivre.

Conven poussa la porte. Le cœur battant, il fit un pas à l'intérieur pour lui faire la surprise, prêt à se délecter de la joie sur son visage. Il ne frappa pas et se glissa dans la cuisine, en s'attendant à la trouver de dos, tournée vers la fenêtre, en train de laver ses bols, comme elle l'avait toujours fait.

Il s'arrêta net devant le spectacle qui l'accueillit alors. Alexa était là. Elle souriait, heureuse.

Cependant, elle n'était pas en train de laver ses bols. Elle regardait une personne dans les yeux. Un homme.

Alexa se pencha en souriant et embrassa son compagnon, qui répondit à son baiser.

Conven resta bouche bée, pétrifié, tout étourdi. Il eut envie de mourir, là, tout de suite.

Comment était-ce possible ? Alexa ? Sa femme ? Avec un autre homme ?

Soudain, Alexa se retourna et aperçut Conven. L'horreur se peignit sur son visage et elle poussa un cri. L'homme sursauta.

Conven se contenta de rester sans broncher, inexpressif. Que pouvait-il dire ? Il avait l'impression que la terre s'écroulait sous ses pieds.

— Qui es-tu ? s'exclama l'homme.

— Toi, qui es-tu ? hurla Conven en tâchant de maîtriser sa colère.

— Je suis le mari de Alexa. Comment oses-tu pénétrer dans notre maison !

Le cœur de Conven se glaça à ces mots.

— Mari ? s'exclama-t-il d'une voix stupéfaite. De quoi parles-tu ? *Je* suis son mari !

L'homme promena son regard entre Alexa et Conven, interdit.

Alexa éclata en sanglots et cacha vivement son visage derrière son châle, avant d'adresser à Conven un regard horrifié.

— Conven, dit-elle. Mais que fais-tu là ? Je pensais que tu étais mort.

Conven resta sans voix, incapable de répondre.

— Ils m'ont dit que tu étais mort ! ajouta-t-elle d'un ton suppliant.

Conven secoua la tête.

— Non, mon frère est mort. Mais, si tu m'as trahi, oui, j'aurais préféré mourir.

Alexa ne pouvait s'arrêter de pleurer.

— Je t'ai attendu ! hurla-t-elle entre deux sanglots. Je t'ai attendu pendant des mois ! Tu n'es jamais rentré. Ils m'ont dit que tu étais mort, Conven !

Sans sécher ses larmes, elle marcha jusqu'à lui.

— Tu dois comprendre. Ils m'ont dit que tu étais mort ! J'ai épousé un

autre homme.

Conven sentit ses yeux se mouiller de larmes.

— Tu dois comprendre ! supplia-t-elle en prenant ses mains entre les siennes. Je ne savais pas ! Je suis désolée. Désolée !

Conven retira vivement ses mains, comme s'il avait été mordu par un serpent.

— Alors, c'est ainsi ? demanda-t-il d'une voix brisée. Notre mariage ne vaut plus rien ? Je ne suis pas revenu à temps, alors tu en épouses un autre ?

Alexa s'empourpra.

— Je ne savais pas ! gémit-elle. Tu dois me croire !

— Eh bien, je suis là, maintenant, dit Conven. En vie et de retour. Je suis revenu pour toi. Je suis ton mari. Et ceci est ma maison.

Alexa ferma les yeux et secoua la tête, encore et encore, comme pour prier que tout cela finisse.

— Je suis désolée, dit-elle. Je devais refaire ma vie. C'était trop dur sans toi. J'ai une nouvelle vie maintenant. Je suis désolée, mais je ne peux revenir en arrière. J'ai une nouvelle vie et c'est trop tard.

Conven baissa la tête, écrasé par le désespoir. Alexa s'approcha pour draper son bras autour de ses épaules. Quelle injustice ! Quel désespoir infini ! N'avait-il pas assez souffert ?

Par-dessus tout, Conven se sentait idiot et humilié. Il avait imaginé que son amour serait intact et aussi fort qu'auparavant. Il avait imaginé que son voyage ne changerait rien.

Maintenant, il ne lui restait plus rien. Pas même son frère. Pas même son épouse. Plus rien.

Sans ajouter un mot, Conven tourna les talons.

— Conven ! s'écria Alexa en le voyant partir en courant.

Mais il avait déjà claqué la porte derrière lui, sur elle, sur le monde, sur tout le reste.

*

Comme dans un rêve, Conven erra longtemps à travers la ville sans voir le monde autour de lui. Les gens le heurtaient de l'épaule et il les heurtait en retour comme un mort-vivant. Comment était-ce possible ? Comment était-il possible que tout ce qu'il aimait dans ce monde lui ait été enlevé ?

D'une manière ou d'une autre, peut-être instinctivement, Conven se retrouva dans une taverne et s'assit au comptoir. Sans doute, il commanda quelques chopes de bière, car elles apparurent sous son nez et il les but l'une après l'autre. Les yeux clos, il tâcha d'éteindre son corps et ses sensations.

Cela n'avait pas de sens. Quelques mois plus tôt, Conven avait été si heureux. Il avait épousé une belle femme, au cours d'un double mariage partagé avec son frère. Il avait été accepté dans la Légion avec Conval. Ensemble, ils avaient mis au point une quête visant à retrouver l'Épée de

Destinée au soin de l'Empire. Ils avaient rêvé de revenir au pays couverts de gloire, adoubés, prêts à retrouver les bras amants de leurs compagnes.

Comment les choses avaient-elle pu si mal tourner ? Conven pouvait à peine y croire.

Il but une lampée en songeant qu'il pourrait peut-être en finir. Après tout, la vie n'avait plus rien à lui offrir.

Soudain, Conven faillit tomber de sa chaise quand un homme ventripotent s'assit à côté de lui sans faire attention. Ce dernier se tourna vers lui.

— Regarde où tu t'assois, maigrichon, dit-il.

Conven le fixa du regard, l'esprit submergé par la colère.

— Ne me regarde pas comme ça, grogna l'homme. Sauf si tu veux que je chasse moi-même ce regard d'une bonne claque.

Conven resta bouche bée, bouillant de rage, à se demander quoi faire. Soudain, l'homme bondit de sa chaise et, avant que Conven n'ait eu le temps de réagir, lui envoya une gifle de son énorme main.

Le son retentit à travers la pièce et toutes les têtes se tournèrent vers eux.

Plusieurs hommes s'approchèrent de celui qui venait de frapper Conven. Sans doute des amis à lui qui avaient envie d'une bonne bagarre.

Quelque chose se brisa alors à l'intérieur de Conven. Poussé à bout, il ne put se retenir.

Il bondit de sa chaise comme un animal acculé et se jeta sur son assaillant. Il saisit son tabouret pour le heurter violemment à la tête.

L'homme poussa un hurlement et porta les mains à son visage, mais Conven n'attendit pas une seconde. Il bondit et envoya un coup de pied dans les côtes de son vis-à-vis. Quand celui-ci s'écroula, Conven jeta son genou au milieu de sa figure.

Un craquement sinistre retentit quand le nez se brisa. L'homme tomba comme une masse.

Ses amis se précipitèrent, impatients de rosser Conven.

Plus impatient encore, Conven se jeta sur eux.

Son premier assaillant abattit un gourdin sur sa tête. Conven le lui arracha des mains, lui envoya une gifle en travers du visage, avant de l'assommer.

Les trois autres tiraient des couteaux. Conven les heurta l'un après l'autre d'un coup de gourdin, pour les désarmer et les jeter à terre.

Une douzaine d'hommes supplémentaires chargèrent Conven et l'encerclèrent.

Conven se débattit comme un homme possédé par le démon, envoyant ses poings, ses coudes et ses pieds de tous côtés, abattant un assaillant après l'autre. Il souleva l'un d'eux au-dessus de sa tête et le jeta à travers la pièce, brisant une table. Il heurta un autre d'un coup d'épaule dans le ventre, cassa une mâchoire...

Brisé par la vie, Conven était prêt à se jeter à corps perdu dans les bras de la mort. Plus rien n'avait d'importance. La vie n'avait plus rien à lui offrir. Il allait mourir ici, en emportant le plus d'hommes avec lui que possible.

Conven puisa dans ses ressources de soldat de la Légion. Même saoul, il était meilleur que n'importe quel homme dans cette taverne. Il assomma tour à tour tous les clients jusqu'au dernier. Ce fut alors que, le souffle court, il entendit un son métallique derrière lui. Celui d'une paire de menottes

Conven jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais trop tard : une douzaine de policiers se précipitèrent, armés de gourdins, prêts à l'assommer. Conven se débattit comme un beau diable.

Mais il était si fatigué... Les policiers étaient si nombreux... Les coups se mirent à pleuvoir et, quelques minutes plus tard, Conven se retrouva menotté, par les poignets puis par les pieds.

Incapable de bouger, il serra les dents pour supporter les coups qui continuèrent de s'abattre sur lui. Bientôt, ses yeux se fermèrent et les ténèbres l'engloutirent. Il eut une dernière pensée : si seulement son frère avait été là pour se battre avec lui...

CHAPITRE VINGT-NEUF

Agacé, Matus marchait à vive allure dans les couloirs de l'ancien château de son père, mâchoire serrée, prêt à faire face à ses deux frères. Autrefois, Tirus avait marqué de son empreinte la vie dans cette vieille bâtisse utilisée comme lieu de rassemblement des Isles Boréales depuis des centaines d'années, mais elle était maintenant habitée par les deux frères de Matus, Karus et Falus. C'était ici qu'ils fomentaient leur rébellion depuis l'emprisonnement de leur père

Matus ne voyait pas le monde comme ses frères. Il ne l'avait jamais fait. Il était taillé dans un autre bois que Karus et Falus qui, eux, ressemblaient à leur père jusqu'au moindre détail : ils avaient la même stature haute et mince, les mêmes yeux d'un noir brillant et les mêmes cheveux raides. Matus était plus petit et il avait hérité des yeux marron et des cheveux bouclés de leur mère décédée. Le plus jeune de la fratrie, il n'avait jamais vraiment eu l'impression de faire partie du même groupe et, depuis que leur père était en prison, ses deux frères lui semblaient encore plus étrangers.

Matus n'avait jamais été d'accord avec son père et son plan de trahir Gwendolyn. Il considérait au contraire que son père aurait dû faire part de son désaccord à la Reine et, dans le cas d'un refus de cette dernière, il aurait dû l'affronter sur le champ de bataille avec honneur. Tirus n'aurait pas dû violer le code de l'honneur. Aux yeux de sa famille, la fin justifiait les moyens. Aux yeux de Matus, ce n'était pas le cas. L'honneur était ce qu'il y avait de plus sacré.

Aux yeux de Matus, son père méritait la prison et Gwendolyn s'était même montrée indulgente en lui laissant la vie sauve.

Ses frères n'étaient pas d'accord. En entrant dans la salle, Matus fut accueilli par un regard noir de Karus, qui était assis à la longue table en bois, en compagnie de plusieurs soldats. Ils complotaient, à l'évidence. Matus se demanda où se trouvait Falus. Son absence n'augurait rien de bon.

— Pourquoi as-tu tenté d'empoisonner Srog ? demanda Matus.

— Pourquoi restes-tu loyal à cet imbécile ? rétorqua Karus.

Matus fit la grimace.

— C'est le régent de la Reine.

— Ce n'est pas notre Reine, contra Karus. Ton jugement se brouille. Tu ne sais plus où sont tes amis. Ton rôle est de défendre tes frères et ton père.

— Notre père ne règne plus, dit Matus. Il est temps de le reconnaître. Les choses ont changé. Srog est notre chef désormais et il obéit à Gwendolyn. Notre père est en prison et il ne reviendra jamais.

— Oh, mais si, dit Karus d'un air décidé.

Il se mit à marcher de long en large, jetant au passage une bûche supplémentaire dans l'âtre. Il la lança avec tant de violence qu'il manqua d'assommer un chien, qui bondit et prit la fuite au milieu d'une pluie d'étincelles.

— Si tu crois qu'il va pourrir en prison jusqu'à la fin de sa vie, tu te trompes.

Matus resta bouche bée. Ses frères n'arrêtaient donc jamais !

— Que préparez-vous exactement ? demanda-t-il.

Karus adressa aux soldats, mercenaires et guerriers un regard entendu. Tous étaient des hommes fidèles à Tirus. Karus hésita, comme s'il se demandait si Matus était digne de confiance.

— J'ai un plan, répondit-il d'un air plein de mystère.

— Quel plan ? pressa Matus. Tu serais sot de fomenter quelque rébellion. L'armée de Gwendolyn, l'Argent et les MacGils sont bien plus puissants que nous. Tu n'as donc pas retenu la leçon ?

— Es-tu avec nous ou contre nous ? s'exclama Karus en tapant du poing sur la table. J'ai besoin de savoir.

— Si tu comptes défier la couronne, je suis contre toi, répondit Matus fièrement.

Karus fit un pas en avant et frappa son frère d'un revers de main.

Matus écarquilla les yeux, stupéfait.

— Tu es un traître à notre père, dit Karus. Tu choisis la Reine plutôt que notre famille, des étrangers plutôt que tes frères. Tu laisserais notre père pourrir en prison tout le reste de sa vie pour avoir combattu pour notre cause, pour avoir essayer de faire de nous les maîtres de l'Anneau, pour avoir voulu nous donner un avenir meilleur. Puisque tu aimes tant les MacGils du continent, va vivre avec eux. Tu ne fais plus partie de la famille.

Plus que la giflle, ces mots pétrifièrent Matus.

— Toi non plus, tu n'es pas loyal envers notre père, répondit Matus d'une voix sinistre. Ne fais pas semblant. Tu ne sers que tes intérêts et la trahison. Tu me dégoûtes. Je préfère l'honneur, quoi qu'il en coûte. Si cela signifie que je suis contre mon père et contre toi, alors c'est le cas.

Karus renifla d'un air dédaigneux.

— Tu es jeune et naïf. Tu l'as toujours été. Toi et ta chevalerie et ton honneur... Qu'est-ce que l'honneur nous a apporté ? Tu ne vaux pas mieux que nous.

Karus pointa sur Matus un doigt menaçant.

— Mêlé-toi de nos affaires encore une fois et Srog ne sera pas le seul sur cette île qui sera obligé de surveiller son verre.

Plusieurs nobles se levèrent d'un air sombre, pour apporter leur soutien à Karus.

Dégoûté par leur comportement et meurtri par la façon dont son propre frère le traitait, Matus tourna les talons et marcha vers la porte.

Des soldats firent soudain irruption et lui bloquèrent le passage.

— Je n'en ai pas fini avec toi, mon frère, appela Karus.

Indigné, Matus serra les poings et se retourna lentement.

— Ouvre cette porte, grogna-t-il.

Karus sourit.

— Je le ferai. Quand j'en aurai envie. Avant cela, j'aimerais te dire une chose.

Karus s'avança, un large sourire aux lèvres, et Matus eut un très mauvais pressentiment. La nouvelle serait mauvaise, très très mauvaise...

*

Stara monta l'escalier en vis, en direction du toit du château, impatiente de fouiller l'horizon à la recherche d'un faucon de Reece. Il fallait absolument qu'elle sache ce qui lui était arrivé. Avait-il annoncé la nouvelle à Selese ? Quand reviendrait-il vers elle ?

Stara montait les marches trois par trois quand, soudain, les cris étouffés d'une dispute se firent entendre.

Elle s'approcha pour voir ce qui se passait.

Plusieurs soldats s'écartèrent sur son passage, mais deux gardes barraient la porte de la chambre de son frère.

— Madame, vos frères sont en train de débattre et je vous conseille de ne pas entrer.

Stara les entendait crier à travers la porte. Mais que pouvait-il bien se passer ?

Elle jeta aux gardes un regard noir.

— Ouvrez cette porte immédiatement, ordonna-t-elle.

Les deux hommes s'écartèrent pour lui céder le passage et Stara fit son entrée dans une chambre engloutie sous les hurlements.

Sous ses yeux ébahis, Matus et Karus se disputaient, l'un comme l'autre bien décidé à ne pas lâcher un pouce de terrain. Ils étaient si captivés par le débat qu'ils ne remarquèrent même pas sa présence.

— C'est la chose la plus stupide que tu aurais pu faire ! hurla Matus, rouge de colère.

Karus semblait pourtant satisfait de lui-même.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Ce sont les ordres de notre père. Tout va changer. Cette fois, plus rien ne s'oppose à leur mariage.

Matus secoua la tête.

— Ce que tu as fait sera considéré comme un acte de trahison, dit-il. Notre pays doit se préparer à la guerre.

Karus lui adressa une grimace moqueuse.

— Que se passe-t-il ici ? intervint enfin Stara qui commençait à penser, après avoir entendu le mot « mariage », que tout ceci la concernait.

Ils se retournèrent brusquement vers elle et se turent. Tous deux prirent de grandes inspirations, rouges de colère.

— Nous avons fait ce que tu attendais de nous, ma chère sœur, dit Karus en lui tendant un parchemin. Cette nouvelle est arrivée aujourd'hui.

Stara devina qu'une catastrophe était arrivée. Elle saisit la missive et la parcourut du regard. Elle n'eut aucun mal à lire les mots, mais les lignes

d'écriture finirent par se brouiller à mesure qu'elle comprenait ce qui s'était passé.

— Selese est morte ? demanda-t-elle sans y croire. Morte de sa main... Des funérailles royales...

— C'était bien ce que tu voulais, n'est-ce pas ? fit Karus avec un sourire satisfait. Ta rivale ne sera plus un problème. Reece est à toi.

Les mains de Stara se mirent à trembler violemment et elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Le parchemin glissa de ses doigts et tomba à terre. Elle leva les yeux vers Karus.

— C'est exact, dit-il. Falus lui a rendu une petite visite sur le continent et lui a appris que Reece voulait t'épouser. Il a très bien rempli sa mission. Elle s'est suicidée avant même que Reece ne puisse lui parler.

Le monde s'écroula autour de Stara. Elle ne put y croire. Elle aimait Reece, mais elle n'avait jamais voulu la mort de Selese. Surtout si cette femme devait mourir par sa faute.

En y réfléchissant, elle réalisait également que sa mort ne pourrait qu'empêcher son mariage avec Reece. Des funérailles royales... Reece devait être fou de chagrin et de culpabilité... Le royaume tout entier accuserait Stara d'avoir provoqué la mort de Selese... Cela ne pouvait que les séparer, Stara et Reece.

Stara eut envie de pleurer. Tout ce que cette tragique nouvelle pouvait bien faire, c'était justement garantir qu'elle ne se marierait jamais avec Reece. Il n'avait plus le choix, maintenant.

— IMBÉCILE ! hurla-t-elle en jetant le parchemin à la tête de Karus. Tu as tout gâché !

Karus lui jeta un regard d'incompréhension stupéfaite.

— Que veux-tu dire ?

— Penses-tu vraiment que Reece voudra m'épouser après le suicide de sa bien-aimée ? À cause de la trahison de notre famille ? Bravo ! Grâce à toi, notre amour est devenu l'ennemi de l'Anneau. Tu as détruit toutes les chances que j'avais de l'épouser !

— De quoi parles-tu ? dit Karus. Tu devrais être heureuse. C'est ce que tu voulais. C'est ce que notre père voulait. Il a dit que cela le forcerait à t'épouser.

— Père est un imbécile ! hurla-t-elle de plus belle. Un imbécile qui ne comprend rien aux histoires du cœur ! Il a tout gâché. C'est un idiot. Et c'est pour cela qu'il est là où il est.

— Ne parle pas comme cela de notre père, la prévint Karus.

— Elle a raison, dit Matus. Tu viens de faire de Reece notre ennemi. On pourrait même considérer que le continent de l'Anneau tout entier est devenu notre ennemi. Toutes les chances que cette union soit célébrée n'existent plus.

À mesure que Stara y réfléchissait, le monde s'écroulait un peu plus sous ses pieds. Elle éclata en sanglots quand elle comprit que son histoire d'amour avec Reece était bel et bien terminée. Leurs sentiments ne survivraient pas à

cela. Son père et ses frères, avec leur trahison ridicule... Ils avaient détruit son amour.

Pire encore : Stara avait maintenant sur les mains le sang d'une femme innocente.

Les yeux de Stara s'assombrirent en se posant sur Karus.

— JE TE HAIS ! hurla-t-elle.

Elle se jeta sur lui et le griffa au visage. Pris par surprise, il leva vivement les mains pour se protéger, mais elle le repoussa. Il tituba, avant de s'écraser sur une chaise.

Stara tourna les talons et partit en courant, en faisait claquer la porte derrière elle. Elle dévala les escaliers sans jamais ralentir, en pleurs, consciente que tout ce qu'elle aimait dans ce monde venait de lui être arraché à tout jamais.

CHAPITRE TRENTE

Thor se tenait au milieu du camp d'entraînement de la Légion et regardait ses recrues courir, galoper sur des chevaux et lancer des javelines à travers une série d'anneaux. Il portait sa nouvelle armure argentée et, à la ceinture, sa nouvelle dague, ce qui ravivait dans sa mémoire les souvenirs de son initiation. L'Argent l'avait reconnu comme l'un des siens, entre tous les hommes. C'était incroyable. Le plus grand honneur dont il aurait pu rêver. En portant cette armure, il se sentait un homme nouveau. Elle brillait sous les rayons des deux soleils et lui donnait l'impression d'être invincible.

Au son d'une folle cavalcade, plusieurs recrues galopèrent devant lui, leurs lances tournées vers les anneaux. Ils manquèrent leur coup l'un après l'autre et Thor secoua la tête, consterné.

Quelques uns finirent par réussir l'exercice mais, quand l'anneau fut remplacé par un autre, encore plus petit, manquèrent à leur tour. Une seule recrue, Ario, le petit garçon venu de l'Empire, enfila les anneaux l'un après l'autre au bout de sa lance. Sous les yeux ébahis de Thor, il fit décrire un large cercle à sa monture, en levant triomphalement vers le ciel sa javeline.

Tous mirent pied à terre, en adressant à Ario des regards plein d'envie.

Thor entreprit de passer les rangs en revue. Au bout d'un long entraînement, il commençait à voir les résultats : les recrues excellaient dans certains domaines mais échouaient à d'autres épreuves... La troupe était hétéroclite. Quelques uns étaient promis à un brillant avenir, mais d'autres ne seraient jamais sélectionnés.

Thor ne se réjouissait pas à l'idée de renvoyer ces garçons motivés chez eux, mais cela paraissait inévitable.

— Toi, toi et toi, dit-il en pointant du doigt trois garçons. Je suis désolé, mais il vaut mieux que vous partiez dès maintenant.

Un silence tendu tomba sur l'assemblée quand les trois recrues quittèrent les rangs et se dirigèrent vers les portes, têtes baissées. L'un d'eux se tourna vers Thor.

— Mais, seigneur Thorgrin, je ne comprends pas, dit-il. J'ai transpercé les anneaux. Beaucoup n'ont pas réussi. Pourquoi me renvoyer ?

Thor secoua la tête.

— Tu n'as pas compris, répondit Thor. L'exercice n'avait rien à voir avec les anneaux. Les atteindre ou non était accidentel.

Le garçon lui adressa un regard surpris.

— Alors quoi ? demanda-t-il.

— Ta lance, dit Thor. Elle est à toi ?

Le garçon jeta un coup d'œil à la lance qu'il venait d'abandonner, l'air de ne pas comprendre.

— Oui, je l'ai récupérée quand nous sommes allés ramasser nos armes.

Thor se contenta de le fixer du regard, calmement, dans l'attente de la vérité.

Enfin, le garçon réalisa que Thor avait tout vu et il baissa des yeux honteux vers ses chaussures.

— Je l'ai arrachée des mains d'un autre, admit-il.

Thor hocha la tête, satisfait.

— Il ne signifie pas d'avoir du talent pour être membre de la Légion, expliqua Thor. Il faut également soutenir ses frères d'armes. C'est ce qui vous rend plus fort au milieu de la bataille. Le plus grand guerrier, c'est celui qui sauve la vie de son frère avant la sienne. C'est le seul moyen de garder la vie sauve. C'est cela, le vrai courage. C'est ce que nous travaillons ici. Je ne veux pas les meilleurs, je veux des frères.

Le garçon tourna les talons.

Thor se tourna vers les autres qui le regardaient avec un mélange de peur et de fierté. Il balaya du regard le camp, à la recherche d'une arme ou d'un exercice que les jeunes gens n'avaient pas encore essayé. Lentement, il arrivait à faire le tri entre toutes ses recrues.

— Les épées lourdes ! commanda Thor.

Comme un seul homme, ils s'élancèrent vers le râtelier qui supportait le poids d'épées deux fois plus longues et deux fois plus épaisses que les autres, si lourdes et si épaisses qu'il fallait les manier à deux mains. Thor regarda les garçons se débattre pour les soulever.

— Elles sont lourdes, dit Thor en contemplant leurs efforts. Elles sont censées l'être. Ce sont des épées d'entraînement, plus lourdes que celles qu'on utilise dans la bataille. Maintenant, ramasser une deuxième épée et soulevez-les.

Tous tournèrent vers Thor des regards ahuris.

— Deux épées, mon seigneur ? dit l'un d'eux. Mais ce serait bien trop lourd.

Thor se contenta de les fixer du regard jusqu'à ce qu'ils s'exécutent.

— Ces deux épées sont plus lourdes que celle que vous emporterez dans la bataille. Elles vont vous rendre plus fort. Elles vont faire ressortir l'homme qui se trouve en vous. Avec les cordes que vous trouverez là-bas, vous les attacherez ensemble.

Les garçons entreprirent de nouer leurs deux épées ensemble. Quand ce fut terminé, chacun lutta pour les soulever dans les airs.

Thor hocha la tête, satisfait.

— Maintenant, levez-les au-dessus de votre tête et ne bougez plus.

Sous les yeux de Thor, les recrues levèrent les épées haut vers le ciel, les bras tremblants, non sans tituber. Quelques uns tombèrent aussitôt. Seule une poignée d'entre eux vint à bout de l'exercice. Thor en prit bonne note.

— Mais c'est trop lourd, monsieur ! s'exclama un des garçons en tremblant comme une feuille, le visage rouge d'effort. Personne ne peut manier une telle épée. Quel est l'intérêt ?

Thor marcha vers lui, le regard dur.

— C'est tout l'intérêt, justement, dit-il. Au cœur de la bataille, vous devez

être capable de manier avec facilité des armes plus lourdes que vos adversaires. Vous devez être plus rapides et plus forts. Vous devez être capable de manier une épée plus lourde que celle que vous utiliserez réellement. Cela vous permet de vaincre votre adversaire. C'est votre agilité qui vous sauvera la vie.

Thor fit volte-face pour examiner les rangs et vit qu'une douzaine de garçon restaient encore immobiles, leurs épées dressées au-dessus de leurs têtes. Il était clair qu'il s'agissait là des plus grands et des plus forts de ces recrues.

Tous, sauf un : Merek. Le voleur. Il n'était pas aussi grand que les autres, mais il semblait encore plus solide. Il ne tremblait pas et tenait ses deux épées bien plus haut que des garçons qui faisaient le double de sa taille. Thor fut impressionné.

— Bien ! dit-il.

Les garçons lâchèrent lourdement leurs armes, soulagés, épuisés, le souffle court.

— Nous avons tenu plus longtemps, dit un garçon. Cela signifie que nous entrons dans la Légion ?

Thor secoua la tête en souriant.

— Cela signifie seulement que nous passons à un autre exercice. Venez tous et formez un cercle autour de ces garçons.

Les douze recrues adressèrent à Thor des regards d'émerveillement.

— Vous allez vous affronter, dit Thor, en utilisant vos épées lourdes. Formez des binômes et nous allons voir ce que vous valez.

Les garçons s'empressèrent de former des groupes. Les épées étaient si lourdes qu'ils pouvaient à peine les soulever. En levant leurs armes au-dessus de leurs têtes, certains furent même emportés par le poids et chutèrent lourdement. D'autres tâchèrent de porter un coup à leurs adversaires, mais le firent d'une manière si maladroite qu'ils ne les touchèrent même pas.

Comme ils étaient tous handicapés par le poids de leurs armes, ni les uns ni les autres ne parvinrent à prendre le dessus.

Thor marcha au milieu d'eux en secouant la tête d'un air dégoûté.

— Vous êtes trop lents, dit-il. Je peux marcher entre vous.

Quand l'une des recrues souleva triomphalement sa double épée, Thor l'envoya bouler d'un coup de pied. Il heurta un autre de l'épaule pour le faire basculer à son tour.

L'un après l'autre, il les fit tomber. Les garçons roulèrent dans la poussière, épuisés, le souffle court.

— Et vous ? Vous pouvez faire mieux que ça !? aboya l'une des recrues, rouge d'effort et de colère.

Tous les regards se tournèrent vers lui, stupéfaits de le voir manquer ainsi de respect à Thor. Celui qui avait parlé était un jeune homme venu du nord-ouest de l'Anneau, dont le visage était marqué par la petite vérole. Thor ne l'aimait pas. Il l'avait gardé parce que c'était un garçon grand et fort. Ce

manque de respect ne le surprenait pas.

— Nous allons voir, dit-il. Prends une seule épée et donne-m'en une double.

Les yeux du jeune homme s'éclairèrent. Il se précipita pour ramasser une épée plus légère, avant de se mettre en garde, l'air arrogant, certain de sa victoire.

Thor souleva sans effort apparent sa double épée et la fit sauter d'une main à l'autre sous les regards ébahis de ses recrues.

— Une troisième épée ! s'écria Thor.

Les garçons le dévisagèrent avec émerveillement. L'un d'eux se précipita pour ramasser une troisième épée et l'attacher à celles que Thor tenait déjà dans son poing fermé.

Le jeune homme au visage marqué par la petite vérole sembla perdre de son assurance.

Thor n'attendit pas un instant. Il chargea son adversaire en levant sa triple épée au-dessus de sa tête. Il l'abattit avec une telle force qu'en heurtant la lame du jeune homme, il la brisa en deux.

Il planta alors sa lame dans le sol, prit son élan et, tout en prenant appui sur la garde de son épée, se jeta sur le garçon, l'envoyant bouler à travers le camp d'entraînement.

Il toisa son assaillant, qui lui adressa un regard stupéfait.

— Tu peux partir, maintenant, dit Thorgrin. Tu reviendras quand tu auras appris à t'adresser à tes supérieurs avec plus de respect.

Le jeune homme ne prit même pas la peine de se relever et se mit à ramper pour s'éloigner, avant de sauter ses pieds et partir en courant. Les autres recrues dévisagèrent Thor avec émerveillement.

— Seulement trois épées ! ? s'exclama une voix pleine de malice.

Thor fit volte-face, ravi d'entendre une voix familière. Ses meilleurs amis, ses frères de Légion, Elden et O'Connor, venaient lui rendre visite.

En traversant la cour, Elden se pencha pour ramasser une double épée et la leva au-dessus de sa tête d'une seule main.

— On dirait que la Légion n'est plus ce qu'elle était, dit-il en souriant.

Il s'élança soudain et, au son d'un féroce cri de guerre, abattit sa double épée dans une bûche d'entraînement. Avec un craquement impressionnant, la bûche se fendit en deux.

Toutes les recrues le dévisagèrent avec de grands yeux.

Elden lâcha sa double épée et prit Thor dans ses bras, tout comme O'Connor. Quel bonheur de revoir ses frères de Légion ! L'entraînement de ses nouvelles recrues l'avait tenu éloigné d'eux longtemps.

— Pas terribles, ses nouvelles recrues, s'exclama Elden assez fort pour que tous les garçons l'entendent. Je me demande si tu vas pouvoir en garder...

— Peut-être quelques uns, répondit Thor d'une voix forte.

— Et quelle est la suite du programme ? demanda O'Connor.

— C'est drôle que tu poses la question. Il est temps de s'entraîner au tir à

l'arc.

Thor eut une idée. Il se tourna vers le groupe.

— L'un d'entre vous pense-t-il pouvoir tirer une flèche mieux que mon ami O'Connor ? Si quelqu'un y arrive, il entrera dans la Légion d'office.

Les garçons détaillèrent O'Connor du regard et Thor comprit à leur regard que la stature frêle de son ami, ses cheveux roux et ses tâches de rousseur ne les impressionnaient pas.

Ils s'élancèrent pour ramasser un arc sur le râtelier d'armes, puis visèrent les cibles de paille disposées à une trentaine de mètres, de l'autre côté de la cour. Seule une poignée d'entre eux toucha la cible. Certaines flèches se plantèrent non loin du centre. Une seule atteignit la cible en plein cœur. Elle avait été tirée par un jeune homme deux fois plus grand que ses camarades, mince, affublé de cheveux bruns emmêlés retenus en queue de cheval. Fier de sa réussite, il carra les épaules. C'était le meilleur tireur du groupe. Thor en prit bonne note.

Avec un large sourire, O'Connor leva son arc, fit un pas en avant, suça son index afin de sentir la direction du vent. Il examina le ciel, puis tira trois flèches.

Les projectiles filèrent à travers les airs et dépassèrent la cible, avant de se planter à cinquante mètres de là, dans la meule de foin la plus éloignée. En plein cœur.

Les garçons restèrent bouche bée, mais O'Connor n'en avait pas fini. Il encocha une quatrième flèche et tira en direction de la cible la plus proche. Son tir était si précis et si puissant qu'il coupa en deux, dans le sens de la longueur, la flèche du garçon qui avait touché le centre.

Les garçons levèrent vers O'Connor des regards émerveillés et Thor sourit largement.

— O'Connor s'est entraîné dans la Légion pendant des années, dit Thor. Si vous avez le talent et la motivation, vous serez aussi bon que lui. C'est ce que j'attends de vous. Pensez-y en dormant cette nuit et revenez demain matin, si vous le souhaitez. Allez, ouste !

Les garçons tournèrent les talons l'un après l'autre et quittèrent le camp d'entraînement en traînant les pieds, fatigués par leur journée difficile.

Thor se tourna vers Elden et O'Connor. Les revoir ravivait de vieux souvenirs. Ils lui avaient manqué.

Ses deux amis admirèrent sa nouvelle armure.

— Regarde-toi ! s'exclama Elden. Un chevalier de l'Argent !

— Cette armure est si brillante qu'elle pique les yeux, ajouta O'Connor en faisant mine de protéger son visage.

— Imagine ça, dit Elden. L'un d'entre nous, au sein de l'Argent !

— Nous savions que tu y arriverais un jour, dit O'Connor.

Tous deux lui envoyèrent une bourrade amicale dans le dos et Thor se réjouit de leur réaction.

— Merci, mes frères, dit-il fièrement, et merci d'être revenus si vite.

— Ce n'est rien, dit Elden.

— Mon retour au bercail peut attendre, ajouta O'Connor.

— Je suis désolé, dit Thor, mais j'ai besoin de vous ici. Vous êtes les premiers à savoir : je vais quitter l'Anneau.

Ses amis lui adressèrent un regard stupéfait.

— Je pars à la recherche de ma mère, dit Thor. Je pars pour le Pays des Druides.

— Seul ? demanda Elden.

— Nous t'accompagnons ! proposa O'Connor d'une voix presque suppliante.

Thor secoua la tête en les prenant tous les deux par l'épaule.

— Je serais honoré de vous avoir à mes côtés, mais c'est un voyage que je dois entreprendre seul. Je pars avec Mycoples. Je dois trouver ma mère. Ensuite, je reviendrai. Je reviendrai plus fort et je pourrai mieux protéger l'Anneau.

Thor jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers les recrues qui portaient lentement.

— En attendant, il faut poursuivre l'entraînement. Qui d'autre que vous pour le faire ? J'ai besoin que vous me remplaciez pendant quelque temps. Pouvez-vous faire de ces garçons des hommes ?

L'expression sur les visages d'Elden et de O'Connor laissa paraître leur fierté.

— Nous sommes des frères de Légion, jusqu'au bout, dit Elden. Tu nous demandes d'accomplir une tâche sacrée. Nous serons honorés de le faire.

— Quand tu reviendras, ces garçons seront devenus des hommes, ajouta O'Connor. Et tu pourras choisir ceux que tu te souhaites garder.

Thor en fut soulagé. Il était sur le point de les remercier quand, soudain, Merek s'approcha. Il s'arrêta à quelques pas, comme intimidé.

— Je suis désolé de vous déranger, mon seigneur, dit Merek. Mais j'apporte des nouvelles qui ne peuvent attendre.

— Quelle nouvelle ? demanda Thor d'un air suspicieux.

Merek jeta un coup d'œil à Elden et O'Connor, comme s'il n'était pas sûr de pouvoir parler en leur présence.

— Je n'ai pas de secret pour mes frères, assura Thor.

Merek hocha la tête :

— L'un des mes associés, qui pourrit encore dans le donjon, connaît quelqu'un qui va et vient entre les prisons. Il vient de me dire qu'un de vos frères de Légion a été emprisonné dans le donjon royal. Conven.

Thor, Elden et O'Connor échangèrent des regards choqués.

— Conven ? demanda Thor. Tu es sûr ?

Merek hocha la tête.

— Merci, dit Thor. Tu as fait ton devoir. Je ne l'oublierai pas.

Merek hocha la tête, avant de filer.

— Je dois aller le voir pour comprendre ce qui s'est passé. Il doit être

libéré.

— Nous t'accompagnons, dirent Elden et O'Connor. C'est aussi notre frère.

Thor hocha la tête et les trois hommes mirent le pied à l'étrier, avant de partir au galop en direction du donjon royal. Thor était bien décidé à sortir son frère du marasme dans lequel il venait de se fourrer.

*

Thor se dirigea vers les portes principales du donjon royal, flanqué de Elden et de O'Connor. Les gardes se mirent au garde-à-vous, surpris par sa visite. Ils saluèrent et lui cédèrent le passage.

Les trois compagnons s'engagèrent dans l'escalier de pierre, puis dans le hall coiffé d'une voûte en berceau, le son de leurs pas résonnant entre les murs. Pourquoi diable Conven se trouvait-il ici ? Cela n'augurait rien de bon et Thor, comme il l'avait fait souvent depuis leur retour de l'Empire, s'inquiéta pour l'avenir de son frère d'armes. Certains ne supportaient pas le chagrin aussi bien que d'autres.

Ils longèrent l'étroit couloir balayé par les courants d'air, en tâchant d'ignorer les bruits des prisonniers qui tambourinaient sur les barreaux avec leur bol en étain. Ils dépassèrent les cellules, l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, le garde s'arrête devant une porte située au bout du couloir.

L'homme tira un trousseau de clefs pour déverrouiller la porte. Le bruit des clefs dansant sur l'anneau métallique résonna longtemps dans le couloir silencieux.

Quand la porte s'ouvrit enfin, Thor jeta un coup d'œil à l'intérieur de la cellule sinistre. Là, dans le coin sombre, à peine visible sous la lumière de la torche, était avachi son frère de Légion. Conven semblait plus misérable que jamais, la barbe hirsute, les cheveux en bataille. Thor sentit son estomac se nouer. Comment avait-il pu tomber si bas ? Conven avait été si joyeux, si fier... Jeté dans ce cachot, il ressemblait maintenant à un vulgaire brigand.

L'image était insupportable. Aucun membre de la Légion ne devrait être traité de cette façon.

Thor ressentait encore une immense tristesse en pensant à Conval. Son chagrin ne l'avait jamais vraiment quitté, mais il avait réussi à faire son deuil.

Pas Conven. La mort de son jumeau l'avait entraîné dans une spirale infernale qui l'avait conduit ici, dans cette cellule. Thor commençait à craindre que, s'il ne faisait pas quelque chose, son ami ne vivrait pas longtemps.

Il fit quelques pas dans la cellule, suivi par Elden et O'Connor. Il marcha jusqu'à Conven qui leva à peine les yeux vers eux.

Thor s'accroupit pour le regarder dans les yeux. On aurait dit que toute vie et toute âme avaient déserté Conven. L'amour et la joie qu'il avait pu éprouvés un jour avaient disparu.

— Conven ? souffla Thor.

Conven ne broncha pas.

Thor le poussa doucement de la main.

— Conven ? répéta-t-il.

Lentement, Conven sembla s'éveiller.

— Pourquoi es-tu venu ? demanda-t-il en refusant de croiser le regard de Thor.

— Parce que je suis ton frère, répondit Thor.

— Nous sommes tous tes frères, ajoutèrent Elden et O'Connor.

Conven leva les yeux vers eux et secoua la tête.

— Vous êtes des frères d'une autre vie, dit-il.

— Faux, répondit Thor. Nous sommes tes frères pour l'éternité.

Conven secoua la tête.

— Nous sommes tes frères quand tu te couvres de gloire, ajouta Thor, et tes frères quand tu plonges dans le désespoir. Voilà ce que cela signifie. Un frère est plus qu'un ami. La fraternité nous impose de te suivre dans ton chagrin.

Thor força Conven à le regarder dans les yeux.

— *Aucun frère abandonné*, dit-il fermement.

Conven baissa les yeux et Thor vit une larme couler le long de sa joue.

— Je ne mérite pas qu'on me sauve, dit Conven. Je suis très bien là où je suis. Il ne me reste plus rien, là-haut.

— Nous sommes toujours là, dit Elden. Ce n'est donc rien à tes yeux ?

Conven resta silencieux.

— Tu as toute la vie devant toi, dit O'Connor. Tu es jeune. Tu es un grand guerrier. Tu ne vas pas pourrir ici comme un vulgaire criminel.

— Si, dit Conven.

— Non, tu ne le feras *pas*, répliqua Thor d'un ton ferme. Je ne te laisserai pas.

— Tu ne peux pas m'en empêcher ! s'exclama Conven d'un ton plein de défi.

Thor y songea, surpris par cette réponse. Enfin, il soupira.

— Tu as raison, dit-il. Je ne peux pas t'en empêcher. Ta vie t'appartient et tu peux en faire ce que tu souhaites, même la détruire. Mais garde cela à l'esprit : si tu détruis ta vie, tu ne détruiras pas seulement la tienne, mais un peu les nôtres également. Tu te feras du mal et tu nous feras du mal. Nous sommes tes frères. Tu as besoin de nous, mais ce que tu oublies, c'est que nous avons besoin de toi également. Peut-être pas aujourd'hui mais, un jour, quand nous serons en difficulté, nous aurons besoin de toi et tu seras là pour nous.

Thor s'interrompit quand il vit que Conven l'écoutait attentivement et réfléchissait. Un long silence suivit ces mots.

— La Légion doit être reconstruite, dit enfin Thor. Je dois quitter l'Anneau. Elden et O'Connor vont me remplacer et ils ont besoin de toi. J'ai

besoin de toi. Viens avec nous. Rejoins-nous. Aide-nous à redonner à la Légion sa gloire d'antan. Si tu ne le fais pas pour toi-même, fais-le pour les autres. Tu serais égoïste de pourrir ici alors que d'autres ont besoin de toi.

Thor tendit la main, dans l'attente d'une réaction.

Conven hésita longtemps et il sembla que son silence durait des heures. Thor se demanda si Conven allait seulement répondre, si les mots l'avaient seulement touché.

Lentement, Conven leva les yeux pour croiser le regard de Thor. Il y avait quelque chose au fond de ces yeux là, une étincelle, peut-être de l'espoir. Un soupçon de lumière.

Conven saisit la main tendue de Thor. C'était là le geste de l'homme que Thor avait connu autrefois. Le geste d'un frère d'armes.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

Reece s'engagea sur la longue planche de bois qui permettait de monter sur le pont du navire amarré au port. La passerelle mesurait une quinzaine de mètres et Reece la parcourut rapidement, à petites foulées. Il pouvait apercevoir sur le pont les matelots venus des Isles Boréales, les hommes de Falus, qui s'affairaient, dénouaient des cordes, hissaient des voiles et préparaient le départ de leur maître. Brûlant de rage et de détermination, Reece tâcha de prendre de longues inspirations et de rester calme. Il attendrait le moment propice pour semer le chaos.

Il se glissa à bord, non sans jeter un coup d'œil aux soldats présents pour surveiller leur réaction. Aucun d'eux ne lui porta la moindre attention. Reece en fut soulagé : son déguisement fonctionnait. Il portait l'armure des Isles Boréales, du heaume jusqu'aux éperons. Tous les hommes présents sur ce pont penseraient qu'il était l'un d'eux.

Reece s'était bien débrouillé. En chemin vers le port, il avait assommé un soldat des Isles Boréales, avant de le traîner dans une allée sombre pour le dépouiller de son uniforme. Pour mener son plan à exécution, il aurait besoin de passer inaperçu.

Il avait galopé toute la nuit, suite aux funérailles de Selese, fou de chagrin, les yeux injectés de sang. Ses ongles étaient encore noirs, souillés par la terre qui recouvrait maintenant le corps de sa bien-aimée. Il sentait encore son esprit près de lui. Elle criait vengeance. Après tout, sans la ruse de Falus, Reece aurait retrouvé Selese en vie et heureuse. Il l'aurait épousée le lendemain. Un tel acte ne pouvait rester sans réponse.

Reece s'était débrouillé pour apprendre où le navire de Falus était amarré et s'était empressé pour atteindre ce petit port construit en périphérie de l'Anneau. Il était bien décidé à l'empêcher de repartir. Sachant qu'il était sur le point de s'attaquer à un navire plein d'insulaires, Reece avait compris qu'il devait agir seul. Ce déguisement lui permettait de gagner du temps.

Il traversa rapidement le pont, satisfait d'avoir atteint le bateau avant son départ. Il marcha entre les groupes de soldats, bien décidé à retrouver Falus. La mort de Selese ne resterait pas sans réponse.

Les matelots s'affairaient. Le départ devait être pour bientôt. Cela n'avait pas d'importance. Si Reece se retrouvait en mer avec ces gens, s'il était découvert, s'il était tué, cela n'aurait pas d'importance. Il devait seulement s'assurer de tuer Falus.

Il parcourut l'interminable navire, le poing secrètement refermé sur la dague qu'il portait à la ceinture. Son sang battait contre ses oreilles. Enfin, il atteignit la porte qui devait mener à la cabine de Falus. Son cœur battit plus vite dans sa poitrine. Il devait être là. L'homme qui avait tué Selese.

Deux des soldats de Falus gardaient l'entrée et, quand Reece s'approcha, ils pointèrent leurs lances dans sa direction.

— Où croyez-vous aller ? demanda l'un d'eux en bloquant le passage.

Reece s'y était attendu. Après tout, Falus avait beaucoup d'hommes à disposition, assez pour poster des gardes devant sa porte.

Sans hésiter, Reece tira un parchemin de sa ceinture et le montra aux gardes.

— J'amène des nouvelles, dit-il calmement en espérant qu'ils le croiraient.

L'un d'eux jeta à Reece un regard suspicieux, avant de tendre la main vers le parchemin.

Reece le ramena brusquement contre sa poitrine.

— Une missive officielle, dit-il. Vous ne reconnaissez pas le sceau ?

Il leur montra l'empreinte de cire qui fermait le rouleau.

Les gardes échangèrent des regards hésitants, tandis que Reece, le cœur battant, espérait qu'ils ne remarqueraient pas que son uniforme n'était pas à sa taille et qu'ils lui cèderaient le passage. Dans le cas contraire, il les tuerait tous les deux, mais cela compliquerait les choses.

Reece attendit, attendit, attendit, le cœur battant. Ce furent les secondes les plus longues de toute sa vie.

Allez, pria Reece. Selese, aide-moi. S'il te plait. Aide-moi. Aide-moi à te venger. Je sais que je t'ai manqué de respect. Tu n'es pas obligée de m'aimer. Tu n'es pas obligée de me pardonner. Mais aide-moi à te venger.

Enfin, au grand soulagement de Reece, les gardes s'écartèrent, levèrent leurs lances et l'un d'eux ouvrit la porte.

Reece entra et le battant se referma en claquant derrière lui.

Les yeux de Reece s'ajustèrent à la faible luminosité de la cabine. Il fit quelques pas. Un seul homme se tenait là, au grand soulagement de Reece. Il était assis à son bureau, le dos tourné. Il écrivait une lettre. Sans doute un message de victoire, pour informer les autres de son succès. De la mort de Selese. De sa trahison.

Reece se sentit bouillir de rage. Il était là : le meurtrier de sa fiancée.

Reece s'approcha et ses éperons sonnèrent à chacun de ses pas. Falus se retourna enfin, pris par surprise.

Il se leva, l'air indigné.

— Qui es-tu ? dit-il. J'ai demandé qu'on ne me dérange pas à cette heure-ci. C'est un parchemin ? Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

Il toisa son visiteur qui continua d'approcher, calmement, avant de s'arrêter à quelques pas. Reece leva alors la visière de son casque pour que Falus puisse voir son visage. Ce dernier écarquilla les yeux en reconnaissant son cousin.

— C'est un message de ton cousin, dit Reece.

En prononçant ces mots, Reece tira la dague de sa ceinture et poignarda Falus en plein cœur. Celui-ci ouvrit la bouche autour d'un cri silencieux, une gerbe de sang s'échappa d'entre ses lèvres et il tituba. Reece ne le laissa pas s'écrouler : il l'attrapa par le col et plonge sa lame plus profondément encore dans son cœur.

La dague enfoncée jusqu'à la garde, Reece fixa son cousin du regard.

— Regarde-moi dans les yeux, dit-il. Mon visage sera la dernière chose que tu verras avant de mourir.

Incapable de se dégager, Falus se contenta de lui renvoyer son regard.

— Tu m'as tout pris, poursuivit Reece. Tu as volé tout ce que j'aimais dans ce monde et, maintenant, tu vas en payer le prix.

— Tu ne t'en sortiras pas comme ça, siffla Falus faiblement.

Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et, brusquement, ses paupières se fermèrent. Il s'écroula. Reece le laissa tomber sur le plancher de la cabine, la dague toujours plantée dans le cœur. Falus resta étendu là, pétrifié. Mort.

— Je m'en suis déjà sorti, répondit Reece.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Luanda accompagnait Bronson pendant qu'il passait en revue au milieu d'un silence tendu les rangs de prisonniers McClouds, alignés dans la cour du château de son père. Quatre cents guerriers parmi les meilleurs de ce côté de l'Anneau leur faisaient face, dans l'attente de la sentence. Ces hommes avaient été réunis ici suite à la nuit de la rébellion : ils avaient tous eu connaissance du complot. Ils n'avaient pas été présents ce jour-là, mais ils étaient considérés comme complices de Koovia, qui avait cherché à tuer les MacGils.

Luanda les toisait comme on toise de la vermine. Elle savait ce qu'elle aurait fait : elle les aurait fait exécuter publiquement. Elle en aurait fait un spectacle. Elle aurait consolidé son pouvoir une bonne fois pour toutes. Elle aurait montré à ces McClouds ce qui les attendait sous le règne de Luanda. Après cela, plus aucun McCloud ne se serait rebellé.

Cependant, Luanda n'était pas souveraine et la décision ne lui revenait pas. Elle se contentait donc d'accompagner son époux en bouillant de rage. Bronson, nommé par Gwendolyn. Luanda l'aimait plus que tout, mais elle méprisait sa faiblesse. Elle méprisait la loyauté qui l'unissait à Gwendolyn. Les lois instituées par sa sœur étaient ridicules. Ce n'étaient que des signes de sa naïveté et de sa faiblesse. Pacifier l'ennemi. Prier pour la paix. Leur père aurait pu faire la même chose.

Luanda brûlait d'envie de prendre les rênes, d'avoir une chance de changer les choses. Elle savait pourtant qu'elle n'en aurait jamais la possibilité. Depuis son retour ici, en disgrâce, de son côté des Highlands, bannie une nouvelle fois par sa sœur, Luanda rongait son frein. Elle avait pleuré pendant des jours, pleurer pour la Cour du Roi qu'elle ne reverrait jamais.

Cependant, elle avait vu le dégoût et la haine sur les visages de ses frères et de sa sœur. Elle avait enfin compris qu'elle était rejetée par tous, par sa propre famille, son propre peuple, son propre foyer. Ils s'étaient montrés si cruels. Certes, elle avait fait des erreurs, mais méritait-elle un tel châtimement ? Encore une fois, ils l'humiliaient. Cela faisait encore plus mal que la première fois.

Luanda s'endurcissait depuis son retour. Quelque chose s'était brisé en elle. Les sentiments d'affection et d'amour qu'elle avait un jour ressentis pour sa famille s'étaient changés en haine. Elle haïssait particulièrement Gwendolyn. Elle les aurait tués si elle l'avait pu, pour les punir de l'avoir chassée et de l'avoir humiliée.

La seule personne qui lui restait se tenait à côté d'elle. Bronson. C'était uniquement par loyauté envers lui qu'elle acceptait les décisions qu'il prenait en tant que souverain.

— Au nom de Gwendolyn, Reine du Royaume Occidental de l'Anneau, je vous accorde le pardon, tonna la voix de Bronson devant l'assemblée de

soldats McClouds. Chacun d'entre vous est libre. Vos crimes sont pardonnés. Vous rejoindrez l'armée MacGil et vous effectuerez des patrouilles des deux côtés des Highlands. Ceux d'entre vous qui souhaitent prêter allégeance à Gwendolyn, ceux d'entre vous qui souhaitent se dévouer à la paix et à l'harmonie entre nos deux peuples, mettez un genou à terre.

Tous les McClouds s'agenouillèrent et baissèrent la tête.

— Prêtez-vous allégeance à Gwendolyn ? tonna Bronson.

— NOUS LE FAISONS ! crièrent-ils à l'unisson.

— Jurez-vous d'assurer la paix entre nos deux clans ?

— NOUS JURONS !

Bronson hocha la tête et ses hommes s'engagèrent entre les rangs des prisonniers pour défaire leurs liens. Les McClouds échangèrent des regards émerveillés.

La foule se dispersa et Luanda se tourna vers son époux.

— Tu viens de commettre une terrible erreur, lui dit-elle sèchement. Penses-tu vraiment qu'ils resteront fidèles à Gwen ? Qu'ils se battent pour sa cause ?

— Ils ont assez souffert, dit Bronson. Tous leurs chefs de guerre ont été tués. Faire à nouveau couler le sang ne servirait à rien. Nous devons leur faire confiance et souhaiter que la paix viendra.

Luanda fronça les sourcils.

— C'est le discours de ma sœur, pas le tien.

— Je suis son humble serviteur, dit Bronson. Et toi aussi. Je fais ce qu'elle me demande.

— Sa naïveté va nous faire tuer. Tu viens de fragiliser notre sécurité.

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas d'accord. Je pense, au contraire, que nous avons consolidé notre sécurité.

Bronson se tourna vers ses conseillers, qui souhaitaient lui parler.

Restée seule, Luanda regarda tour à tour son époux et les soldats McClouds qui semblaient si heureux et qui se réjouissait de la décision du souverain. Elle savait que tout cela n'augurait rien de bon.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Debout devant le Canyon, Thor contemplait le ravin à ses pieds. Des volutes de brume multicolore s'enroulaient autour de son corps. Dans sa poitrine, son cœur se brisait. Gwen se tenait à ses côtés, Guwayne dans les bras. Il lui était presque difficile de la regarder dans les yeux. Et dans ceux de Guwayne. Bien réveillé dans les bras de sa mère, l'enfant fixait son père du regard. Thor sentait un pouvoir émaner du nourrisson. Un pouvoir qu'il ne comprenait pas.

Thor avait l'impression qu'il ne pourrait jamais quitter cet endroit. Il avait un mauvais pressentiment, comme si un danger s'approchait lentement de l'Anneau. Bien sûr, cela n'avait pas de sens : le Bouclier les protégeait, ainsi que Ralibar. L'Anneau était plus sécurisé que jamais. Pourtant, Thor ne pouvait s'empêcher de penser que son départ les mettrait tous en danger.

Cependant, il ressentait l'impérieux besoin de retrouver sa mère, comme si elle l'appelait de l'autre côté du monde. Quelque chose d'extraordinaire l'attendait dans le Pays des Druides : des pouvoirs ou des armes qui lui permettraient de mieux protéger l'Anneau. Il fallait qu'il achève son entraînement et qu'il découvre enfin sa vraie nature.

Thor croisa le regard de Gwen. Ses yeux brillaient mais ne pleuraient pas. Elle savait rester forte, surtout devant son peuple et les milliers de soldats qui avaient tenu à accompagner Thor. Il avait déjà fait ses adieux à son peuple et à ses frères d'armes. C'était au tour de Gwendolyn. Krohn l'attendait impatiemment, ainsi que Mycoples et, à ses côtés, Ralibar, qui baissait la tête pour montrer son désespoir de voir la femelle partir. Il était étrange de le voir agir ainsi.

Ralibar renversa soudain la tête et poussa un rugissement féroce, qui les fit tous sursauter. Gwen pensait bien le connaître mais son comportement aujourd'hui lui rappelait que Ralibar était plein de secrets. Il semblait anxieux. Soudain, il déploya ses ailes immenses, tourna le dos au groupe et s'envola vers l'horizon, sous les yeux inquiets de Gwen.

Allait-il revenir ?

Tous le regardèrent s'éloigner et Thor se tourna vers Gwen.

— Je ne veux pas te quitter, mon amour, dit-il en tâchant de retenir ses larmes. Je ne veux pas quitter Guwayne.

— Tu retrouveras ta mère, répondit Gwen d'un ton ferme. Et tu reviendras dans moins d'une lune. Tu reviendras plus fort. Pars. C'est écrit dans les livres. L'Anneau a besoin de toi et ta mère a besoin de toi.

— Mais tu as besoin de moi, toi aussi, répondit Thor.

Gwen hocha la tête.

— C'est vrai, mais j'ai surtout besoin que tu sois fort. L'Anneau passe avant moi.

Thor lui saisit la main.

— Je suis désolé de ne pas t'avoir épousée, mon amour, dit-il.

Les yeux de Gwen se mouillèrent de larmes, juste assez pour que Thor le remarque.

— Ce n'était pas le moment, répondit-elle, pas après les funérailles.

— Quand je reviendrai, dit Thor, nous passerons tout le reste de notre vie ensemble.

Gwen hocha la tête.

— Quand tu reviendras, dit-elle.

Thorgrin se pencha et posa ses deux mains sur le front de son fils, avant de l'embrasser. Il sentit une vague d'énergie formidable le traverser. Il ne voulait pas quitter l'enfant.

Thor posa alors ses mains sur les joues de Gwen et se pencha pour l'embrasser sur les lèvres, aussi longtemps que possible.

— Protège notre enfant, dit-il. Protège l'Anneau. Tu as Ralibar et le Bouclier, ainsi que les meilleurs guerriers de ce monde. Et tu as Krohn. Je reviendrai, je pense, dans moins d'une lune.

— Il n'y a rien à craindre, répondit Gwen.

Elle tâchait de rester forte, mais Thor vit sa lèvre trembler. Il comprit qu'elle essayait de ne pas pleurer.

Elle chassa vivement une larme.

— Pars, dit-elle.

Elle semblait effrayée de dire un mot de plus, de peur d'éclater en sanglots. Cette image brisa le cœur de Thor. Il voulut soudain changer d'avis, rester là.

C'était impossible et il le savait. Il se tourna vers l'horizon. Mycoples l'attendait. Sa destinée se trouvait là, quelque part, de l'autre côté du Canyon, et il était temps de partir à sa recherche.

Krohn gémit et Thor lui caressa la tête, avant de déposer un baiser sur son museau. Le léopard lui lécha la main.

— Veille sur eux, commanda Thor.

Krohn gémit pour toute réponse.

Sans un mot de plus, Thor monta sur le dos de Mycoples et jeta un dernier coup d'œil vers ses compatriotes. Des milliers d'hommes se tenaient là, dans l'attente de son départ. De nombreux chevaliers de l'Argent se trouvaient parmi eux. Une bouffée de joie et d'amour envahit soudain le cœur de Thor, devant ces gens qu'il aimait tant.

— THORGRINSON ! crièrent-ils à l'unisson en levant les poings en signe de respect.

Thorgrin leva le sien pour leur répondre.

Mycoples poussa un cri et déplia ses grandes ailes pour s'envoler. Elle tourna le dos à l'Anneau, au peuple de Thor, à tout ce que Thor aimait et connaissait, et les emporta tous deux à travers la brume multicolore, vers un monde inconnu.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Godfrey était attablé dans une taverne étrangère de la ville McCloud, en compagnie de Akorth, de Fulton et de bière. Aujourd'hui plus que tout autre jour, il avait besoin d'un verre, besoin d'immerger son âme dans la boisson, besoin d'oublier les funérailles de sa mère. Il prit une longue gorgée, vidant encore une autre chope de bière, et en commanda une autre, bien décidé à se saouler.

Les dernières semaines avaient été difficiles. Pour commencer, ses efforts pour unifier les clans McClouds et MacGils s'étaient soldés par un échec retentissant, lors de cette bagarre. Tous ses plans avaient échoué. Ensuite, il avait été convoqué à la Cour du Roi pour célébrer les funérailles de sa mère et voir son corps descendre sous terre avait ravivé des souvenirs que Godfrey aurait préféré garder enfouis.

Godfrey n'avait jamais eu une très bonne relation avec sa mère – pas plus qu'avec son père d'ailleurs. Ses deux parents l'avaient considéré comme une déception et lui avaient fait clairement comprendre qu'il n'était pas le fils dont ils avaient rêvé. Godfrey avait toujours cru qu'il maîtrisait ses émotions devant sa mère mais, en la voyant mise en terre, tout ce qu'il avait refoulé était remonté à la surface. Il n'avait jamais eu sa bénédiction. Il avait toujours pensé qu'il n'y accordait pas d'importance, mais assister à ses funérailles lui avait rappelé qu'il aurait vraiment voulu lui parler et résoudre leurs problèmes. Il s'était mis à pleurer comme un imbécile devant son sarcophage. Pourquoi ? Il ne le comprenait pas vraiment. Peut-être pleurerait-il pour faire le deuil d'une relation qu'ils n'avaient jamais eu.

Il ne voulait pas y penser davantage. Godfrey préférerait noyer ses émotions dans la boisson pour exorciser son enfance royale et l'enfouir aussi profondément que possible.

Un McCloud le bouscula soudain et Godfrey chassa ses idées noires. Il balaya la taverne du regard. Maintenant que Bronson avait libéré ses prisonniers McClouds, les débits de boisson étaient remplis de soldats. L'ambiance était joviale et agitée. Godfrey avait fréquenté des tavernes toute sa vie. Il avait l'habitude de côtoyer des individus éméchés et rendus téméraires par la boisson, mais il ne s'était jamais senti en danger. Ici, dans cette ville, en compagnie de ces gens, c'était différent. Il ne pouvait pas leur faire confiance, comme si, à tout moment, l'un d'eux pouvait le poignarder dans le dos.

Sa sœur pensait que relâcher les McClouds pourrait garantir un climat de paix et de normalité. Par certains côtés, c'était le cas, mais Godfrey ne pouvait s'empêcher de renifler une menace dans l'air. Il ne pouvait ignorer son mauvais pressentiment.

Godfrey ne connaissait rien à la politique et il n'était pas un très bon soldat, mais il savait juger le cœur des hommes et, surtout, des hommes du peuple. Il savait reconnaître la rancune. Quelque chose se préparait sous la

surface de cette paix de façade. Sa sœur avait-elle pris une mauvaise décision ? Peut-être aurait-elle mieux fait d'abandonner cet endroit et de surveiller la frontière, comme leur père l'avait fait, en laissant les McClouds s'occuper de leur côté du royaume.

Cependant, tant qu'elle n'en déciderait pas autrement, Godfrey resterait ici et tâcherait de soutenir sa cause, comme il lui avait promis.

Il y eut soudain des acclamations de l'autre côté de la pièce. Godfrey jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que des soldats McClouds se bagarraient sous les encouragements de leurs camarades.

Godfrey se retourna vers sa chope de bière, bien décidé à ne pas se laisser entraîner. C'était déjà la deuxième bagarre ce soir-là.

— Certains lions ne peuvent être apprivoisés, observa Akorth à voix basse.

— Même les boissons fortes ne soignent pas tout le monde, ajouta Fulton. Godfrey haussa les épaules.

— Cela ne nous regarde pas, dit Akorth. Tant que leur bière est bonne, je la boirai.

— Et quand il n'y aura plus rien à boire ? demanda Fulton.

— Eh bien, nous irons ailleurs ! répliqua Akorth en riant.

Godfrey tâcha de les ignorer, fatigué par leurs manières juvéniles. Autrefois, il aurait ri avec eux mais, depuis les funérailles de sa mère, quelque chose changeait au fond de lui. De plus en plus souvent, il s'agaçait des remarques de ses amis. Ne pouvaient-ils pas faire preuve de maturité ? Se montrer plus adultes ? Adulte. En voilà, un mot effrayant... Godfrey commençait pourtant à le voir sous un jour nouveau. Il frissonna en songeant qu'il devenait peut-être l'homme qu'il haïssait le plus au monde : son père.

Godfrey était sur le point de se lever pour prendre l'air quand, soudain, une silhouette familière se porta à sa hauteur.

— Que fais-tu là à boire ? demanda-t-elle d'un ton désapprobateur.

Comment l'avait-elle retrouvé ici ? Godfrey baissa des yeux honteux vers ses chaussures. Il lui avait promis d'arrêter de boire et elle le prenait la main dans le sac.

— Juste un petit verre, répondit-il.

Illepra secoua la tête et lui tira la chope des mains.

— Tu gâches ta vie, ne comprends-tu pas ? On vient juste d'enterrer ta mère. Ne sais-tu pas que la vie est précieuse ?

Godfrey lui adressa un regard noir.

— Nul besoin de me le rappeler, répliqua-t-il.

— Alors que fais-tu là ? demanda-t-elle.

— Où devrais-je être sinon là ?

— Où ? répéta-t-elle d'un ton stupéfait. N'importe où, sauf ici. Tu devrais être avec tes frères et sœurs. Tu devrais les aider à reconstruire l'Anneau. À défendre le royaume. À faire tout ce que tu ne peux pas faire en restant assis là.

— Peut-être que j’accomplis de grandes choses en restant assis là, répliqua Godfrey en carrant les épaules.

— Comme quoi ? demanda-t-elle.

— Je me divertis, répondit-il. C’est déjà bien, non ? Combien de grands hommes ont passé leur vie à bâtir, tuer et travailler, mais sans jamais prendre le temps de se divertir ?

Illepra secoua la tête, visiblement écœurée.

— J’ai cru en toi, dit-elle. Je sais que tu peux être plus que ce que tu ne laisses paraître, mais tu ne seras jamais un grand homme si tu bois. Jamais.

Elle avait réussi à l’atteindre. Elle avait réussi à lui rappeler son père. Godfrey s’empourpra.

— Alors dis-moi, commanda-t-il. Dis-moi ce qu’il y a de si grand dans le fait de tuer d’autres hommes ? Ta définition de la grandeur est ridicule. Moi, je ne vois pas ce qu’il y a de grand dans le fait de tuer d’autres hommes. Je ne vois pas en quoi cela ferait de moi un homme. Pour moi, la vertu, c’est aimer la vie. Pourquoi vaut-il mieux tuer un homme que boire ou partager un verre avec lui.

Les poings sur les hanches, Illepra secoua la tête.

— Tu cherches à te justifier, comme tous les soiffards, dit-elle. Ce n’est pas ainsi que parle le fils d’un Roi.

Godfrey refusa de céder.

— Tu n’as pas tort, dit-il. Tu veux vraiment savoir ce que je pense ? Je pense que la plupart des hommes dans ce royaume, tes chers chevaliers y compris, sont tellement obsédés par l’idée de s’entretenir qu’ils en ont oublié le sens de la vie. Je pense qu’ils s’entretiennent parce qu’ils ne savent pas comment vivre. Je pense que les titres, la chevalerie, l’honneur, la gloire... tout cela, c’est pour oublier qu’ils ne connaissent rien à la vie. Après tout, il est bien plus facile d’aimer la mort que la vie.

Illepra rougit de colère.

— Et tu sais comment vivre, toi, peut-être ? répliqua-t-elle. C’est la vie, cela ? Boire ? Noyer ses idées ?

Godfrey s’empourpra à son tour, incapable de répondre.

Elle secoua la tête.

— Tu m’épuises, dit-elle. Je ne viendrai plus te chercher. Je t’aime bien. Tu n’es pas comme les autres, mais je ne peux plus supporter ça. Si tu deviens adulte, viens me trouver. Sinon, je te souhaite tout le bonheur du monde.

Illepra tourna les talons et sortit comme une furie, en claquant la porte.

Akorth et Fulton roulèrent les yeux au ciel et sifflèrent :

— Elle t’aime bien ! dit Akorth.

— Tu devrais peut-être l’inviter à prendre un verre, dit Fulton.

Tous deux éclatèrent de rire, satisfaits de leur plaisanterie.

Godfrey fronça les sourcils, préoccupé par ce qu’elle venait de lui dire. Elle avait trouvé les mots justes. Les mots que Godfrey lui-même ressassait depuis des jours. Après tout, quel pouvait bien être le sens de la vie ? Godfrey

ne croyait pas, contrairement à bien d'autres, que le but de la vie était de s'entretuer sur un champ de bataille. Mais le chemin qu'il prenait était-il meilleur ? Et si ce n'était pas le cas, comment trouver le sens de la vie ?

Godfrey se leva en titubant, déséquilibré par toute la bière ingurgitée. Il fallait qu'il commande une chope supplémentaire, mais le tavernier se trouvait de l'autre côté du bar. Godfrey s'avança maladroitement.

Ce fut alors qu'il surprit une conversation. Deux voix murmuraient. Celles de deux soldats McClouds tournés l'un vers l'autre avec des airs de conspirateurs.

— Quand partons-nous ? demanda l'un d'eux.

— Avant le coucher du soleil, répondit l'autre. Ils sont en train de se réunir.

— Qui viendra ?

L'autre se pencha.

— Qui ne viendra pas ? Tous les hommes McClouds seront là. Il n'y a qu'une route et les MacGils sont en pèlerinage. Nous allons repeindre la Cour du Roi avec leur sang.

Godfrey sentit ses poils se hérissier. Il prit soin de ne pas tourner la tête et fit mine de n'avoir rien entendu. Il marcha jusqu'à Akorth et Fulton, les mains tremblantes. Il se pencha vers eux, bien décidé à se faire entendre.

— Suivez-moi, *maintenant*, dit-il d'un ton urgent, si vous voulez vivre.

Godfrey n'attendit pas leur réaction pour se diriger vers la porte, en espérant que personne ne le surveillait. Akorth et Fulton le suivirent.

Ils se retrouvèrent dehors, à l'air libre. Il faisait encore jour. Godfrey se laissa aller à la panique et se tourna vers ses amis qui le regardaient d'un air stupéfait. Avant qu'ils n'aient le temps de parler, il prit la parole :

— J'ai entendu quelque chose que je n'aurais pas dû entendre, dit-il. Les McClouds préparent une rébellion. Les MacGils vont tous mourir.

Encore saoul, l'équilibre instable, Godfrey tâcha de réfléchir. Que faire ? Enfin, il se dirigea vers son cheval.

— Où tu vas ? demanda Akorth en rotant.

— Faire quelque chose pour les en empêcher, dit Godfrey en éperonnant sa monture.

Le cheval partit au galop, en emportant son cavalier. Godfrey n'avait pas encore de plan, mais il ne pouvait rester sans rien faire.

*

Godfrey mit pied à terre dès qu'il fut parvenu au sommet des Highlands. Akorth et Fulton, qui l'avaient suivi, s'arrêtèrent à leur tour. Godfrey était venu jusqu'ici pour avoir une bonne vue des environs et pour découvrir si ce qu'il avait entendu était vrai ou juste un bavardage de taverne.

Il entreprit de grimper jusqu'en haut de la crête, à bout de souffle. Akorth et Fulton traînaient la patte derrière lui, à peine capables de le suivre. Godfrey

n'était peut-être pas très endurant, mais ce n'était rien à côté de ces deux-là. L'air frais de la montagne lui tourna la tête et l'aïda à se débarrasser des dernières traces de son ivresse.

— Pourquoi cours-tu ? cria Akorth.

— Qu'est-ce qui te prend ? hurla Fulton.

Godfrey les ignora tous les deux et poursuivit son ascension jusqu'à ce qu'enfin, le paysage se découvre sous ses yeux.

Le spectacle confirma ses soupçons. Là, sur un plateau distant, s'était réunie une armée visiblement bien organisée de soldats McClouds. Ils se préparaient à une attaque. À chaque seconde, de nouveaux cavaliers venaient grossir leurs rangs. Le cœur de Godfrey manqua un battement quand il comprit que ce qu'il craignait était sur le point d'arriver : ces hommes allaient attaquer la Cour du Roi.

En temps normal, la cité n'aurait pas eu à redouter une telle entreprise, mais c'était aujourd'hui jour de pèlerinage et les chevaliers chargés de la protection de la population seraient sûrement partis. Les McClouds avaient bien choisi leur moment. Seule une poignée de gardes serait là pour défendre la Cour du Roi. La sœur de Godfrey était en danger, ainsi que son neveu.

Godfrey resta pétrifié un long moment, le souffle court, à se demander ce qu'il pouvait bien faire. Il fallait qu'il batte cette armée à la course. Il fallait qu'il arrive à temps pour la prévenir. Godfrey n'était pas un guerrier, mais ce n'était pas non plus un lâche.

Sa première idée fut d'envoyer un faucon, mais il savait que la fauconnerie était vide en ce moment. Les McClouds avaient bien manigancé leur affaire, en coupant tout moyen de communication avec la Cour du Roi. Ces gredins devaient y travailler depuis des lunes. Godfrey se demanda s'ils avaient également pour projet d'attaquer Bronson. C'était bien possible...

— Nous devons les arrêter, dit Godfrey à voix haute.

Akorth gloussa.

— Tu es fou ? Nous trois, contre *eux* ?

— Ils vont attaquer la Cour du Roi. Ma sœur est là-bas. Ils vont la tuer.

Fulton secoua la tête.

— Tu es fou, dit-il. Nous ne pouvons pas atteindre la Cour du Roi, à moins de partir maintenant et de galoper toute la nuit en priant pour que ceux-là ne nous rattrapent pas.

Les poings sur les hanches, Godfrey se mit à réfléchir. Il prit sa décision.

— Alors c'est ce que nous allons faire.

Ses amis lui adressèrent un regard stupéfait.

— Tu es fou, dit Akorth.

Godfrey savait que son plan était insensé et il avait du mal à y croire lui-même. Quelques minutes plus tôt, il avait critiqué la chevalerie. Cependant, en de telles circonstances, il n'y avait pas d'autre moyen solution. Pour la première fois, il commençait à comprendre ce que Illepra avait voulu lui dire. Penser aux autres avant de penser à lui-même, cela donnait à sa vie un sens.

Un sens qui le dépassait.

— Réfléchis bien, dit Fulton. Tu vas mourir. Tu vas peut-être sauver ta sœur et quelques autres, mais tu vas mourir.

— Je ne vous demande pas de venir avec moi, dit Godfrey en mettant le pied à l'étrier et en saisissant les rênes de sa monture.

— Godfrey, tu es fou, dit Fulton.

Fulton et Akorth le dévisagèrent avec stupéfaction et, pour la première fois, quelque chose qui ressemblait à du respect. Ils baissèrent des yeux honteux vers leurs chaussures et Godfrey comprit qu'ils ne viendraient pas.

Il éperonna sa monture et partit au galop le long de la pente, seul, prêt à battre à la course une armée de McClouds pour sauver la vie de sa sœur.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Srog était assis derrière le vieux bureau en chêne de Tirus. Il tâchait de se concentrer pour écrire une missive à Gwendolyn. Encore aujourd'hui, le temps n'était pas à la fête dans les Isles Boréales. Un brouillard poisseux s'accrochait aux fenêtres. Srog ne supportait plus cette ambiance sinistre.

Il se gratta la tête. Impossible de se concentrer quelques instants : des cris et des bruits suspects, qui ressemblaient parfois à des acclamations, ne cessaient de l'interrompre. Srog s'était rendu à la fenêtre plusieurs fois pour tenter d'apercevoir l'origine du tapage, mais la brume recouvrait le paysage et empêchait toute visibilité.

Srog tâchait maintenant d'ignorer les bruits du mieux que possible. Probablement une dispute dans la cour en contrebas. Ou peut-être des clients bruyants qui se battaient dans la taverne au coin de la rue.

Srog se remit à écrire. Il lui fallait retranscrire toute l'étendue de son malheur... Mais les sifflets et les acclamations se faisaient entendre, toujours plus forts, toujours plus présents. Srog ne pouvait se concentrer.

Il jeta sa plume dans un geste de frustration et traversa à nouveau la pièce pour sortir la tête pas la fenêtre. Qui faisait donc tant de chahut ? Quelque chose se tramait. Une fête ? Une protestation ? On ne savait jamais, avec eux...

Soudain, la lourde porte en bois qui donnait sur le couloir s'ouvrit brusquement et le fit sursauter. C'était la première fois que l'on entrait chez Srog sans se faire annoncer. Ce dernier se retourna, stupéfait. Un messenger fit irruption, les yeux écarquillés par la panique.

— Mon seigneur, vous devez partir d'ici ! Ils prennent d'assaut la forteresse ! Nous sommes encerclés !

Srog se contenta de lui adresser un regard surpris. Encerclés ? Comment cela ?

Le messenger se précipita vers lui et saisit son poignet.

— Parle, jeune homme, commanda Srog. Je dois partir ? Pourquoi ? Qui nous encercle ?

Une acclamation se fit entendre, à nouveau. Cette fois, le bruit venait de l'intérieur de la forteresse. Srog réalisa soudain que quelque chose n'allait pas...

— Les hommes de Tirus ! répondit le messenger. C'est une révolte. Tirus a été libéré ! Ils viennent pour vous tuer !

Srog lui renvoya son regard.

— Une révolte ? Qu'est-ce qui a provoqué cela ? Et nos hommes ?

Le messenger secoua la tête, à bout de souffle.

— Ils ont massacré les hommes ! Il ne reste plus personne pour vous défendre. N'avez-vous pas entendu la nouvelle ? Un navire est arrivé, avec un cadavre à son bord. Le fils de Tirus. Falus. Tué par la main de Reece. C'est ce qui a provoqué la révolte. L'île toute entière a pris les armes. Mon seigneur,

vous devez comprendre. Nous n'avons pas le temps...

Soudain, le messager se jeta sur Srog et l'entoura de ses bras, les yeux écarquillés, comme pour l'étreindre.

Srog resta bouche bée, avant de voir le sang couler aux coins de ses lèvres. L'homme glissa à terre, mort, un couteau de lancer planté entre les omoplates.

Srog leva les yeux. Cinq soldats de Tirus firent irruption.

Le cœur de Srog se mit à battre à tout rompre dans sa poitrine. Il n'avait aucun moyen de s'échapper. Il était acculé. Bien sûr, il aurait pu se glisser dans la pièce secrète attenante, mais cela allait à l'encontre de ses principes. Srog était chevalier. Il ne fuyait pas. S'il devait rencontrer la mort, il le ferait l'épée à la main, face à l'ennemi. Il se battrait ou mourrait en essayant.

Pour être franc, il aimait les circonstances désespérées.

Srog poussa un féroce cri de guerre et se jeta sur ses assaillants, sans attendre qu'ils ne le chargent. Il tira son épée et la brandit. Le premier soldat saisit un nouveau couteau de lancer et Srog le désarma en tranchant son poignet d'un coup de lame. L'homme s'écroula en hurlant.

Srog ne ralentit pas. Il abattit son épée de tous côtés, plus vite que n'importe lequel de ses assaillants. Il en décapita un et poignarda un autre en pleine cœur. Des années de combat l'avaient aguerri. Il avait appris à ne jamais hésiter. En quelques minutes, il se débarrassa de trois hommes.

Les deux autres l'attaquèrent en même temps, l'un par derrière, l'autre par le flanc. Srog tourna sur lui-même et para les coups. Des étincelles volèrent quand sa lame arrêta leurs épées. Repoussé contre le mur, Srog se battit comme un lion. Le fracas du métal et les grognements de hommes résonnèrent dans la pièce.

Srog trouva enfin une ouverture. Il leva sa botte et frappa l'un de ses assaillants en pleine poitrine. L'homme tituba et s'écroula. Srog envoya son coude dans la mâchoire de l'autre qui tomba à genoux.

À la grande satisfaction de Srog, ses cinq assaillants étaient à terre. Mais, avant qu'il n'ait eu le temps de constater les dommages, une douleur lui transperça soudain le corps.

Pendant qu'il se battait, un sixième soldat s'était glissé dans la pièce et l'avait poignardé dans le dos. Avec un grognement de souffrance, Srog rassembla ses dernières forces : il se retourna, saisit l'homme et lui envoya un violent coup de tête. Le nez en sang, ce dernier tomba à terre.

Srog tendit la main derrière son dos, chercha du bout des doigts le pommeau du glaive, s'en saisit et l'arracha d'un coup sec.

La douleur lui perça le corps et il mit un genou à terre. Il avait retiré l'arme... Il serrait si fort le pommeau que les articulations de ses doigts étaient blanches. Srog prit son élan et plongea la lame dans le cœur de son assaillant.

Gravement blessé, il mit à nouveau un genou à terre et cracha des gouttes de sang. Il bénéficiait d'une accalmie, mais cela ne durerait pas : avec une telle blessure, il ne tiendrait pas longtemps.

Des pas dans le couloir annoncèrent la venue d'un autre soldat et Srog se força à se relever pour lui faire face, malgré la douleur. Aurait-il la force de se défendre ?

À son grand soulagement, seul Matus, le plus jeune fils du Roi, fit irruption. Le jeune homme referma la porte à double tour.

— Mon seigneur, dit-il en se précipitant vers Srog. Vous êtes blessé.

Srog hocha la tête et se laissa à nouveau tomber à genoux, affaibli par la perte de sang.

Matus le saisit par le bras.

— Vous avez de la chance d'être en vie, dit-il d'un ton urgent. Tout le monde est mort dans ce château. J'ai survécu parce que je suis un insulaire. Vous, ils vous tueront. Vous devez vous mettre à l'abri !

— Que fais-tu là, Matus ? demanda faiblement Srog. Ils te tueront s'ils apprennent que tu m'as aidé. Va. Sauve ta vie.

Matus secoua la tête.

— Non, dit-il. Je ne vous laisserai pas.

Soudain, des coups tambourinèrent sur la porte : des hommes essayaient de l'enfoncer.

Matus dévisagea Srog avec terreur.

— Nous n'avons pas le temps. Nous devons partir ! Maintenant !

— Je vais leur faire face, dit Srog.

Matus secoua la tête.

— Ils sont trop nombreux. Ce serait signer votre arrêt de mort. Vivez : vous vous battrez un autre jour. Suivez-moi.

Srog céda pour le bien que Matus : il voulait que le garçon vive et il savait qu'il n'était pas en mesure de le défendre.

Les deux hommes se dirigèrent vers le passage secret dissimulé dans le mur de pierre. Matus fit courir ses mains le long des pierres pour trouver le mécanisme. Enfin, une pierre céda sous ses doigts et une porte étroite s'ouvrit, juste assez large pour permettre à un homme de passer.

Les coups sur la porte de la chambre étaient de plus en plus forts. Matus saisit le bras de Srog qui hésita.

— Vous ne pouvez pas servir Gwendolyn si vous êtes mort, dit Matus.

Srog hocha la tête et laissa Matus l'entraîner dans le couloir sombre. La porte secrète se referma derrière eux. Un craquement formidable retentit alors : la porte venait de céder. Une douzaine d'hommes se précipitèrent à l'intérieur. Matus guida Srog à travers le passage secret. Srog survivrait-il ? Il n'en savait rien. Ce qu'il savait, c'était que les Isles Boréales et l'Anneau ne seraient plus jamais les mêmes.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Assise dans le bureau de son père, Gwendolyn feuilletait une pile de parchemin pour se familiariser avec les affaires du royaume. Elle adorait passer du temps ici : elle s'y sentait plus proche de son père que partout ailleurs. Petite, elle y avait passé des jours et des jours, avec pour seule compagnie les murs sombre tapissés de livres anciens et précieux venus des quatre coins de l'Anneau. En établissant les plans de reconstruction de la Cour du Roi, elle s'était assurée de faire de ce bureau un lieu essentiel du nouveau château. Elle lui avait rendu toute sa splendeur. Il était encore plus beau qu'auparavant et Gwen aurait aimé voir la tête de son père devant les améliorations qu'elle y avait apportées. Il aurait sans doute été ravi.

Gwen baissa les yeux vers les parchemins et tâcha de se concentrer. Cependant, les derniers événements l'avaient bouleversée : le départ de Thor, la mort de Selese... Elle était submergée par le chagrin.

Elle laissa tomber les parchemins sur la table, avant de se frotter les yeux et les tempes. Elle avait tant lu qu'elle commençait à y voir trouble. Les affaires du royaume semblaient interminables. Peu importait le nombre de parchemins qu'elle avait déjà lus : il y en avait de plus en plus. Il était tard et elle était restée debout toute la nuit avec Gwen. Thor parti, elle se sentait plus seule que jamais. Elle avait besoin d'une pause...

Gwen se leva et traversa le hall. Elle sortit sur le balcon de pierre pour prendre l'air. C'était une belle journée d'été. Une gentille brise la balaya doucement et Gwen prit une grande inspiration. Elle contempla la Cour du Roi, son peuple qui s'affairait, l'air satisfait et en paix. Gwen avait l'air en paix, elle aussi, mais, à l'intérieur, elle tremblait comme une feuille.

Les bannières flottaient dans le vent. Gwen avait ordonné de les mettre en berne en l'honneur de Selese. Le souvenir de ses funérailles brûlait encore Gwen de l'intérieur, tout comme l'annulation de son mariage. La mort de son amie l'avait secouée, surtout ce jour-là, le jour de son mariage, un jour que Gwen avait attendu et préparé pendant des lunes. Ce jour de joie était devenu un jour de deuil. Gwen commençait à se demander si quelqu'un resterait avec elle jusqu'à la fin de sa vie. Finirait-elle par épouser Thor ? Que se serait-il passé s'ils s'étaient enfuis tous les deux, s'ils s'étaient mariés en secret et s'ils avaient choisi de vivre loin de tout ? Après tout, Gwen n'avait que faire du faste. Elle voulait simplement épouser l'homme de sa vie.

Le cœur de Gwen n'était pas à la fête. Elle se sentait malade, vide, après ce qui était arrivé à Selese. Malade pour son frère. Malade devant ce tragique malentendu. Reece avait changé et cela effrayait Gwen. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle avait perdu son frère. Elle avait toujours été proche de Reece, l'avait toujours trouvé joyeux, heureux, insouciant... Mais Selese l'avait rendu plus heureux encore.

Maintenant, il ne serait plus jamais le même. Elle le savait. C'était écrit dans son regard : il se sentait coupable.

Gwen ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils allaient tous la quitter, l'un après l'autre. Elle leva les yeux au ciel et pensa à Thor. Où était-il ? Quand reviendrait-il ? Reviendrait-il seulement ?

Au moins, elle avait Guwayne. Elle passait toutes les heures de la journée avec lui et le prenait dans ses bras comme s'il était la chose la plus précieuse au monde. Parfois, elle pleurait sans raison devant sa douceur et priait pour que rien ne lui arrive jamais.

Pour la première fois depuis longtemps, Gwen se sentait faible, vulnérable, incertaine. Depuis plusieurs lunes, toute sa vie tournait autour de son mariage et voilà que, sans même un avertissement, sa vie se retrouvait sens dessus dessous. Gwen ne pouvait s'empêcher de penser que la mort de Selese n'était qu'un début, un mauvais augure qui annonçait de sombres heures.

Un coup se fit entendre soudain contre la porte et Gwen sursauta. Le choc violent du heurtoir de fer contre le bois semblait confirmer ses sinistres soupçons.

Elle traversa le bureau pour ouvrir la porte mais, sans attendre sa réponse, Aberthol fit irruption, flanqué de Steffen et de quelques domestiques. Le regard sombre, Aberthol serrait dans son poing un parchemin. Il marcha droit vers Gwendolyn qui eut soudain un mauvais pressentiment. Les nouvelles ne pouvaient être que sérieuses. Aucun de ces hommes ne serait entré dans son bureau de cette façon si cavalière si cela n'avait pas été le cas.

— Madame, dit Aberthol d'une voix pressante en s'inclinant. Pardonnez mon interruption, mais j'apporte des nouvelles urgentes.

Il se tut et Gwen vit qu'il hésitait. Elle se prépara au pire.

— Parlez, dit-elle.

Aberthol avala sa salive avec difficulté. Il tendit à la souveraine le parchemin qu'il tenait dans sa main tremblante et Gwen s'en saisit.

— Il semble que l'aîné de Tirus, Falus, a été assassiné. Il a été retrouvé mort dans son navire ce matin. Tout accuse votre frère : Reece.

Le sang de Gwen se glaça dans ses veines. Elle referma le poing sur le parchemin et fixa le vieillard du regard. Elle ne ressentait soudain ni le besoin, ni l'envie de lire cette missive. Lentement, son esprit absorba l'information.

— Reece ? répéta-t-elle.

Aberthol hocha la tête.

Elle aurait dû savoir... Reece était fou de chagrin et assoiffé de vengeance. Comme elle avait été stupide de ne pas le surveiller !

L'esprit de Gwen se mit à tourner, alors qu'elle passait en revue les conséquences probables de l'événement. Le fils de Tirus, mort. Comme ses frères, il était très populaire dans les Isles Boréales. Les insulaires avaient sans doute déjà appris la nouvelle. Que feraient-ils ? Rien de bon, probablement. Quoi qu'il se passe, cela pouvait anéantir tous les efforts de Gwen.

— Il y a plus, Madame, dit Aberthol. Nous avons appris que des révoltes sont en cours dans les Isles Boréales. Ils ont détruit la moitié de votre flotte,

Madame. Et Tirus a été libéré.

— Libéré !? s'exclama Gwen, horrifiée.

Aberthol hocha la tête.

— Pire encore : ils ont assiégé le château de Srog et Srog a été mortellement blessé. Ils le retiennent prisonnier. Ils promettent de le tuer et de détruire le reste de la flotte si nous ne nous excusons pas pour la mort de Falus.

Le cœur de Gwen se mit à tambouriner. C'était un cauchemar.

— Des excuses ? répéta-t-elle.

Aberthol se racla la gorge :

— Ils veulent que Reece se rende aux Isles et qu'il présente ses excuses en personne à Tirus pour la mort de Falus. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils libéreront Srog et accepteront de faire la paix.

Gwen tapa involontairement du poing sur la table – un geste hérité de son père. Un sentiment de frustration terrible menaçait de la ronger de l'intérieur. Tous ses plans... Gâchés par l'impulsivité de son propre frère. Et, maintenant, Srog, son émissaire fidèle, était blessé et prisonnier. Sa flotte détruite. Ils étaient sa responsabilité et la culpabilité retombait sur sa tête.

Cependant, Gwen n'oubliait pas la prophétie de Argon. Elle ne pouvait abandonner les Isles Boréales. Elle avait plus que jamais besoin d'un endroit où se réfugier. Reece déclenchait une révolte au plus mauvais moment.

Gwen ne pouvait non plus abandonner Srog. Ou sa flotte. Il fallait qu'elle trouve un moyen de présenter ses excuses et de ramener la paix dans le royaume. Surtout si quelques excuses suffisaient.

— Je veux voir mon frère, dit Gwen d'un ton dur et froid.

Aberthol hocha la tête.

— Je m'en doutais, Madame. C'est pourquoi il attend dehors.

— Amenez-le-moi, ordonna-t-elle, et laissez-nous.

Ils se retirèrent et Reece entra, seul, les yeux injectés de sang, le visage froid et dur, tourmenté par le chagrin. Il ne ressemblait en rien au frère que Gwen avait connu.

— Ferme la porte derrière toi, ordonna-t-elle d'une voix d'une Reine et non d'une voix de sœur.

Reece tendit la main pour refermer en claquant la lourde porte en chêne du bureau de leur père. Gwen marcha vers lui et il fit de même pour la saluer.

Dès qu'elle fut assez près, furieuse qu'il ait pu jeter sa paix aux orties, Gwen le gifla. C'était la première fois de sa vie qu'elle faisait une telle chose et le claquement résonna longtemps entre les murs.

Reece lui renvoya un regard stupéfait.

— Comment oses-tu me défier !? s'écria-t-elle d'une voix portée par la furie.

Le choc se changea en colère sur le visage de Reece. Il s'empourpra.

— Je ne t'ai jamais défiée !

— Ah non !? Penses-tu que tu avais la liberté de tuer notre cousin, un

MacGil de sang royal, le fils de Tirus et l'un des chefs des Isles Boréales, sans mon commandement ?

— Il le méritait. Il méritait bien plus encore !

— Je me fiche de savoir ce qu'il méritait, hurla Gwen, le visage rouge de colère. J'ai un royaume à gouverner ! Il y a bien des hommes qui méritent la mort, mais que je ne fais pas tuer. Tu as ce privilège, pas moi.

— Tu sacrifierais donc la justice pour la politique ?

— Ne me parle pas de justice, répliqua Gwen. Nombre de nos hommes, des hommes loyaux, sont morts dans les Isles Boréales à cause de ton acte. Est-ce la justice ?

— Alors, nous tuerons ceux qui les ont tués, eux aussi.

Gwen secoua la tête, gagnée par la frustration.

— Tu es peut-être un bon guerrier, dit-elle, mais tu ne sais pas comment se gouverne un royaume.

— Tu devrais être de mon côté, protesta Reece. Tu es ma sœur...

— Je suis ta *Reine*, corrigea Gwen.

Reece lui renvoya un regard abasourdi.

Tous deux se firent face au milieu du silence. Seule se faisait entendre la respiration de Gwen, rendue sourde et rauque par le manque de sommeil et les émotions contradictoires.

— Ce que tu as fait affecte l'état, affecte l'Anneau, affecte la sécurité de tous, poursuivit-elle. Srog est blessé. Il est retenu en otage. La moitié de ma flotte a été détruite. Cela veut dire que des centaines de mes hommes ont été tués. Tout cela à cause de ton impulsivité.

Reece s'empourpra.

— Je n'ai pas déclaré la guerre, dit-il. Ce sont *eux* qui l'ont fait. Falus l'a bien cherché. Il m'a trahi. Il nous a tous trahis.

— Tu t'es trahi toi-même, corrigea Gwen. Falus ne l'a pas tuée. Il n'a fait que lui apporter une nouvelle. Une nouvelle qui tenait de la réalité, à cause de toi. C'était un geste fourbe, qui méritait un châtiment, peut-être même la mort, mais tu dois reconnaître que tu a joué un rôle dans cette histoire. Et tu dois reconnaître qu'il ne t'appartenait pas d'exécuter la sentence, certainement pas sans m'en parler.

Gwen se mit à tourner de long en large pour s'éclaircir les idées.

Elle se pencha par-dessus le bureau de son père, pour jeter à terre tous les livres qui s'y trouvaient. Ils tombèrent avec fracas, en soulevant un nuage de poussière. Gwen poussa un cri de frustration.

Dans le silence tendu qui suivit, sous les yeux de Reece, la souveraine marcha jusqu'à la fenêtre et prit une grande inspiration, en tâchant de reprendre son calme. Une partie d'elle savait que Reece avait raison. Elle haïssait les MacGils des Isles et elle aimait Selese. En fait, une partie d'elle admirait son frère. Elle était contente de savoir que Falus était mort.

En tant que Reine, elle devait penser aux vies des autres. Ce qu'elle voulait ou ce qu'elle admirait ne comptait pas.

— Je ne te comprend pas, dit enfin Reece qui brisa le silence. Tu aimais Selese autant que moi. Ne voulais-tu pas la venger, toi aussi ?

— Je l'aimais comme une amie, répondit Gwen calmement, et comme une belle-sœur.

Elle soupira.

— Mais une Reine doit réfléchir avant d'agir. Je ne peux tuer un homme, si sa mort provoque celles d'une centaine d'autres. Et je ne peux te laisser faire, que tu sois ou non mon frère.

Elle baissa la tête, l'esprit en ébullition.

— Tu me mets dans une position impossible, dit-elle. Je ne peux laisser Srog se faire tuer, ni mes autres hommes. Et le reste de ma flotte a beaucoup de valeur. Et je ne peux abandonner les Isles Boréales : j'en ai besoin pour des raisons que tu ne connais pas.

Elle soupira.

— Je n'ai qu'une solution, dit-elle en se tournant vers son frère. Tu vas aller dans les Isles Boréales et tu présenteras tes excuses à Tirus.

Reece resta bouche bée.

— JAMAIS ! s'exclama-t-il.

Gwen serra la mâchoire.

— SI, TU LE FERAS ! hurla-t-elle à son tour, beaucoup plus fort que lui, le visage écarlate.

C'était la voix d'une Reine puissante et endurcie. La voix de son père qui courait à travers elle.

Cependant, Reece, lui aussi, avait la voix de son père. Les deux se firent face dans le bureau de l'ancien Roi, chacun animé par la force et la volonté de fer de leurs parents.

— Si tu ne le fais pas, dit-elle, je vais devoir t'emprisonner pour ton acte.

Reece lui adressa un regard stupéfait et incrédule.

— M'emprisonner ? Ton frère ? Pour avoir fait justice ?

L'expression de son visage brisa le cœur de Gwen : c'était le regard d'un frère trahi.

— Tu es mon frère, dit-elle, mais tu es aussi un sujet de mon royaume. Tu feras ce que je te dirai. Hors de ma vue. Ne reviens pas tant que tu ne t'es pas excusé.

Bouche bée, le visage tordu par l'angoisse et la douleur, Reece resta sans voix. Gwen aurait aimé pouvoir lui montrer de la compassion, mais elle n'en avait plus à gaspiller.

Lentement, Reece tourna les talons et quitta la pièce, comme en transe. Il referma la porte en claquant derrière lui.

Gwen resta debout au milieu du silence. Si seulement elle pouvait se trouver ailleurs... Si seulement elle pouvait être quelqu'un d'autre, n'importe qui, sauf une Reine.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Erec galopait, monté sur son destrier blanc, les bras de Alistair enroulés autour de sa taille. Il ne s'était jamais senti aussi heureux. Enfin, après toutes ces années, il repartait chez lui en compagnie de sa fiancée, pour retrouver sa famille. Il avait hâte de présenter Alistair à son père et à son peuple, puis de l'épouser. Elle était la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée et il n'imaginait pas être séparé d'elle un seul instant. Comme il était heureux qu'elle ait décidé de l'accompagner !

Alors qu'ils chevauchaient toujours plus loin vers le sud, Erec sentait l'air se charger d'humidité et d'effluves marines. Bientôt, ils atteindraient le port. Son cœur battit plus vite dans sa poitrine. Au détour du virage, les récifs apparaîtraient sous ses yeux, ainsi que l'océan et le navire qui l'attendait pour le ramener chez lui. Erec n'était pas retourné dans les Isles depuis son enfance. Sa famille lui manquait. Il tenait surtout à voir son père avant de mourir. Il espérait arriver à temps...

L'idée de quitter l'Anneau provoquait chez lui des émotions contradictoires. Après tout, l'Anneau était devenu sa maison. Il était arrivé très jeune sur ces terres et il y était devenu le plus grand chevalier du royaume. Le Roi MacGil avait toujours été comme un deuxième père et la Cour du Roi était sa maison. Il faisait partie de l'Argent et, derrière lui, il entendait résonner le fracas des éperons des guerriers qui avaient tenu à l'accompagner en signe de respect. Ils étaient devenus des frères. Une partie de lui se sentait coupable de les abandonner et de laisser l'Anneau sans protection.

Cependant, Erec laissait l'Anneau entre de bonnes mains : Kendrick et les autres le protégeraient. Il savait également que l'Anneau était plus fort que jamais : les forteresses et châteaux avaient été reconstruits, le Bouclier s'élevait autour du Canyon, les ponts et les donjons avaient été renforcés... Et, surtout, Ralibar veillait sur eux. Partir était difficile, mais Erec avait au moins l'assurance que l'Anneau était imprenable. S'il voulait un jour revenir chez lui, c'était maintenant ou jamais : son père était sur le point de mourir et il souhaitait épouser Alistair sous les yeux de son peuple.

Enfin, ils passèrent le virage et s'arrêtèrent devant le panorama. D'énormes vagues roulaient et s'écrasaient de façon spectaculaire sur les falaises, en soulevant des nuages d'écume. L'Océan Méridional.

Erec balaya le port du regard, à la recherche d'un énorme navire arborant des voiles blanches.

Comme les chevaliers s'arrêtaient derrière lui, Erec fronça les sourcils, perplexe.

Son navire n'était pas là.

Déconcerté, Erec fouilla la mer du regard.

— C'est impossible, murmura-t-il pour lui-même.

— Que se passe-t-il, mon seigneur ? demanda l'un de ses hommes.

— Notre navire, dit-il. Il n'est pas là.

Erec se renversa sur sa selle, en se demandant ce qui avait bien pu se passer. Comment rentrer chez lui sans ce bateau ? Avaient-ils fait demi-tour ?

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir : chevaucher jusqu'au port et mener l'enquête.

Erec éperonna sa monture et poursuivit sa descente, en suivant la piste qui sinuait le long de la falaise. Il traversa ensuite la plage de sable, en regardant de tous côtés à la recherche de son navire. Au loin, un autre bateau se dressait, mais il arborait des voiles noires et vertes que Erec ne reconnaissait pas. Ce n'était pas son navire.

— Je ne comprends pas, dit Erec. C'était le navire que mon père m'a envoyé. Ils étaient censés nous attendre ici. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer.

— Partis ! tonna une voix.

Erec se retourna. L'homme qui avait parlé avait dû être un guerrier, autrefois, mais son double menton et sa calvitie laissaient deviner son âge. Flanqué de compagnons en haillons, probablement des matelots, il longea la côte pour s'approcher de Erec.

— Ils sont partis il y a trois jours ! dit encore l'homme. Ils ont attendu, puis ils ont dû penser que vous ne viendriez pas. Ils sont repartis. Apparemment, vous êtes en retard.

— Nous avons pris une autre route, dit un des chevaliers à Erec. À la croisée des chemins.

Erec secoua la tête.

— Nous n'avons que trois jours de retard, dit-il. Ils auraient dû nous attendre.

— Un autre groupe est arrivé hier, dit l'homme, et ils ont proposé un prix plus élevé. Ils avaient un client, alors ils en ont profité.

Erec s'empourpra.

— Ils ont donné leur parole à mon père. N'y a-t-il donc plus d'honneur ? se lamenta-t-il à voix haute.

— Où allez-vous ? demanda l'homme en allumant sa pipe. Voilà mon navire, ajouta-t-il en montrant du doigt le bateau aux voiles noires et vertes. Je peux peut-être vous y conduire.

Erec le détailla du regard, suspicieux. L'homme ne lui donnait pas une très bonne impression et son navire avait l'air d'avoir déjà bien vécu. Sale et usé, il semblait également peuplé de matelots grossiers.

— Je pars pour les Isles Méridionales, dit Erec. Ma partie. Mon père, le Roi, nous attend.

— Pour un bon prix, je vous emmène, dit l'homme.

— Pour un bon prix ? répéta un des chevaliers de Erec en mettant pied à terre. Ne sais-tu pas à qui tu parles ? Voici Erec, le champion de l'Argent. Vous vous adresserez à lui avec plus de respect.

L'homme lui renvoya un regard inexpressif, visiblement peu

impressionné. Il tira calmement sur sa pipe.

— Argent ou non, tout le monde a un prix, dit-il. Je suis un homme d'affaires et la chevalerie ne m'avance à rien.

Erec détailla le navire du regard. Il soupira : il n'avait pas vraiment le choix. Il fallait qu'il voie son père avant que celui-ci ne meure.

— L'argent n'est pas un problème, dit-il. Je me préoccupe seulement de la sécurité. Je ne risquerai pas la vie de ma femme sur un rafiot pourri.

L'homme sourit, en lançant à Alistair un regard qui ne plut pas à Erec.

— Mon navire est le plus rapide de tous. Ne vous laissez pas abuser par son apparence. Un sac d'or et ce voyage est à vous. Sinon, dit-il en saluant du bout du chapeau, ce fut un plaisir de discuter avec vous.

— Un sac !? s'exclama l'un des chevaliers. C'est exorbitant.

Erec détailla à nouveau l'homme du regard et réfléchit. Ce n'était pas ce qu'il voulait, mais il n'avait pas le choix. Il fallait qu'il voie son père. Il tira de sa poche un sac d'or qu'il lança à l'homme. Celui-ci le reçut en pleine poitrine, l'ouvrit et sourit.

— Voilà de quoi payer et bien plus encore, dit Erec. Allons-y rapidement. Et sûrement.

L'homme s'inclina en souriant.

Erec mit pied à terre et aida Alistair à descendre. Il étreignit ses frères d'armes.

— Protégez l'Anneau, leur dit-il.

Ils lui rendirent ses étreintes.

— Nous vous reverrons bientôt, mon seigneur, répondirent-ils.

— Oui.

Erec saisit la main de Alistair et tous deux suivirent le groupe de matelots. Erec sentait déjà son estomac se nouer, mais pourquoi ? Il serra plus fort la main de sa fiancée quand, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que ses hommes étaient partis. Il tourna son regard vers l'énorme navire en se demandant s'il ne venait pas de commettre une terrible erreur.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

Luanda s'immergea sous la source d'eau froide qui jaillissait haut dans les montagnes, comme elle le faisait tous les matins. Elle laissa courir l'eau froide dans ses cheveux, qui avaient maintenant retrouvé leur longueur initiale. La fraîcheur était vivifiante et réveillait l'âme de Luanda, qui ne pouvait ignorer où elle se trouvait : dans un pays étranger, du mauvais côté des Highlands. En exil. Elle ne rentrerait jamais à la maison. Tous les matins, son bain dans l'eau glacée le lui rappelait. Étrangement, elle commençait à apprécier ce rituel. C'était sa manière à elle de se souvenir de ce que sa vie était devenue...

Il n'y avait personne dans ce coin de montagne arrosé par les sources froides, peuplé d'arbres épais et feuillus et recouvert de brume. Luanda haïssait peut-être ce côté des Highlands, mais elle commençait à aimer cet endroit que nul ne connaissait. Elle l'avait découvert par hasard, un jour, en partant en promenade, et elle était ensuite revenue tous les jours.

Luanda sortit de l'eau et se sécha avec la serviette de laine qu'elle avait apportée, puis, comme tous les matins, elle se saisit du bouquet d'herbes que lui avait donné l'apothicaire et se soulagea dessus. Elle déposa ensuite le bouquet sur une pierre au soleil, non loin de l'eau, et attendit. Elle le surveilla longtemps d'un air attentif, comme elle le faisait depuis des lunes, en espérant voir les herbes blanchir. Si c'était le cas, selon l'apothicaire, cela signifierait qu'elle était enceinte.

Chaque matin, Luanda s'asseyait devant le bouquet d'herbes et, chaque matin, elle repartait déçue. Elle avait perdu espoir, mais le geste faisait partie de sa routine.

Luanda commençait à comprendre qu'elle ne serait jamais enceinte. Sa sœur réussissait toujours mieux qu'elle, dans tous les domaines visiblement. La vie était bien cruelle.

Luanda se pencha sur les yeux et contempla son reflet. Autour d'elle, se dessinaient également le ciel, les nuages et les deux soleils. Luanda se mit à penser aux déboires qui l'avaient jetée ici, de ce côté des Highlands. Quelqu'un l'avait-il seulement aimée dans sa vie ? Elle commençait à en douter. Elle aimait Bronson, cependant, et il l'aimait en retour. Peut-être était-ce suffisant, avec ou sans enfant.

Luanda rassembla ses affaires et se prépara à partir. Poussée par un réflexe, elle jeta un dernier coup d'œil à la branche qui séchait au soleil. Elle s'arrêta net, le souffle coupé.

Elle n'en crut pas ses yeux : la branche était devenue toute blanche.

Luanda poussa un petit cri de surprise et leva la main à sa bouche, presque terrifiée à l'idée de toucher le bouquet. Elle le leva entre ses doigts, l'examina sous toutes les coutures. Blanc. Blanc comme neige. Blanc comme jamais auparavant.

Malgré elle, Luanda se mit à pleurer, submergée par l'émotion. Elle posa instinctivement la main sur son ventre et se sentit renaître, envahie par une

joie et un bonheur intense. Enfin, les choses tournaient en sa faveur. Enfin, elle allait goûter au bonheur de Gwendolyn.

Luanda se lança alors dans une course folle à travers la forêt, le long de la crête. Au loin, elle apercevait déjà la forteresse où se trouvait son mari. Elle accéléra l'allure, le visage inondé de larmes de joie. Elle avait tellement hâte de lui annoncer la nouvelle. Pour la première fois depuis toujours, elle était heureuse.

Vraiment heureuse.

*

Luanda fit irruption dans le hall, dépassant les gardes, et monta à toute allure les marches de l'escalier en vis. Elle courut, courut, courut, à bout de souffle, pressée de voir Bronson. Comme elle avait hâte de voir la tête qu'il ferait ! Bronson, l'homme qu'elle avait appris à aimer et qu'elle chérissait maintenant plus que tout au monde. Bronson, qui désirait un enfant autant qu'elle.

Enfin, leurs rêves devenaient réalité. Enfin, ils devenaient une famille. Une famille bien à eux.

Luanda s'élança dans les couloirs et passa la porte coiffée d'un arc brisé, sans même remarquer l'absence suspecte des gardes, sans même remarquer que le battant était entrouvert. Elle fit quelques pas dans la pièce et s'arrêta net.

Quelque chose n'allait pas.

Le monde se mit à bouger plus lentement autour d'elle, comme au ralenti. Luanda balaya la chambre du regard. Là, sur le sol de pierre froid, non loin de la porte, deux gardes. Les gardes de Bronson. Morts.

Avant d'assimiler toute l'horreur de la situation, Luanda aperçut ensuite, de l'autre côté de la pièce, un autre corps. Elle reconnut ses vêtements immédiatement : Bronson. Immobile, sur le dos, les yeux grands ouverts tournés vers le plafond.

Luanda sentit son corps trembler violemment, comme si une hache venait de la couper en deux. Elle tituba, ses genoux faibles, et tomba sur la poitrine de son mari. Elle saisit ses deux mains froides, contempla son visage pâle, puis les traces laissées par les coups de poignard. Lentement, l'horrible vérité l'envahit.

Son mari. La seule chose qu'elle aimait encore. Le père de son enfant. Mort. Assassiné.

— NON ! gémit Luanda, encore et encore, en secouant Bronson comme si cela pouvait le ramener à la vie.

Elle se mit à pleurer et pleura, pleura, pleura, la poitrine agitée de convulsions, secouée par les sanglots. Il fallait qu'elle trouve le responsable. Un coupable à blâmer, vite ! Ce ne pouvait être que l'œuvre des McClouds, bien sûr. Ceux qu'elle avait voulu faire exécuter. Si seulement Bronson l'avait

écoutée, si seulement il ne les avait pas libérés...

Mais cela ne suffisait pas. Il fallait un autre coupable. Le véritable responsable.

Les pensées de Luanda s'arrêtèrent sur une personne : sa sœur.

Gwendolyn.

Tout était de sa faute. Sa politique. Sa naïveté ridicule. Tout cela avait conduit à la mort de son mari. Elle avait tout gâché. Elle n'avait pas seulement ruiné sa vie, mais également pris celle de la personne que Luanda aimait le plus au monde.

Luanda poussa un cri, hors d'elle, soudain déterminée. Bronson tué, plus rien ne la retenait dans ce monde. Il ne lui restait plus qu'à faire goûter aux autres la souffrance qu'ils lui avaient infligée.

Elle y parviendrait.

Luanda se redressa, froide et dure, résolue. Elle quitta le hall, le cœur battant. Elle avait une idée. Quelque chose qui briserait Gwendolyn une bonne fois pour toutes.

Il était temps de mettre son plan à exécution.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

Dévasté par sa rencontre avec sa mère, Kendrick tentait de s'éclaircir les idées et d'apaiser son esprit en ce jour sacré : il marchait lentement le long de la montagne, en suivant le chemin qui décrivait de larges boucles, en compagnie de centaines de chevaliers de l'Argent et de soldats. Tous tenaient une pierre à la main. Le Jour du Pèlerinage était arrivé. Un des jours des plus sacrés de l'anneau. Comme il le faisait chaque année à cette occasion, Kendrick avait rejoint ses frères d'armes pour remonter le chemin en leur compagnie. Ils avaient passé la matinée à s'immerger dans la rivière, en ramassant les plus jolies pierres. À présent, ils remontaient la piste de montagne depuis le début de l'après-midi, lentement, un peu plus haut à chaque pas.

Quand ils atteindraient le sommet, ils déposeraient selon la tradition leurs pierres, s'agenouilleraient et prieraient, pour se purger de leurs péchés de l'anneau et pour préparer sainement l'année à venir. Pour tous ceux qui défendaient le royaume, c'était un jour particulièrement sacré. On considérait qu'il était de bon augure qu'un chevalier effectue son pèlerinage en compagnie de la femme qu'il aimait. Kendrick avait proposé à Sandara de venir avec lui et elle avait accepté. Elle marchait à ses côtés, plongée dans le silence.

Malgré ses efforts, Kendrick ne pouvait chasser de ses pensées sa rencontre avec sa mère. Il avait traversé depuis des centaines de kilomètres depuis ce jour, mais le souvenir pesait encore sur son cœur. Si seulement il n'avait jamais eu l'idée de la retrouver... Si seulement il avait vécu dans l'ignorance et le mystère toute sa vie, libre de croire que sa mère était quelqu'un d'autre. Soudain, son rêve lui semblait plus précieux que la réalité. Le rêve pouvait nourrir un homme et la réalité pouvait l'écraser.

— Vous allez bien, mon seigneur ? demanda Sandara.

Kendrick se tourna vers elle, coupé dans ses pensées. Comme toujours, la regarder suffisait à chasser ses soucis. Il l'aimait plus qu'il n'aurait su le dire. Elle était si belle, si grande, si exotique avec sa peau sombre et ses larges épaules. Différente de toutes les femmes qu'il avait connues. Il prit sa main tout en marchant.

— Je m'en remettrai, dit-il.

— Je pense, mon seigneur, que c'est votre rencontre avec votre mère qui vous chagrine, dit-elle.

Kendrick se mordit la langue. Bien sûr, elle avait raison, mais il n'avait pas envie d'en parler.

Sandara soupira.

— Ma mère était une femme froide, cruelle et sans pitié, dit-elle. Elle me détestait. Mon père était un grand guerrier qui se montrait bon envers tout le monde. Je ne suis pas cruelle ou méchante comme ma mère l'était. J'ai choisi d'imiter mon père.

Il se tourna vers elle et vit qu'elle lui adressait un regard intense.

— Ne comprenez-vous pas ? dit-elle. L'identité de votre père ou de votre mère ne change pas ce que vous êtes. Vous vous cherchez en eux, mais vous êtes vous-même. Pour comprendre qui vous êtes, c'est en vous qu'il faut chercher. Devenez le parent que vous admirez, celui que vous *choisissez*. On choisit toujours qui l'on est et l'on fait ce choix chaque jour.

Kendrick y réfléchit tout en suivant la boucle que traçait le chemin. Elle parlait avec sagesse, il le savait. Il était difficile de le reconnaître, mais Kendrick devait laisser ses parents derrière lui. Il fallait qu'il découvre qui il était, lui, et non ses parents.

Il se sentit mieux et se tourna vers elle.

— Mes parents ne se sont jamais mariés, dit-il. Ils n'ont pas passé leur vie ensemble. Quant à moi, je n'ai pas l'intention de vivre cette vie seul. Je veux me marier. Je veux des enfants qui me connaissent. Des enfants légitimes. Sandara, dit Kendrick en se raclant la gorge, c'est toi que je souhaite épouser. Je sais que je te l'ai déjà demandé, mais j'aimerais vraiment que tu y réfléchisses. S'il te plaît.

Sandara baissa vers ses chaussures des yeux mouillés de larmes.

— Je vous aime, mon seigneur, répondit-elle. Vraiment, je vous aime. Mais mon pays est si loin. S'il n'y avait pas cet océan pour nous séparer, je vous épouserais, mais je dois retourner chez moi. Vers mon peuple. L'Empire. Vers ceux que j'aime.

— Mais tu n'es pas là-bas, dit Kendrick. Tu es ici maintenant. Et ta famille a été réduite en esclavage.

Sandara haussa les épaules.

— C'est vrai, mais je préfère vivre en esclave parmi les miens que libre loin de mon peuple.

Kendrick ne comprenait pas ce choix, mais il savait qu'il devait l'accepter.

— Au moins, je suis avec vous pour le moment, mon seigneur, dit-elle. Et je ne partirai pas avant quelques jours.

Kendrick serra sa main entre les siennes, en se demandant pourquoi les femmes qu'il aimait le plus disparaissaient toujours de sa vie. Il allait devoir chérir le temps qu'il passerait avec elle. Penser à son départ était déjà difficile.

Ils poursuivirent leur chemin en silence, en compagnie de centaines d'autres pèlerins, jusqu'à atteindre enfin le sommet de la montagne. Un air de solennité et de sacré soufflait sur le plateau. Kendrick se sentit immédiatement en paix avec lui-même.

Il s'agenouilla dans l'herbe en compagnie des autres chevaliers et déposa sa pierre sur le monticule. Il inclina la tête respectueusement.

S'il te plaît, mon Dieu, pria-t-il en silence, ne m'enlève pas cette femme. Laisse-nous être heureux ensemble. Trouve le moyen. Je ne souhaite pas m'en séparer.

Kendrick ouvrit les yeux et se redressa lentement, surpris lui-même pas sa prière. Ce n'était pas prémédité. Il priait généralement pour l'année à venir,

pour la force de vaincre ses ennemis, le courage, la valeur. Cependant, c'était une prière sortie du cœur de Kendrick. Il n'avait su l'arrêter.

Il se tourna vers Sandara et elle sourit.

— J'ai prié pour vous, mon seigneur, dit-elle. Pour que vous trouviez la paix et la sagesse.

Kendrick sourit.

— J'ai moi aussi adressé aux dieux une prière très spéciale.

En jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de sa belle, Kendrick remarqua soudain un mouvement à l'horizon et son sourire disparut. Mais que se passait-il ? Cela n'avait pas de sens.

Il poussa Sandara sur le côté et fouilla l'horizon de son œil de guerrier. Son cœur battit plus vite dans sa poitrine.

Impossible ! Là, au loin, un nuage de poussière noire, des milliers de guerriers en armure qui chargeaient vers le portes de la Cour du Roi, laissées sans protection et grandes ouvertes en ce jour sacré. Bien sûr, Kendrick n'aurait jamais imaginé qu'elles auraient besoin d'être protégées. Qui attaquerait l'Anneau, aujourd'hui si sûr ?

Kendrick plissa les yeux et s'empourpra quand il reconnut l'armure des McClouds. Comme il s'en voulait à présent de ne pas avoir laissé de gardes ! Il se trouvait à une demi-journée de cheval et ces McClouds étaient tout près, si près qu'ils s'apprêtaient à traverser les portes.

Dans quelques instants, à la grande horreur de Kendrick, sa sœur serait morte.

Kendrick poussa un féroce cri de guerre et tous ses hommes se retournèrent. Voyant ce qui approchait de la cité, ils suivirent leur chef et dévalèrent le chemin pour atteindre les chevaux, pressés de rejoindre la bataille... Cependant, ils arriveraient trop tard. Kendrick le savait.

Dans quelques instants, tout ce qu'il connaissait et aimait serait mort.

CHAPITRE QUARANTE

Depuis la veille, Godfrey galopait à fond de train sur la route interminable qui menait à la Cour du Roi, seul, le souffle court, en jetant fréquemment par-dessus son épaule à la recherche d'un signe de l'armée McCloud. Les ennemis le suivaient de près, à moins d'une demi-journée de cheval, et ils soulevaient à l'horizon un nuage de poussière. Godfrey avala sa salive avec difficulté et éperonna sa monture.

Godfrey savait qu'il n'avait pas le droit à l'erreur. Sa stupeur alcoolique avait depuis longtemps laissé place à un épuisement terrible, qui menaçait à tout moment de le jeter à bas de son cheval. Il transpirait à profusion, peu habitué à ce type d'exercice, et la sueur lui piquait les yeux. Une crête s'élevait devant lui et il priait tous les dieux qu'il connaissait pour apercevoir juste derrière la Cour du Roi.

Sa prière fut entendue. Enfin, au loin, au grand soulagement de Godfrey, s'élevaient les portes neuves, reconstruites, de la cité. Comme il l'avait craint, elles étaient grandes ouvertes, gardées seulement par une poignée de soldats. Bien sûr : c'était le Jour du Pèlerinage et les chevaliers étaient partis sur la montagne. Ils ne reviendraient pas avant la tombée de la nuit. Ce serait trop tard. Tous les habitants auraient été tués et la ville mise à sac.

Godfrey éperonna sa monture, résolu, et chargea à fond de train, en prenant à peine le temps de respirer, le cœur battant à toute allure.

Quand il approcha des portes, les quelques gardes novices qui en gardaient l'entrée le dévisagèrent avec surprise.

— FERMEZ LES PORTES ! hurla-t-il.

— Quoi !? s'exclama l'un d'eux.

Les soldats échangèrent des regards stupéfaits, l'air de penser que Godfrey était fou. Il est vrai qu'il devait avoir l'air un peu dérangé : débraillé, échevelé, en sueur, mal rasé, en proie à la gueule de bois et épuisé d'avoir chevauché toute la nuit.

Godfrey s'empourpra, bien décidé à les faire obéir :

— UNE ARMÉE APPROCHE ! hurla-t-il. FERMEZ CES PORTES OU JE VOUS TUE MOI-MÊME !

Les soldats jetèrent un coup d'œil par-dessus l'épaule de Godfrey, l'air peu convaincu.

Mais alors, Godfrey vit leurs yeux s'écarquiller et la panique les envahir. Les McClouds avaient dû passer la crête. Ils étaient en vue.

Les gardes se précipitèrent pour abaisser la herse.

— SONNEZ LES CORS ! hurla Godfrey en traversant les portes avant qu'elles ne se referment.

Des milliers d'hommes et de femmes surgirent des maisons, bien disciplinés, et se mirent en route à travers les rues de la cité, pour évacuer le quartier. Gwendolyn avait vraiment pensé à tout et elle avait bien préparé son peuple à une éventuelle attaque. Godfrey s'en réjouit. Il sentait soudain un

étrange sentiment l'envahir, un sentiment qu'il n'avait encore jamais ressenti : celui d'avoir un but. Celui d'avoir contribué à une réussite. Celui d'avoir fait la différence. Celui de ne pas avoir eu peur. Celui d'avoir répondu à un besoin.

Le sentiment d'être responsable. Ce sentiment lui était étranger, mais il lui plut immédiatement.

Encouragé, Godfrey partit en galopant vers le château où il savait qu'il retrouverait sa sœur. Les domestiques ouvrirent les portes sur son passage en reconnaissant le frère de la Reine.

Il ne prit même pas le temps de mettre pied à terre et galopa sous le porche, à travers le hall, jusqu'au pied des escaliers.

Il sauta à terre, en titubant, le souffle court, puis monta les marches quatre à quatre.

Enfin, il parvint à l'étage, se précipita dans le couloir et atteignit les portes anciennes qui gardaient la chambre du conseil de la Reine.

Godfrey ne ralentit pas quand les gardes tentèrent de l'arrêter. Il les repoussa d'un coup d'épaule, puis enfonça la porte qui s'ouvrit avec fracas.

Godfrey déboula au milieu de la séance et tous sursautèrent. Sa sœur, sur son trône, Guwayne dans les bas, se leva aussitôt, imitée par les membres du conseil qui adressèrent à l'intrus des regards choqués. Il venait apparemment d'interrompre une réunion importante.

— Godfrey, dit Gwendolyn, que fais-tu là ? Que signifie ce...

— Il faut évacuer la ville ! s'écria Godfrey, à bout de souffle. Vous n'entendez donc pas les cors ? Nous sommes attaqués !

La panique tomba sur l'assemblée. Gwen et ses conseillers coururent aux fenêtres pour les ouvrir. Le grondement des cornes pénétra alors dans la pièce, accompagné des signes de l'agitation et du chaos en contrebas.

Au milieu de la panique, qui prit à la gorge même les guerriers les plus expérimentés, Gwen resta calme. Elle était devenue une véritable souveraine, songeait Godfrey : plus solide que bien des hommes.

— Faites évacuer la ville ! commanda-t-elle. Faites ce que dit mon frère. Tous. Maintenant !

Les conseillers s'exécutèrent et partirent en courant. Steffen, cependant, refusa de quitter la Reine et se porta à sa hauteur.

Il ne restait plus que Gwen, qui tenait Guwayne dans ses bras, Steffen et Godfrey.

— Tu dois les accompagner, dit Gwen à son frère.

— Et toi ? demanda Godfrey, stupéfait devant son calme et son courage. Gwen secoua la tête.

— Ça va aller, dit-il.

Godfrey suspectait qu'elle voulait juste montrer bonne figure. Son courage l'inspira et il prit sa décision :

— Non, dit-il. Je ne peux pas partir. Les hommes ont besoin d'aide pour garder les portes.

— Tu mourras, dit Gwen en secouant la tête.

— Alors je mourrai, répondit Godfrey.

Pour la première fois, il n'avait pas peur. Vraiment, il n'avait pas peur.

Gwen dut sentir le changement en lui car, pour la première fois également, elle posa sur lui un regard différent.

Elle le prit par l'épaule et le regarda fermement dans les yeux.

— Père serait fier de ce que tu as fait aujourd'hui, dit-elle.

Son admiration réchauffa tout le cœur de Godfrey. C'était la première fois qu'un membre de la famille lui montrait son approbation et le considérait comme autre chose qu'un soiffard.

Il hocha la tête, les yeux brillants, et lui lança un dernier long regard, en espérant qu'il la reverrait un jour. Il doutait que ce serait le cas...

— Porte-toi bien, ma sœur.

Godfrey tourna les talons, dévala les escaliers et parcourut les couloirs jusqu'à atteindre les portes du château, puis celles de la ville. Il ne ralentit pas un instant et se précipita pour aider la douzaine de soldats qui tentaient de refermer les battants. Il posa son épaule contre le bois et appuya de toutes ses forces. Cela fit la différence : l'immense porte grogna avant de se refermer. Godfrey aida les hommes à soulever la barre pour verrouiller le portail.

Ce n'était pas trop tôt : quelques secondes plus tard, l'armée McCloud atteignit les portes et se jeta sur elles pour les enfoncer. Elles tinrent bon.

Godfrey suivit un soldat qui montait quatre à quatre les escalier pour rejoindre le chemin de ronde. Il saisit un arc et s'agenouilla avec les autres. Il visa, puis tira sa première flèche, soudain envahi par un sentiment de satisfaction.

Il défendrait la cité. Il ne gagnerait pas. En fait, il mourrait certainement, mais cela n'avait plus d'importance. Tout ce qu'il voulait, c'était quitter ce monde avec honneur.

CHAPITRE QUARANTE-ET-UN

Gwendolyn se tenait debout au sommet des remparts de son château en compagnie de Steffen, Guwayne en pleurs dans ses bras, le regard tourné vers l'est. Son cœur se brisa en voyant surgir à l'horizon des rangs interminables de bannières noires, des milliers de guerriers McClouds montés sur des chevaux qui chargeaient la Cour du Roi. Au loin, derrière eux, s'élevaient des colonnes de fumée. Sans doute des villages mis à sac.

Un océan de dévastation prêt à jeter ses vagues meurtrières sur la cité.

Des cors sonnèrent à nouveau, encore et encore, et résonnèrent entre les murs du château. En contrebas, le peuple évacuait la Cour du Roi, exécutant le plan répété quelques lunes auparavant. Ils marchaient d'une manière étonnamment ordonnée, étant donné les circonstances, et Gwen se félicita de les avoir fait répéter si souvent. Bientôt, la cité serait vidée de ses habitants : le peuple rejoignait les portes situées de l'autre côté de la ville où des caravanes de chevaux et de chariots les attendaient pour les emmener, selon le plan, vers la plage. Là-bas, ils embarqueraient à bord de navires en direction des Isles Boréales. Vers la sécurité.

Les McClouds tentaient d'enfoncer les portes, encore et encore, et le fer semblait prêt à céder. Gwen réalisa qu'ils allaient détruire la cité, tout ce qu'elle avait passé tant de temps à reconstruire.

Cependant, ils ne poseraient pas la main sur son peuple. Gwen pleurerait pour ce qui allait arriver à la ville, mais elle était réconfortée à l'idée que son peuple se mettrait à l'abri. Les McClouds pouvaient bien piller leurs richesses... Au moins, le peuple vivrait un autre jour.

— Madame, nous n'avons pas le temps, dit Steffen à côté d'elle.

Gwendolyn leva les yeux vers le ciel, l'estomac noué. Plus que jamais, elle aurait voulu que Thor survienne sur le dos de Mycoples pour les sauver.

Mais son fiancé était bien loin, dans quelque pays étranger. Reviendrait-il seulement ?

Thor, pria-t-elle. Reviens-moi. J'ai besoin de toi.

Elle ferma les yeux et, en pensée, lui cria de revenir. Elle cria également à Ralibar d'apparaître. Au fond d'elle, elle sentait que le dragon ne viendrait pas. Le départ de Mycoples l'avait beaucoup affecté et elle ne l'avait pas revu depuis. C'était comme s'il était tombé dans une dépression. Il avait eu l'habitude de venir lui rendre visite tous les matins, mais il ne le faisait plus. L'avait-il abandonnée pour de bon ?

Gwen ouvrit les yeux, pleine d'espoir, mais les cieux demeuraient vides, emplis seulement des cris des hommes engagés dans la bataille. Pas de Thor. Pas de Ralibar.

Elle était seule une fois de plus. Elle savait, car elle l'avait toujours su, qu'elle ne pourrait compter que sur elle-même.

— Madame ? répéta Steffen avec animation.

— Je t'ai ordonné de partir, lui dit-elle.

Steffen secoua la tête.

— Je suis désolé, Madame, dit-il, mais c'est justement l'ordre que je dois défier. Je ne vous quitterai pas.

Guwayne se mit à gigoter et à pleurer dans les bras de la Reine qui le couva d'un regard plein d'amour. Elle ne supportait pas l'idée de quitter la cité, mais il fallait mettre son bébé en sécurité.

— C'est ma maison, dit-elle en refermant ses doigts sur le parapet. La maison de mon père.

Alors qu'elle contemplait la cité, Gwen souffrait de devoir quitter l'endroit qui l'avait vue naître. Après tout ce qu'elle avait fait pour la reconstruite, il fallait qu'elle la laisse aux mains de ces barbares...

— Il est temps de trouver une nouvelle maison, dit Steffen.

Gwen fouilla le ciel une dernière fois, à la recherche d'un signe de Thor ou de Ralibar. Elle fouilla l'horizon à la recherche d'un signe de l'Argent. Le ciel, comme les routes, était vide. Ils ne viendraient pas. Ils étaient trop loin, occupés par leur Pèlerinage. Les McClouds avaient bien choisi leur moment.

Gwen prit une grande inspiration.

— Allons-y, dit-elle.

Gwen serra contre elle Guwayne qui hurlait et suivit Steffen le long des remparts, puis dans les escaliers en vis. Bientôt, ils atteignirent le rez-de-chaussée et s'élancèrent vers la porte de derrière pour rejoindre la marée humaine qui les emporta vers les caravanes.

Alors qu'ils atteignaient les portes de la Cour du Roi, le cœur de Gwen se mit à battre plus vite quand elle vit que plusieurs domestiques l'attendaient. En fait, tout son peuple l'attendait, assis dans les chariots : aucun n'avait voulu partir sans elle.

Gwen fut la dernière à passer les portes. Les domestiques refermèrent derrière elle les lourds battants.

Gwen grimpa sur un chariot, Guwayne toujours dans ses bras. Elle serait la dernière à partir. L'homme qui conduisait son véhicule fouetta les chevaux et tous partirent au galop.

Gwen jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, pour voir la Cour du Roi disparaître à l'horizon. Le son des portes se refermant en claquant, ce fracas métallique, résonna longtemps en elle, à mesure que la cité qu'elle aimait diminuait et s'éloignait sous ses yeux... Bientôt, tout ceci serait réduit à l'état de ruines et de cendres. Tout ce qu'elle aimait serait détruit.

Ils partaient pour les Isles Boréales, un autre territoire hostile. Quelle vie les attendrait là-bas ?

Mais, bien sûr, la vie ne serait plus jamais la même.

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

Romulus menait son armée à travers les forêts des Terres Sauvages. Des milliers de bottes frappaient le sol derrière lui, écrasant les feuilles mortes, et le ciel était noir de dragons. Romulus sourit d'un air triomphal. Enfin invincible, il avait traversé l'océan avec sa flotte. Bientôt, ils atteindraient le Canyon et trouveraient le moyen de détruire le Bouclier. L'heure de sa vengeance et de sa domination du monde avait sonné.

À mesure qu'ils avançaient, les dragons crachaient une pluie de feu sur les Terres Sauvages, dévastant les forêts sur des kilomètres à la ronde et décimant les créatures qui vivaient de ce côté du Canyon. Poussés par le souffle enflammé, les bêtes sortaient en hordes hystériques et se jetaient sur Romulus et ses hommes.

Romulus ne ralentissait pas l'allure. Il décapitait une créature après l'autre, avec l'aide de ses hommes. C'était un bain de sang. L'armée détruisait tout sur son passage comme une nuée de sauterelles, achevant ce que les dragons avaient laissé en vie. Romulus ne s'était pas autant amusé depuis son enfance.

Il chevauchait, déjà triomphant, déjà victorieux, prêt à vivre le plus grand moment de sa vie. Dans quelques instants, il détruirait le Bouclier, envahirait l'Anneau, pillerait la Cour du Roi et tuerait Gwendolyn. Il aurait entre les mains ce que ses prédécesseurs, même Andronicus, n'avait jamais eu : une parfaite domination du monde. Il réduirait en esclavage et torturerait tous ceux qu'il trouverait.

Romulus sourit et prit une grande inspiration. Il pouvait déjà goûter sur ses lèvres le goût du sang.

Le sorcier avait prédit que Romulus détruirait le Bouclier, mais il n'avait pas spécifié comment il le ferait. Romulus songeait que ses dragons pourraient joindre leurs forces et l'enfoncer à la manière d'un bétail, ouvrant le passage. Après tout, comment le Bouclier pourrait-il résister à la puissance des dragons ?

Enfin, au détour d'un virage, apparut le Canyon, enfumé par les volutes de brume multicolore. Son destin qui lui faisait signe d'approcher. Romulus prit une grande inspiration, émerveillé par la vue.

Il s'avança jusqu'au bord. La passerelle immense s'étendait entre les deux mondes. Romulus leva les yeux vers le ciel et attendit. En pensée, il commanda à sa horde de dragons de s'écraser sur le Bouclier invisible.

Sous ses yeux, ils survolèrent le ravin. Le cœur de Romulus se mit à battre plus vite. Il se prépara au choc. Son grand moment.

À son grand étonnement, les sauriens heurtèrent de plein fouet le Bouclier et rebondirent. Furieux, les bêtes retournèrent à la charge, frappant le mur invisible, encore et encore.

En vain.

Romulus resta bouche bée, dévasté par la déception. Comment le Bouclier

pouvait-il supporter le poids et la force de ces dragons ? Il était censé pénétrer dans l'Anneau. C'était écrit. Quelle erreur commettait-il ?

Rouge de frustration, Romulus songea qu'il devait tester le Bouclier d'une autre façon. Il tendit le bras, saisit un de ses hommes par l'épaule et le jeta sur la passerelle.

L'homme tomba face contre terre en poussant un hurlement déchirant, éviscéré, brûlé, réduit à l'état de cendres.

Romulus serra la mâchoire. Impossible ! Pourquoi cela ne marchait-il pas ? Devait-il faire demi-tour, humilié par la défaite, encore une fois ? L'idée lui était insupportable.

Cela n'avait pas de sens. Il était le maître des dragons. Rien sur cette planète, vraiment rien, ne devait lui résister.

Romulus contempla la campagne de l'Anneau, qui paraissait soudain si loin. Tous ses espoirs et ses rêves menaçaient de disparaître... Pour la première fois, son sentiment d'invulnérabilité et d'invincibilité trembla au fond de son âme. Quelque chose n'allait pas.

Alors que Romulus, plongé dans ses pensées, attendait, prêt à faire demi-tour et à abandonner ses plans de conquête pour toujours, quelque chose apparut au loin. Une silhouette de femme. Elle marchait lentement, de l'autre côté du Canyon. Bientôt, elle posa le pied sur la passerelle.

Elle s'avança d'un air hésitant, les bras écartés. Chaque pas la rapprocha de Romulus qui finit par la reconnaître.

Était-ce possible ? Ses yeux lui jouaient-ils des tours ?

Cela n'avait pas de sens. Une femme traversait volontairement le ravin en direction des Terres Sauvages. Une femme que Romulus connaissait. Celle dont il avait justement besoin :

Luanda.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

Luanda se tenait au pied de la passerelle qui traversait le canyon. Le cœur refroidi et endurci, insensible au monde, elle contemplait la vue. De l'autre côté s'étendaient les Terres Sauvages, où des milliers de soldats impériaux menés par Romulus attendaient, dans l'espoir de traverser. Une horde de dragons volaient au-dessus d'eux et battaient des ailes contre le Bouclier invisible, en poussant des cris stridents. Romulus lui-même se tenait de l'autre côté du pont, les mains sur les hanches.

Luanda était prête à en finir. Elle fit un pas sur la passerelle, seule : il ne lui restait plus rien dans l'Anneau. Une brise lui fouetta le visage, glacée malgré la journée d'été, à l'image de son humeur. L'âme de Luanda était morte avec Bronson, rongée par l'amertume. Elle savait qu'elle portait un enfant dans son ventre, mais il semblait maintenant que sa grossesse était une farce cruelle : un bébé sans père, un enfant maudit par le destin. Quels autres tours ignobles la vie lui réservait-elle ? Prendrait-elle son bébé aussi ?

Il était temps pour Luanda de quitter ce monde. Quitter l'Anneau. Quitter la planète.

Mais, avant cela, elle devait assouvir son désir brûlant de vengeance. Elle devait infliger à Gwendolyn et aux MacGils, à son ancienne famille, à la Cour du Roi, à tout ce qui restait de bon dans l'Anneau, la ruine et la destruction. Elle voulait qu'ils souffrent comme elle souffrait, comme elle avait souffert. Elle voulait qu'ils sachent ce que cela faisait d'être chassé de sa propre maison et rejeté.

Engourdie par l'amertume, Luanda fit un autre pas, puis un autre.

Romulus voulait qu'elle traverse, elle le savait. Elle était la clef. Quand elle serait passée de l'autre côté, le Bouclier tomberait. Romulus entrerait dans l'Anneau avec son armée et ses dragons. Il écraserait le pays. C'était ce qu'elle voulait. La seule chose qu'elle voulait encore.

Luanda s'avança lentement. À mi-chemin, elle ferma les yeux et leva les bras en croix, paumes ouvertes. Elle poursuivit son chemin en renversant la tête vers les cieux.

Luanda songea à son père décédé, à sa mère décédée. À son mari décédé. Elle pensa à tout ce qu'elle avait aimé. Comme tout ceci lui paraissait loin...

Soudain, elle sentit le monde bouger sous son pied et entendit gronder les dragons. Elle respira dans l'air la moiteur des brumes tourbillonnantes. Elle sut alors qu'au moment où elle poserait le pied, elle atterrirait dans les bras de Romulus. Sans doute, il allait la tuer. Mais cela n'avait plus d'importance.

Tout ce qui importait, c'était qu'elle n'était pas arrivée à temps pour sauver son mari de la mort.

S'il te plaît, Bronson, pria-t-elle. Pardonne-moi.

Pardonne-moi.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

Pendant ce temps, dans les Isles Boréales, Reece remontait à pas lent le chemin tapissé d'un long tapis rouge qui menait au trône de Tirus. Il bouillait intérieurement. Mais comment était-il arrivé là ? Des centaines de loyaux sujets de Tirus se pressaient dans le hall. D'une part et d'autre, les soldats formaient une allée. Tous étaient venus pour assister à ce moment. Les excuses de Reece.

Tout en marchant, Reece sentait sur lui les regards. Face à lui, Tirus le dévisageait avec une expression triomphale. Il était clair qu'il se délectait du moment. La tension était à couper au couteau. Seuls se faisaient entendre au milieu du silence de plomb les éperons de Reece qui sonnaient à chacun de ses pas.

Gwendolyn avait envoyé Reece exécuter cette humiliante mission pour ramener la paix entre les deux branches des MacGils, pour pacifier les Isles Boréales et pour garantir la réussite de ses projets secrets – quels qu'ils soient. Il aimait et respectait sa sœur plus que tout et il savait qu'elle avait besoin de cela. Elle en avait besoin pour le bien du royaume, pour l'Anneau et pour son loyal ambassadeur, Srog, qui avait été blessé. Reece l'aperçut ligoté aux côtés de Tirus, en compagnie de son cousin, Matus. Les excuses de Reece étaient la clef pour les libérer tous les deux. Elles ramèneraient la paix entre les deux royaumes. Elles aideraient Gwendolyn à unir les Isles au continent. Et elles permettraient la libération de la flotte prise au piège entre les récifs, ainsi que la survie de tous les matelots à bord, encerclés par les hommes de Tirus. Reece savait ce qu'il avait à faire, même si sa fierté lui criait de désobéir.

Chacun de ses pas ravivait en lui le souvenir de Selese. Il pensa à sa vengeance : la mort de Falus. Cela lui apporta quelque satisfaction. Cependant, son geste ne lui ramènerait pas Selese. Rien ne pourrait jamais lui permettre de revenir en arrière. Aux yeux de Reece, ce n'était que le commencement. Il voulait les tuer. Tous. Jusqu'au dernier insulaire présent dans cette salle. Et surtout Tirus. L'homme à qui il était forcé de présenter des excuses.

Reece s'approcha. Plus près. De plus en plus près de Tirus, toujours assis sur son trône. Il monta une à une les marches d'ivoire qui y conduisaient. Tous les yeux étaient posés sur lui. Les insulaires se réjouissaient d'assister à ce moment historique, le moment qui verrait un honnête et valeureux guerrier s'agenouiller et présenter des excuses à un porc bouffi de mensonges et de trahison.

Reece bouillait de rage à l'idée que la politique puisse l'obliger à trahir sa morale et son sens de la justice, l'obliger à faire des compromis sur son intégrité, pour le bien de tous. Mais les principes d'intégrité et de justice n'avaient-ils pas justement à cœur le bien de tous ? Sans ces principes, avec quoi vivait-on ?

Reece comprenait la décision de Gwen. C'était la décision d'une

souveraine pleine de sagesse et de volonté. Cependant, si gouverner impliquait de prendre de telles décisions, Reece se réjouissait de ne pas être à sa place. Il préférerait être un guerrier. Mieux valait se satisfaire d'un pouvoir limité et vivre avec intégrité, plutôt que jouir d'un pouvoir immense et faire ce genre de compromis.

Reece monta la dernière marche et resta debout devant Tirus, le regard plein de défi.

La tension était si épaisse, si palpable, que Reece la sentait presque sous ses doigts.

— Tu as pris un de mes fils, dit Tirus d'une voix glacée et dure. Un meurtre de sang froid.

— Il m'avait pris ma femme, rétorqua Reece d'un ton tout aussi grave. Tirus fronça les sourcils.

— Ce n'était pas ta femme, répondit-il. Pas encore, du moins. Et il ne l'a pas tuée. Elle s'est suicidée.

Reece lui jeta un regard noir.

— Elle s'est donné la mort à cause des fausses nouvelles qu'il lui a apportées. Il l'a tuée.

— Il ne maniait pas l'épée, dit Tirus.

— Il maniait des mots plus puissants qu'une épée.

Tirus s'empourpra, visiblement agacé.

— Ce que tu as fait mérite la mort, conclut-il. Mais, par respect pour Gwendolyn, j'ai choisi de te laisser vivre. Tout ce que tu dois faire, c'est t'agenouiller et présenter tes excuses pour avoir pris la vie de mon fils.

Reece se sentit bouillir, en proie à des émotions contradictoires. Tout ceci constituait peut-être une bonne politique, mais cela allait à l'encontre du code de l'honneur. Le fils de Tirus méritait de mourir. Tirus lui-même méritait de mourir, ce porc qui avait trahi l'Anneau, qui s'était allié avec Andronicus et qui avait essayé de tous les éliminer.

Bien malgré lui et dans la douleur, Reece mit lentement un genou à terre. Tirus sourit. Il se délectait visiblement du moment.

— Très bien. Maintenant, présente tes excuses. Et fais-le bien.

— Je m'excuse..., commença Reece.

Les mots moururent dans sa gorge. Tirus esquissa une grimace d'impatience.

— Pour quoi ? demanda-t-il.

Les émotions et la passion submergèrent alors Reece qui fut incapable de les contenir. Le monde disparut autour de lui, invisible à ses yeux. Il eut tout à coup l'impression qu'il arrivait au bout de sa vie, à la croisée des chemins, là où le destin le conduisait depuis sa naissance, le carrefour où Reece allait devoir choisir entre ce qui était sage et ce qui était *juste*.

Il leva la tête et regarda Tirus au fond des yeux.

— Je m'excuse..., poursuivit-il, ...de ne pas t'avoir tué aussi.

En prononçant ces mots, Reece saisit la dague à sa ceinture, bondit et,

avant que quiconque n'ait eu le temps de réagir, plongea la lame dans le cœur de Tirus.

Celui-ci poussa un cri déchirant, alors que Reece le couvait de son regard sombre, en maintenant la dague dans sa poitrine. Reece venait de signer son arrêt de mort et il le savait : il était cerné. Les hommes de Tirus allaient le tuer. Il venait de jeter l'Anneau dans une guerre civile où des milliers d'hommes connaîtraient leur fin.

Cela n'avait plus d'importance. Il avait fait ce qui était *juste*. Sa bien-aimée Selese avait été vengée. La chevalerie et l'honneur avaient obtenu gain de cause. Peu importait ce qui se passerait : Reece mourrait avec honneur.

— Selese, dit-il, vous salue bien bas.

Du même auteur

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Livre n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Livre n 3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Livre n 4)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Tome 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)
UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)
UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)
UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)
UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)
UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)
UNE TERRE DE FEU (Tome 12)
UNE LOI DE REINES (Tome 13)
UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)
LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

LA TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Tome 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Tome 2)

MÉMOIRES D'UN VAMPIRE

TRANSFORMATION (Tome 1)
ADORATION (Tome 2)
TRAHISON (Tome 3)
PRÉDESTINATION (Tome 4)
DÉSIR (Tome 5)
FIANÇAILLES (Tome 6)
SERMENT (Tome 7)
TROUVÉE (Tome 8)
RENÉE (Tome 9)
ARDEMENT DESIRÉE (Tome 10)
SOUMISE AU DESTIN (Tome 11)

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur à succès n°1 et l'auteur à succès chez USA Today de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui compte dix-sept tomes, de la série à succès n°1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui compte onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n°1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), ARÈNE UN (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et LA QUÊTE DE HÉROS (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !